

Ouellette

LETTRES

DE

EUGÈNE DELACROIX

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

PHILIPPE BURTY

—

MAITRES

ET

PETITS MAITRES

Mme O'Connell, J.-P.-M. Soumy, Th. Rousseau,
E. Le Roux, C. Flers, Ch. Méryon, J. de Goncourt,
A. Dauzats, P. Huet, Gavarni, J.-F. Millet, Victor Hugo,
N. Diaz, Sainte-Beuve, les Salons de Diderot.
l'Enseignement du dessin,

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Ce, rue Montparnasse, 19.

LETTRES
DE
EUGÈNE DELACROIX

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

PHILIPPE BURTY

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

TOME SECOND

(1848-1863)

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1880

Dans la première édition de cette publication des *Lettres de Eugène Delacroix*, nous faisions appel aux amis et aux élèves du Maître, que nous avions involontairement négligés.

Peu de temps après que notre livre avait paru, nous recevions à diverses reprises des communications qui nous ont permis d'augmenter cette seconde édition de près de quatre-vingts lettres ou billets. M. Lassalle-Bordes nous a envoyé plusieurs lettres, et de plus des notes qui complètent celles que nous avait précédemment remises le regretté Léon Riesener (1). Nous demeurons fidèle à notre doctrine, qui

(1) Nous les publions sous toutes réserves cependant, quant aux imputations personnelles. Delacroix n'est plus là pour répondre et se défendre.

est de laisser parler les intéressés, les contemporains, là où nous n'aurions à lâcher que quelques ruisseaux d'esthétique.

Notre but, tout désintéressé, aura été atteint si nous avons fourni des matériaux sûrs et abondants pour les études d'ensemble auxquelles ne manquera pas de donner naissance, dans un temps passionné pour les gloires essentiellement françaises et modernes, cette vie d'artiste si bien remplie et cet œuvre si vaste.

Auch, ce 20 juin 1879.

Cher monsieur,

Je viens de lire avec un vif intérêt votre recueil des lettres d'Eug. Delacroix.

Désireux de rendre cette œuvre plus complète, dans la deuxième édition que vous préparez, et de combler quelques lacunes visibles dans la première, vous avez bien voulu venir me chercher dans ma retraite et me demander communication des lettres que je pouvais avoir conservées.

En répondant à votre première demande par l'envoi de la copie de ces lettres, qui vous ont paru intéressantes, je vous ai ouvert mon cœur en entier : je vous ai dit la cause de ma rupture avec Delacroix. Dans votre seconde lettre, vous m'adressez plusieurs questions et me demandez des éclaircissements sur quelques passages de ces lettres. Je vais le faire selon votre désir.

Mais avant tout, cher monsieur, puisque j'ai eu le bonheur de vous intéresser par ma franchise, au point de m'exprimer votre regret de n'être pas venu tout d'abord frapper à ma porte, permettez-moi, à mon tour, de vous féliciter sur le monument que vous avez élevé à la mémoire de l'éminent

peintre, en publiant le recueil de ses lettres, avec infiniment de tact et de talent. Rien ne peut mieux faire connaître un homme que la lecture de sa correspondance privée...

J'ai connu Eug. Delacroix en 1838. *Il achevait les peintures qui décorent la salle, dite autrefois le Salon du Roi, à la Chambre des députés. On venait de lui donner à décorer les deux bibliothèques de la Chambre des pairs et des députés. C'était un immense travail. Il cherchait un jeune peintre dont il pût se faire aider.*

C'est alors qu'un de mes amis, M. Isidore Legendre, qui s'occupait de peinture pour son plaisir et recevait parfois ses conseils, eut occasion de lui parler de moi. Delacroix désira me voir aussitôt. Je lui fus présenté le jour suivant.

Nous le trouvâmes, la palette à la main, au Salon du Roi, qu'il terminait. La décoration de cette salle m'émerveilla. Je lui en témoignai mon admiration dans des termes qui lui furent agréables. Il voulut aussi être gracieux de son côté, car il me répondit « qu'il avait un grand travail à faire, qui durerait plusieurs années, et qu'il serait heureux que je voulusse bien l'aider dans cette grande entreprise; que je n'étais pas pour lui un inconnu; qu'il avait remarqué l'année précédente un tableau religieux de moi au Salon. » (C'était le Christ apaisant la tempête.) *Comme je craignais de n'être pas suffisamment préparé pour cette tâche, je l'engagcai avec M. Legendre à ouvrir un atelier et le priai de vouloir bien me compter parmi ses élèves.*

Il voulut savoir comment j'avais commencé la peinture et qui j'avais eu pour maître. Je fus obligé de lui dire que, sans ressources à ma sortie du lycée à dix-sept ans, mon père

ruiné, j'avais commencé la peinture sans maître, et qu'après un travail opiniâtre, soit en allant copier au Louvre, soit en allant dessiner et peindre dans des académies particulières, j'avais eu le bonheur de voir admis quatre ans après, au Salon de 1835, *deux tableaux :* Joseph expliquant les songes au grand panetier dans la prison *et une* Taverne du XVIe siècle. « *C'est un peu mon histoire,* » *me dit-il.*

Ce fut pendant ce Salon que Philippe Larivière, très aimé du roi Louis-Philippe, qui lui avait donné un atelier au Louvre et de nombreux travaux pour Versailles, me demanda de l'aider dans quelques parties peu importantes de ses tableaux.

Je fis pour lui plusieurs portraits en pied qui figurent dans la galerie des Maréchaux de France. Je devins ainsi son élève pendant deux ans. C'était un excellent homme dont je n'ai eu qu'à me louer.

Dans l'atelier voisin était Ziegler, qui, dans un moment où Larivière pouvait se passer de moi, en 1837, *me proposa de l'aider à l'église de la Madeleine, où il avait à peindre l'immense hémicycle du fond de l'église. Rien n'est fatigant comme ces sortes de travaux, surtout lorsqu'on peint au point le plus élevé de la voûte. C'est par là qu'il me fit commencer.*

Au bout de deux mois, après avoir dessiné et peint le Christ, *les* Douze apôtres *et la* Madeleine, *j'en avais assez et me retirais excédé de fatigue.*

Tels ont été mes débuts décoratifs jusqu'au moment où je travaillai pour Delacroix.

En attendant, pour m'y préparer, il m'avait fait aller au Louvre copier des fragments des Noces de Cana, *de Paul Véronèse, le maître décorateur par excellence, son peintre de prédilection avec Rubens.*

Précédemment, comme dans le courant de mes travaux pour Delacroix, j'ai eu diverses commandes du gouvernement. Mais souvent je n'étais pas prêt pour l'envoi de ces tableaux au Salon (1).

(1) Mon nom de famille est de Bordes-Lassalle. L'inversion de mon nom eut lieu par hasard, quand j'envoyai mes premiers tableaux au Salon de 1835 ; on les inscrivit sous le nom Lassalle-Bordes ; et depuis, comme je ne voyais pas qu'une particule pût me donner plus de mérite, et flatté d'avoir été admis au Salon jeune et sans appui, je signai Lassalle-Bordes.

Une notice me concernant a paru dans la *Biographie des contemporains*, publiée en 1878. Elle est exacte, malgré quelques omissions et une erreur de date que je rectifie dans mes notes.

Je vous y renvoie, parce qu'elle répond à la plupart des questions auxquelles vous m'avez demandé de répondre :

« Lassalle-Bordes (Gustave-Joseph-Marie), né près d'Auch, le 26 janvier 1815. »

Après des détails déjà donnés ci-dessus, la notice fournit ceux-ci :

« M. Lassalle-Bordes quitta Delacroix en 1850 et alla prendre un peu de repos dans son pays natal, où l'attendaient de vives sympathies et où il ne tarda pas à être très occupé. En peu de mois, il décora le sanctuaire de l'église de Nérac. Il fit aussi de nombreux portraits. De 1865 à 1870, il forma une galerie historique à Auch, dans la grande salle de l'hôtel de ville, avec les portraits qu'il avait exécutés des personnages célèbres nés dans ce pays depuis les Croisades jusqu'à nos jours.

» M. Lassalle-Bordes a exposé : *Mort de Cléopâtre*, tableau acquis par l'État; *Étude de femme;* le *Portrait de M. Barada*, député (1846); *Jésus et saint Pierre marchant sur les eaux*, acheté par l'État; le *Portrait de M. Vergniaux* (1847); *Taygète*, idylle antique; *Laure; Souvenir d'une éclipse de soleil;* le

Ma collaboration avec Delacroix, dont on refusait au Salon quelque œuvre chaque année, m'était devenue fatale. Je fus averti charitablement par Auguste Couder, membre de l'Institut, que j'avais connu chez Larivière, qu'on voulait, en usant de sévérité avec moi, me détacher de Delacroix; il me conseilla même de le quitter. Je trouvai plus piquant de faire tous mes efforts pour les lier ensemble, ce à quoi je réussis; car plus tard Couder lui donna sa voix pour l'Institut, ainsi que cela résulte d'une lettre que Delacroix m'écrivit en 1850, *époque à laquelle il venait de se présenter de nouveau.*

A part un grand carton que je dessinai pour lui vers 1843, *d'après un croquis représentant la* Bataille de Taillebourg, *qu'on lui avait demandé pour servir à faire un grand vitrail, il n'y a, à vrai dire, d'important que ma collaboration pour la décoration des deux bibliothèques de la Chambre des pairs et des députés. Delacroix était devenu très souffrant et physiquement incapable de prendre la fatigue d'une si rude besogne sur place.*

Après avoir fait quelques travaux insignifiants dans son atelier et plusieurs pendentifs pour la Chambre des députés, chez lui et chez moi, il me fit commencer par la coupole du Luxembourg au printemps de 1840.

Je le priai de laisser venir mon camarade d'atelier et ami

Portrait de M. Paul de Saint-Victor (1848); la *Mort des Macchabées,* acheté par le gouvernement (1850); *Blaise de Montluc*, maréchal de France; le *Portrait en pied du général de division comte Espagne, tué à la bataille d'Essling* (1868).

» Actuellement M. Lassalle-Bordes s'occupe de la décoration de plusieurs chapelles à Condom. Il a obtenu une médaille d'or à la suite de l'Exposition de 1847. »

Léger-Cherelle, pour m'aider dans les commencements. C'est de lui qu'il est question dans une des ses lettres, datée du 28 *mars* 1841, *et de l'ébauche de la coupole. Mais Léger fut mis de côté par lui, après une déception dans laquelle il n'était pour rien.*

Nous avions mis en place les divers groupes des figures, en nous conformant exactement aux prescriptions de Delacroix et en mettant avec le plus grand soin aux carreaux l'esquisse peinte qu'il nous donna à reproduire. Mais, quand il eût fait démonter l'échafaudage pour en voir l'effet, toute la composition était beaucoup trop en l'air. C'était un travail à refaire, et tous les groupes des figures à baisser de 70 *centimètres. La saillie de la corniche, qu'il croyait plus grande, l'avait trompé.*

Je fus obligé de recommencer seul cette besogne, devenue très difficile et très pénible.

Je me mis bravement à la tâche, et l'année suivante Delacroix était enchanté du résultat, ce qu'il me témoignait dans sa lettre du 31 *octobre* 1842.

Léger-Cherelle était un bon et honnête garçon, peu lettré, qui a exposé pendant plusieurs années des Tableaux de fruits *d'une excellente couleur. Il envoya au Salon de* 1844 *à* 1845 *un figure de* Pomone tenant une corbeille de fruits, *d'un bel effet. Ce tableau fut placé à l'angle du Salon carré très haut. Nous nous sommes perdus de vue depuis* 1860. *J'ignore s'il vit encore.*

Quant à Delestre, mentionné également dans la lettre du 5 *novembre* 1842, *c'était un jeune décorateur, occupé par je ne sais qui pour quelques décorations infimes aux galeries de Versailles, et qui était venu à l'atelier des élèves. Le pauvre garçon est mort à vingt-six ans.*

La voûte de la bibliothèque, à la Chambre des députés, est divisée en cinq parties. Chacune est décorée de quatre sujets appelés pendentifs, que Delacroix fit exécuter d'après ses esquisses.

Léger ébaucha le pendentif de Socrate et son démon. *Un autre élève, peintre amateur, M. Planet, de Toulouse, fit dans l'atelier de Delacroix les quatre pendentifs suivants :* Aristote décrit les animaux que lui envoie Alexandre; Lycurgue consulte la Pythie; Démosthène harangue les flots de la mer; *la* Drachme du tribut.

Ce sont ces pendentifs et quelques autres que Delacroix me chargea de retoucher sur place, ainsi qu'il en est question dans sa lettre du 5 *novembre* 1842.

Je fis les suivants, d'après des croquis ou des esquisses.

Mort de Pline l'Ancien; Hérodote interroge les traditions des mages; *les* Bergers chaldéens inventeurs de l'astronomie; Sénèque se fait ouvrir les veines; Numa et la nymphe Égérie; Mort de saint Jean-Baptiste; Adam et Ève; *la* Captivité de Babylone; Ovide chez les Barbares; Hésiode et la Muse.

Delacroix peignit seul, autant qu'il m'en souvient : Cicéron accuse Verrès; Archimède tué par le soldat; Alexandre et les poèmes d'Homère; Éducation d'Achille; Hippocrate refuse les présents du roi de Perse.

*Je retouchai également ce dernier et l'*Archimède *quand ils furent placés à la voûte.*

En recueillant mes souvenirs, depuis l'ouverture de l'atelier des élèves, qui eut lieu en 1838, *jusqu'en* 1846, *époque à laquelle il fut transféré de l'autre côté de la Seine, rue Neuve-*

Bréda, et où j'ai cessé de m'en occuper, je retrouve les noms suivants parmi les élèves qui le fréquentèrent : MM. Lapierre, Legendre-Long-Fauré, Gaultron, Léger, Bauderon, Leygue, de Férussac, d'Anthoine, Delestre, Niel, Michel, Eug. Lambert, Bida, Maurice Sand, Garipuy, Ginovès, de Reyssac, Planet, Andrieu, de Taverne, Leclerc, Leguai, de Valerne, Desbordes-Valmore, Audiouð, de Saint-Laon, Soubdès, etc.

*Indépendamment de sa mauvaise santé, it lui venait des ennuis sans cesse qui amenaient toujours des retards dans nos travaux. La chapelle que la Préfecture de la Seine lui donna à peindre, à l'église de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, au Marais, lui occasionna une foule de désagréments. Tout d'abord, on n'approuva pas l'esquisse qu'il avait soumise. Il fut question d'un changement de chapelle avec Court, qui avait à peindre l'*Annonciation. *Puis on revint au sujet de la* Pietà, *en lui enjoignant de supprimer les deux anges qui étaient censés soutenir une tapisserie sur laquelle était représenté le Christ sur les genoux de la Vierge. Plus tard, vers* 1852, *pour couper court à toutes les tracasseries qui lui étaient venues de ce côté, il se fit nommer conseiller municipal et de la commission des Beaux-Arts, avec l'aide d'amis qu'il avait dans le camp impérialiste.*

L'année précédente, en avril 1843, *j'étais occupé à peindre l'hémicycle de l'*Orphée, *à la Chambre des députés. Là nous était réservée encore une grande contrariété. Delacroix, pour assurer une plus grande durée à ses peintures, avait fait maroufler la toile sur les murs de cet hémicycle. Mais voilà qu'au plus fort de l'été une crevasse se manifesta à la voûte, du haut en bas, le fer et le bois qu'on avait employés pour sa construction ayant joué en sens inverse, par l'effet de la cha-*

leur. L'ébauche était avancée et réussie. On fut obligé de prendre le parti d'enlever la toile pour réparer le mur. Il reçut pour cela une indemnité convenable. Et puis, l'année suivante, je recommençai ce travail, cette fois sur le mur enduit d'une préparation à la cire. Mais autre ennui : la lézarde reparut l'année d'après, par la plus grande chaleur, et se refermait quand le temps redevenait plus froid.

*L'hémicycle d'*Attila, *qui fait face à celui d'*Orphée, *a été peint le dernier sur une préparation semblable.*

J'ai cruellement souffert de la chaleur en peignant ces deux hémicycles. Après quatre heures de travail, l'asphyxie commençait à se faire sentir par des bourdonnements aux oreilles et une hémorragie, ce qui m'obligeait à déguerpir au plus tôt. En temps ordinaire, c'était le feu qu'on allumait en bas qui m'empêchait de respirer. Même supplice à la Chambre des pairs, où il a duré plus longtemps, et qui a été compliqué de douleurs atroces d'entrailles survenues par l'emploi abondant des couleurs et surtout du blanc de plomb. Ma vive affection pour Delacroix, que je voyais toujours si souffrant, me faisait supporter tout cela avec courage. Je dois dire que j'étais de sa part l'objet d'une vive sollicitude. Tous les ans, vers la fin du mois d'août, il m'envoyait au vert pour me refaire. C'est ainsi que quelques-unes de ses lettres m'ont été adressées dans mon pays natal.

Les détails de la lettre de 1843 (*mercredi matin*) *et de celle de* 1844 *ont trait aux travaux de la Chambre des pairs; et le tableau dont il est question, que j'avais à finir, est une* Descente de croix *qui m'avait été commandée par le gouvernement. Elle ne put être exposée.*

Les peintures du Luxembourg ne furent terminées qu'à la

fin de 1847, ainsi que les deux hémicycles de la Chambre des députés.

L'immense travail des deux bibliothèques, qui m'avait occupé sept ans, auquel je sacrifiais toujours mes travaux particuliers, fut retouché par le maître en moins de deux mois.

En février 1848 éclata une révolution. Les lettres de Delacroix font voir dans quelle consternation elle le jeta.

En 1849, il s'occupait des esquisses de la chapelle que nous devions peindre à Saint-Sulpice. Il voulait me les montrer avant mon départ pour mon pays. Il eut à subir encore beaucoup d'ennuis et de lenteurs.

En octobre 1849, je fus mordu très gravement par un gros chien de montagne, qu'un goujat de village, dont je ne partageais pas les opinions du moment, excita contre moi, pendant que je passais tranquillement sur le chemin public. C'est à cette occasion que Delacroix m'en témoigna son vif chagrin, dans sa lettre du 16 novembre 1849, et m'envoya la déclaration qui devait me servir devant la justice.

A mon retour à Paris, en mars 1850, je le trouvai mal portant et très attristé. Il me conta que, voyant l'avenir si compromis, il avait songé, pendant mon absence, à se faire nommer directeur des musées, et que j'aurais été son secrétaire, mais qu'il avait renoncé à ce projet, pensant ne pas réussir, en présence d'un autre compétiteur, M. de Nieuwerkerke, très puissamment appuyé. Je lui fis mon compliment d'avoir renoncé à ce projet et lui dis qu'il ne fallait pas ainsi désespérer de l'avenir. Connaissant sa nature très impressionnable, je fis tous mes efforts pour le remonter. Un jour que j'y étais

parvenu complètement, il me dit : « Eh bien! oui, mon cher Lassalle, unissons-nous, ne nous séparons jamais, continuons à peindre ensemble ; faisons un mariage : je serai la tête et vous serez le bras. Il y a de vastes murailles à couvrir au palais des Invalides; nous y peindrons les grandes batailles de la France d'autrefois et celles de nos jours. » Il me montra les esquisses des peintures que je devais faire à Saint-Sulpice, arrêtées définitivement. J'avoue que je n'en fus pas émerveillé. C'était, pour un côté : Héliodore chassé du temple; *pour le côté opposé, la* Lutte de Jacob avec l'ange; *et au plafond, l'*Ange Michel terrassant le démon. *A trois mois de là, l'Exposition de* 1850 *fut ouverte. Elle eut lieu cette année au Palais-Royal. J'y avais envoyé mon tableau du* Martyre des sept frères Macchabées. *Delacroix, nommé à l'élection générale membre du jury d'admission et de placement, devait s'occuper de bien faire placer ce tableau, sur le bon effet duquel je comptais pour mon avenir. Bien qu'on l'eût mis à une place relativement assez bonne, on ne pouvait pas le voir; il n'était pas suffisamment penché. Les tableaux entre lesquels il était se voyaient très bien. Je descendis très ému au bureau où se trouvait un registre, où on pouvait consigner ses réclamations, et me plaignis vertement. Ce ne fut que huit jours après que j'obtins enfin qu'il fût plus incliné.*

Cela commença à me refroidir singulièrement. Je l'engageai à se servir d'Andrieu. Il était trop clairvoyant pour ne pas comprendre que j'étais blessé. La chapelle de Saint-Sulpice n'était pas prête; j'en profitai pour m'en revenir dans mon pays, où j'avais laissé plusieurs portraits à faire. La lettre qu'il écrit à cette époque à son ami Soulier rend dans des termes expressifs la situation de son esprit.

Pendant mon absence, l'esquisse du plafond de la galerie d'Apollon fut commencée. Quand je revins, l'année d'après, il me conta comment Duban, l'architecte chargé de l'arrangement du grand salon carré au Louvre, le lui avait donné à faire, quoiqu'il eût critiqué hautement le travail de Duban, qui, par la richesse et l'importance des ornements, avait écrasé les tableaux auxquels tout aurait dû être sacrifié, puisque les tableaux devaient être le principal. Il le fit sur toile chez lui, avec l'aide d'Andrieu.

Andrieu était un très brave garçon, que j'aimais beaucoup. Il fut convenu que, pendant qu'il finirait le plafond, je devais commencer la chapelle de Saint-Sulpice. Le curé, qui ne se souciait pas d'avoir des peintures de Delacroix dans son église, y avait apporté de nouvelles entraves.

Notre brouille définitive n'eut lieu qu'en 1853, lorsque j'eus acquis la certitude qu'il avait supplié M. Fould, ministre d'État, son ami, de me retirer le travail au conseil d'État, qu'il m'avait donné (1).

La chapelle des Saints-Anges, non commencée, resta encore fermée quelque temps; et plus il n'a été question pour Delacroix des grandes batailles de notre histoire qu'il avait rêvé de peindre aux Invalides avec mon concours.

(1) Nous laissons à M. Bordes-Lassalle la responsabilité de cette grave imputation. Elle nous paraît contraire au caractère du Maître, qui à ce moment n'employait plus M. Bordes-Lassalle, qui n'avait point à redouter la concurrence, et qui s'occupait avec sollicitude du présent et de l'avenir de ses élèves. La lecture des lettres adressées par Delacroix, pendant cinquante années, à tant de personnes diverses, évoque-t-elle l'idée d'un caractère jaloux ou perfide?

Aujourd'hui que j'ai tout pardonné, je raconte les faits dans leur ordre exact, beaucoup trop longuement peut-être; mais je tiens encore à vous donner les renseignements qui suivent.

La coupole du Luxembourg a été son œuvre la plus importante. Là aussi, afin d'en assurer la durée, il fit maroufler à grands frais de la toile sur toute la surface. Haro fut chargé de cette opération. Par l'effet de la chaleur et du poids des couleurs, la toile n'ayant pas été collée assez fortement, tout se détacha à la fois. Il est vrai de dire qu'on l'avait collée ainsi afin qu'elle pût être détachée plus facilement, dans le cas où l'on aurait eu à réparer la coupole. J'en vis les morceaux recueillis avec soin. Cela eut lieu deux ans après la mort de Delacroix. Son cousin, M. Riesener, peu de temps après, m'aperçut dans une rue, à Paris, où j'étais arrivé de la veille. Il courut après moi et me l'apprit. Il partait pour la campagne et me pria d'aller en toute hâte me mettre à la disposition de l'architecte du Luxembourg pour cette réparation, « personne, me dit-il, ne pouvant être plus capable que moi de tout rétablir comme avant. »

J'oubliai à l'instant tout ressentiment et courus chez l'architecte, qui me témoigna son vif regret de me voir arriver si tard. Cette tâche venait d'être confiée à Andrieu.

A vous maintenant, cher monsieur, revient la tâche de compléter votre œuvre, dans la seconde édition des lettres d'Eugène Delacroix. Je ne doute pas que vous ne le fassiez avec toute la conscience et le discernement dont vous êtes capable, en rendant à chacun la justice qui lui est due; j'espère que vous me rendrez publiquement cette justice que, vous ayant ouvert mon cœur, je l'ai fait sans haine pour un homme que

j'ai aimé, au point de lui tout sacrifier, durant les dix plus belles années de ma vie, et contre lequel je n'ai plus aujourd'hui le moindre ressentiment.

Veuillez, cher monsieur, avec ces notes, recevoir l'expression de mes meilleurs sentiments pour vous.

LASSALLE-BORDES.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

Delacroix avait pris l'habitude de faire chaque jour des croquis en quelques traits d'après des gravures dont il s'attachait à rendre le caractère le plus saillant. Rubens lui en avait donné l'idée. Il avait lu quelque part que ce fut à cet exercice journalier, pendant le temps qu'il passa en Italie, qu'il acquit une grande facilité, ainsi qu'à des études profondes d'anatomie. Celles que Delacroix a faites lui-même, et qu'il m'a données dans ce but, sont extrêmement remarquables.

« Il faudrait, me disait-il, que ce dont on a la vision pût être rendu sans peine; il faut que la main acquière également une grande prestesse, et l'on n'y arrive que par de semblables études. Paganini n'a dû son étonnante exécution sur le violon qu'en s'exerçant chaque jour pendant une heure à ne faire que des gammes. C'est pour nous le même exercice. »

Aussi me recommanda-t-il de me livrer chaque jour à cette étude. C'est surtout dans la peinture murale, la grande peinture par excellence, lorsqu'on a devant soi une voûte, à laquelle on est, pour ainsi dire, suspendu,

qu'on ne peut tenir que sa palette à la main, qu'il faut tout tirer de son souvenir; c'est là qu'il est indispensable de posséder une science réelle.

Cet homme si bien doué n'avait pu s'astreindre à étudier à fond les règles de la perspective; comme Horace Vernet, il ne la pratiquait que de sentiment. C'est ce qui fut cause de l'insuccès de son tableau de *Sardanapale*, qui parut si choquant par l'absence de ces règles, tout en ayant de très belles parties. Dans ses tableaux, il avait recours à un perspecteur, son ébauche étant faite, ce qui parfois l'obligeait à de grandes modifications. Son antipathie pour les chiffres était singulière. Un jour, je le trouvai occupé à vérifier un mémoire dont l'addition tenait toute la page. Il me dit : « Tenez, Lassalle, voyez cela : voilà quatre fois que je recommence sans en pouvoir venir à bout; c'est comme cela, les chiffres m'ont toujours porté sur les nerfs. »

Son génie lui venait de sa grande impressionnabilité; sa force, c'était ses nerfs. Qu'on songe à ses débuts et à l'immense mérite de son premier tableau, *Dante et Virgile conduits par Phlégias*, et au *Massacre de Scio*, qui suivit. Il me conta qu'il avait commencé ce dernier tableau dans une chapelle d'église en réparation (à la Sorbonne, je crois). Il l'avait interrompu, assez mécontent de l'effet qui en était blafard. Après avoir vu les peintures de Reynolds, Laurence, Constable et de Wilkie. il l'avait transformé en quatre jours avec force glacis violents. Depuis, il trouva que les tons avaient poussé au jaune et fut pris de la fantaisie de le retoucher, ce qu'il fit en 1847, au moment où nous terminions la cou-

pole du Luxembourg. Je voulus l'en détourner, mais inutilement.

Il n'aimait pas extrêmement les tableaux du Titien. Il ne trouvait pas les figures de ses tableaux faites suffisamment d'un seul jet : « On y sent, disait-il, trop de disparates dans l'étude d'après nature des diverses parties. Quelle différence avec Rubens! quelle puissance de jet! comme tout se tient et sort de la même source, dans la forme et dans la couleur! Quand je vois des Rubens, je pense à Rossini; quand j'entends des opéras de Rossini, ils me font songer à Rubens. Et Paul Véronèse! aucun peintre n'a mieux rendu la nature que lui, et cela, simplement, sans charlatanisme d'effet. C'est de lui que le Guide, son contemporain, disait : Le Cagliari a tant d'art, qu'il est parvenu dans ses tableaux à dissimuler l'art lui-même. Tous les peintres de ce temps, les Carraches, les Guerchin, les Polydore et Michel-Ange de Caravage, les Ribera, ont couru après des effets violents de clair et d'ombre; Véronèse, lui seul, a rendu simplement la nature. »

Delacroix, à certains moments, oubliait et Rubens et Véronèse, et ne s'inspirait que de lui-même. Il sentait alors pleinement sa force; mais, dans d'autres moments, cette Italie où il n'est jamais allé, qu'il voulait voir, l'effrayait; il redoutait le trouble qu'elle lui causerait : « Je ne suis pas un Raphaël, me disait-il, chacun se tire d'affaire comme il peut; » aveu qui me frappa.

Il serait dangereux de l'imiter; tous ceux qui le feront se fourvoieront. Il en était, du reste, convaincu, et il me disait à ce propos : « Ce qui me plaît de vous, Las-

salle, c'est que vous n'avez jamais cherché à faire mon pastiche, et vous m'êtes par là bien plus utile. » Quand il n'était pas content de son travail, il m'a souvent passé la palette, me donnant carte blanche pour le modifier à ma guise; cela le disposait mieux à la reprendre, voyant plus clair dans mes défauts que dans les siens. Quelquefois, je voulais lui faire refaire certaines parties défectueuses comme forme; alors, il me répondait : « Que voulez-vous? c'est de moi, on y est habitué; et puis, en voulant corriger, je perdrais quelque chose de l'harmonie et du mouvement; l'important n'est pas tant le fini d'un pied ou d'une main que l'expression d'une figure par le mouvement. Et puis cela ne peut se faire qu'à l'aide d'un modèle qui ne vous donne presque jamais ce qui vous conviendrait. Une main, me dit-il, mais une main doit parler comme un visage! »

J'en eus la preuve dans un pendentif que je fis pour la Chambre des députés, au commencement de notre travail. Il me dit de prendre le modèle vivant pour étudier une main très apparente. Je fis cette main très exactement; mais elle n'exprimait pas ce qu'il voulait, il l'effaça. Et, depuis, plus ne pris modèle, dans tout le cours de nos travaux.

Il ne pouvait pas se recopier, sans se modifier selon l'impression du moment. Sa constitution maladive l'a rendu toujours très mobile et très inégal; mieux que personne j'ai pu voir cela. Quand il n'était pas souffrant et en verve, il y avait un charme infini à le voir peindre.

Il était très minutieusement propret, et dans sa per-

sonne, et pour sa peinture. Il fallait que sa palette fût préparée avec beaucoup de soin. Il avait dressé sa gouvernante à la faire et à la défaire; elle s'en tirait à merveille. Avant de peindre, il composait un grand nombre de tons sur sa palette, qu'il opposait avec un art infini, qui facilitaient la promptitude de l'exécution. Il m'en a donné la clef, sans réserve aucune, cela étant nécessaire pour l'aider comme il le voulait dans nos travaux. Il ne pouvait pas travailler longtemps de suite, et sa mauvaise santé l'avait obligé d'adopter une manière de peindre qui lui permît d'interrompre et de reprendre facilement son travail. Lorsqu'un tableau était ébauché et à l'effet voulu, il le terminait à l'aide de hachures et de glacis. Il s'interrompait souvent et reposait ses nerfs en fredonnant quelque air avec une guitare, puis reprenait presque aussitôt la palette et peignait quelques instants encore avec une verve toute fébrile.

Lorsque ses nerfs ne le servaient pas, il tombait dans une prostration pénible à voir; ce n'était pas le même homme. « Ah! mon cher Lassalle, me disait-il, que vous êtes heureux d'avoir une nature robuste! Combien je vous envie votre vigueur; cela vous donne une humeur égale. Vous auriez fait un bon mari; moi, j'y ai renoncé, sentant que je n'aurais fait qu'une malheureuse, ce qui m'aurait tué. Et puis la peinture absorbe trop! »

A certains moments, il avait une énergie extraordinaire.

Le duc d'Orléans vint le voir un jour et l'invita à un bal costumé qu'il donnait aux Tuileries. C'était l'hiver qui précéda la mort de ce prince. Le malheur voulut

qu'il eût ce jour une fièvre des plus fortes. Je fus le voir dans la soirée. Il était au lit et me dit combien il était désolé de ce fâcheux contretemps qui ne lui permettait pas de répondre à cette flatteuse invitation.

Tout d'un coup, il se galvanise, saute à bas de son lit, sonne sa fidèle gouvernante Jenny et lui dit de tirer d'un coffre un costume qu'il avait rapporté de son voyage au Maroc. « Lassalle, mon ami, vous allez me servir de valet de chambre. »

La servante et moi l'affublâmes de ce costume; pendant qu'elle courait chercher une voiture, j'achevais de placer à sa ceinture les armes, complément indispensable de ce costume. Tout ce poids le fatiguant, il se trouva mal; j'étais très embarrassé pour le faire revenir. Quand Jenny arriva, il était livide : « Il faut vaincre ou mourir, me dit-il, partons ! » S'étant regardé à la glace, il s'arrête : « Mettez-moi un peu de fard. » Lui ayant maquillé le tour des yeux, il avait réellement l'air d'un prince d'Orient.

Je l'aidai à descendre l'escalier; comme je sentais qu'à chaque marche il fléchissait, je le pris dans mes bras et le portai jusqu'à la voiture. Jenny l'accompagna munie de sels. Il ne voulait faire qu'un acte d'apparition aux Tuileries. Il eut la chance de rencontrer au bas du grand escalier son ami Alexandre Dumas, qui l'aida à monter. Tous les deux se présentèrent en même temps devant le prince, qui fut surtout très gracieux pour lui et le complimenta sur son costume. Après cela, il se hâta d'aller regagner sa voiture où l'attendait sa gouvernante. Il paya cette équipée par huit jours d'une fièvre

et d'un malaise inexplicables. Louis-Philippe n'appréciait nullement le talent de Delacroix ; il n'en était pas de même de son fils, le duc d'Orléans.

Il éprouvait une grande torture à faire des portraits. Je fus témoin de son supplice quand il fit celui de George Sand et de Schopin, sur la même toile, qu'il ne réussit pas.

Mais, en revanche, quand il avait à reproduire les traits et le caractère d'un personnage historique, qui ne posait pas devant lui, il s'en tirait à merveille. Témoin le portrait en pied de Rabelais, qui lui fut demandé pour les galeries de Versailles (1).

Je voulus savoir quel était celui de ses tableaux auquel il donnait la préférence. Il me répondit que celui pour lequel il avait toujours eu un faible était la *Décapitation du doge Marino Faliero à l'escalier des Géants*. Ce tableau, vendu 1,800 francs à l'origine, fut plus tard racheté par lui 3,000 francs.

Le Moyen âge lui paraissait une mine inépuisable pour la peinture, et il regrettait qu'on en eût dégoûté le public.

Il n'était pas content de lui quand il s'examinait; mais lorsqu'il se comparait, c'était différent. Alors il était impitoyable dans ses appréciations ; il mordait à belles dents et aimait à frapper de grands coups.

(1) Ce portrait appartient à la bibliothèque publique de Chinon. Il est vraisemblable qu'il ne fut pas jugé digne d'orner les galeries de Versailles. Il a été gravé à l'eau-forte, par Célestin Nanteuil, et publié dans le *Musée, Revue du Salon de* 1834, par Alexandre Decamps.

Un jour, Théodore Chassériau désira avoir son opinion sur la décoration d'une chapelle qu'il avait peinte à l'église Saint-Merry. Il me pria de demander à Delacroix d'être assez bon pour aller la voir et lui rendre le service de lui en dire son sentiment, auquel il tenait beaucoup. Chassériau, dans sa jeunesse, avait été un admirateur passionné de Delacroix et puis était devenu l'élève d'Ingres.

S'étant rendu à sa prière, Delacroix examina un gros moment en silence son œuvre devant lui; puis, tout d'un coup, brutalement : « Sans doute, je vois quelques mains et quelques plis de draperies dessinés avec une certaine recherche; mais je ne comprends pas qu'on se donne tant de peine, de parti pris, pour ne pas faire plus d'effet que le mur; tout cela est gris et terne et sans relief. »

Le coup porta. A partir de ce moment, Chassériau modifia sa manière et colora davantage sa peinture.

Il était impitoyable dans ce jeu qui lui fit bon nombre d'ennemis, contre lesquels il soutenait le combat en donnant le mot d'attaque à plusieurs critiques d'art, dont il se servait, mais qu'il méprisait (1).

Un élève d'Ingres lui ayant demandé ce qu'il pensait de Delacroix, le maître lui dit : « C'est un homme de génie, mais n'en parlez pas. »

(1) Le mot a sans doute ici exagéré la pensée de M. Bordes-Lassalle. Rien, au moins dans ses lettres, ne peut laisser soupçonner qu'il ait « méprisé » Théophile Gautier, ou Thoré, ou Baudelaire, ou tels autres critiques.

A mon tour, je dis à Delacroix comment il était jugé par Ingres.

« Et vous, que pensez-vous d'Ingres? » Il me répondit en riant : « C'est un homme de talent, mais n'en dites rien. »

En 1855, lors de l'Exposition universelle, les principales œuvres de ces deux peintres éminents furent exposées dans la même salle à côté les unes des autres, sans se nuire, chose digne de remarque.

Il aurait voulu que je fisse des essais d'eau-forte à la manière de François Perrier ou de Lefebvre, qui a reproduit Paul Véronèse et Titien, afin de graver les deux Bibliothèques et le Salon du roi; ce que j'aurais fait plus tard si nous étions restés unis.

Il ne voyait personne qui pût le reproduire comme il le désirait, ce qu'il considérait comme très difficile. Mouilleron seul le satisfaisait avec la lithographie pour ses petits tableaux. Mais il ne voulait que l'eau-forte pour la peinture monumentale. « On veut, ou on voudra me corriger, et il ne me restera rien. Il n'y a que vous, Lassalle, qui me connaissez, qui puissiez bien vous tirer de là. »

Il devait même me laisser une somme assez forte pour cela. Je regrette d'avoir donné une lettre dans laquelle il était question de cette entreprise, à laquelle il m'engageait à me préparer sérieusement. Je l'ai donnée à M. de Grenier, ancien sténographe de la Chambre et secrétaire du duc de Morny, avec une autre lettre et un croquis très curieux de Delacroix qu'il fit à l'atelier des élèves comme démonstration. M. de Grenier étant mort, ce dessin a été vendu à l'Hôtel des ventes.

Il composait ses tableaux avec une extrême facilité; mais avant, il feuilletait tous ses cartons qui renfermaient beaucoup de gravures de différentes écoles; cela fouettait son imagination. Et puis, il prenait tout ce qui était à la convenance de son sujet, des figures et des groupes entiers, sans le moindre scrupule, qu'il transformait à la vérité au point de rendre ses larcins méconnaissables. « Raphaël, du reste, me disait-il, n'a pas fait autrement, avec tout ce que nous connaissons de l'antiquité qu'il s'est appropriée, et tant d'autres! »

En politique, ses appréciations étaient pleines de bon sens. Du reste, il ne s'en occupait guère; son genre de vie était très simple et très rangé; son talent, si fougueux parfois, pourrait le faire juger différemment. Il n'avait pas besoin de commettre d'excès d'aucun genre. Il avait du succès près des femmes par son esprit, mais c'était tout. Le timbre de sa voix était grêle, comme sa personne, et son impressionnabilité nerveuse extrême.

Bien que très clairvoyant et très fin à la fois, il lui est arrivé cependant d'être trompé par des imbéciles dont il ne se méfiait pas; mais il a trompé plus qu'il n'a été trompé. Homme bien élevé, il savait être ce qu'il voulait, dissimulé sous l'apparence de la franchise; artiste par-dessus tout et avide de succès, il a tout sacrifié à l'étude.

Mais quand je songe à notre liaison, qui fut si intime pendant dix ans, et à nos travaux passés, à ses dernières années qui, malgré les honneurs, n'ont pas été les plus heureuses de sa vie, j'irais en ce moment, s'il vivait encore, me jeter dans ses bras, ne voulant me

souvenir que de son bon côté, et lui dirais : « Je vous pardonne votre ingratitude et tout le mal que vous m'avez fait... »

Mais la mort est passée par là!...

Lui repose dans un mausolée, avec une auréole de grand artiste, après une lutte qui a duré toute sa vie; et moi qui fus pour lui un aide si précieux, dont il a brisé par égoïsme l'avenir, je me trouve finir modeste professeur de dessin au lycée de ma ville natale, vivant sans bruit, content de peu et bien portant, avec une conscience tranquille, sans ennemis, entouré d'une affectueuse estime, et heureux, aujourd'hui, à la pensée que mon nom sera, grâce à vous, monsieur, lié au sien, avec la juste mesure, dans l'ouvrage que vous vous proposez de compléter. Ce monument que vous aurez élevé à sa mémoire vous fera le plus grand honneur, parce que, indépendamment du panégyrique de l'homme, il contiendra de curieux et utiles renseignements.

L.-B.

LETTRES

DE

EUGÈNE DELACROIX

A SOULIER

8 mai 1848.

Cher ami, je ne t'ai pas écrit et je ne t'ai cependant pas oublié. Ta lettre, quand elle m'est arrivée, m'a mis un peu de baume dans le sang. Nous venions d'assister à une terrible chape-chute, et j'ai été certes pendant près d'un mois comme si j'avais reçu sur la tête une maison. J'ai pris mon parti. J'ai enterré l'homme d'autrefois avec ses espérances et ses rêves d'avenir, et à présent je passe et repasse avec un certain calme apparent sur le tombeau où j'ai renfermé tout cela, comme s'il s'agissait d'un autre. Je crois que tout le monde, suivant la trempe dont il est doué, a subi la même métamorphose, un peu plus tôt, un peu plus tard. On s'accoutume à être

réuni, on assiste à un spectacle fort curieux, mais un peu cher. Nous allons tous grouiller comme des gueux que nous serons autour de l'autel de la Patrie. Mais les principes avant tout. On parle d'une fête dans laquelle on verra le bœuf Apis, des chars de triomphe remplis et suivis de quatre à cinq cents vierges. Il fallait encore une révolution pour opérer toutes ces merveilles....

Es-tu tranquille pour ta position ? voilà ce que je voudrais savoir. J'espère que tu as moins d'émotions désagréables dans la campagne que nous dans notre Babylone. A part quelques tiraillements, tu dois avoir des moments de distraction dans ce spectacle des champs et des arbres qui ne change jamais. Pour nous, il nous est impossible de perdre un seul instant de vue le présent et l'avenir. Les journaux que l'on crie toute la journée dans les rues, les conversations effarées de chacun et les fonctions continuelles nous mettent sans cesse en face de la position.

Que nous sommes vieux et que cela va nous rendre vieux ! J'ai vu des enthousiastes, et ceux-là étaient jeunes. Rien ne démontre mieux que les révolutions la nécessité où sont absolument les vieillards de céder la place à de nouveaux aspirants à la vie. Moi, je suis froid comme un marbre, et peut-être finirai-je par devenir aussi insensible.

... J'avais fini dans ces derniers temps par me

perdre presque les yeux à force de lire les journaux c'était une soif que je ne pouvais éteindre. J'ai pris décidément la résolution de n'en plus lire un seul. Les événements se passeront de mon appréciation puisqu'ils se passent de ma coopération et qu'on ne m'a pas consulté pour ce qui s'est fait. Adieu, cher ami, enveloppons-nous dans notre manteau si nous en avons un. Gardons encore une vieille bouteille pour l'amitié; tout cela mènera à quelque chose. En attendant, je vous souhaite à tous les deux le calme et la patience.....

E. Delacroix.

A M. CH. DE MORNAY

Champrosay, Seine-et-Oise, ce 8 août.

Cher Charles, j'ai mis du retard à vous écrire pour vous demander si vous étiez à la campagne, et si vous voulez de moi à présent. Je l'aurais fait plus tôt sans une maudite tâche que j'ai acceptée, et dont j'ai voulu me débarrasser tout d'un coup; ceci n'est rien moins que de la littérature. Enfin j'en suis quitte. Pour la pauvre peinture, toutes les fois que j'ai voulu toucher un pinceau depuis quelques mois,

j'ai été forcé de me dire que le temps n'était pas encore arrivé. Je me demande toujours à quoi cela va me servir dans un temps de barricades et de faux patriotisme. Ce ne sont pas des muses faites pour inspirer. Le fait est que je n'ai pu rien faire qui vaille, et que je vis sans rien faire, sauf mon maudit article. A présent que j'en suis hors, je m'étonne d'avoir pu en venir à bout.

Voulez-vous, cher ami, mettre d'avance aux pieds de Mme de Mornay l'hommage de mon respect, et me croire en même temps votre bien sincère et bien dévoué?

Delacroix avait déjà publié, dans la *Revue des Deux Mondes : Sur le Jugement dernier* (1837) et *Prud'hon* (1846).

L'article sur *Gros*, le troisième de cette série, *Peintres et sculpteurs modernes* (ils ont été réimprimés par Piron), parut dans la livraison du 1er septembre 1848.

A M. AUGUSTE PRÉAULT

Champrosay, 8 août (1848).

Mon cher ami,

Je vous écris du fond des forêts, sans cela j'aurais été vous voir. Je veux vous parler de notre ami Villot

et de son arrangement du Louvre. Je crois que le système qu'il a suivi de réunir ensemble les ouvrages des maîtres et surtout de rapprocher de l'œil, dans un arrangement calculé, beaucoup de chefs-d'œuvre qui étaient ignorés à cause de l'éloignement, va nous faire une exposition admirable. C'est pour que vous le recommandiez à vos amis et que vous le fassiez soutenir convenablement que je m'adresse à vous. L'Institut a déjà fait siffler ses serpents à l'occasion de ce remaniement, dans lequel on ne verra plus les Gérard et les Girodet à côté du Corrège, et il y a cabale contre notre ami.

Un mot donc comme vous savez les dire à nos amis de la presse. Nous combattons ici pour la patrie, car je suppose que votre patrie à vous, c'est Rubens, Titien, etc. Et Villot, par un hasard pour lequel il faudrait peut-être attendre vingt autres révolutions, se trouve propre à la place qu'il occupe et en état de faire valoir nos richesses.

Je ne sais si vous travaillez; moi, malgré ma retraite, je ne fais pas grand'chose, mais je respire le grand air, et je dors beaucoup.

Je vous embrasse.

EUG. DELACROIX.

Villot ouvrira probablement le 15, c'est-à-dire

dans peu de jours. Parlez donc à Gautier, si vous pouvez.

-◇-

A M. FR. VILLOT

Dimanche matin, 13 (août 1848).

Mon cher ami, j'ai été hier au ministère, et j'ai parlé très longuement avec Mercey de la commission qu'on veut nommer pour revoir ou plutôt pour entraver vos travaux. J'ai fait valoir de mon mieux tout ce que vous avez fait, et j'ai essayé de lui faire bien entendre votre système et le succès qu'il en fallait attendre. Je lui ai exposé que nommer une commission composée d'éléments nécessairement discordants n'en finirait pas. Enfin j'ai obtenu de lui, du moins je l'espère, qu'il obtiendrait de Charles Blanc de déclarer que l'arrangement étant presque terminé et le Musée sur le point d'ouvrir, il remettrait la nomination d'une commission au moment où le travail ayant été vu du public et des artistes on jugerait plus sainement. Il faudrait que vous priiez Jeanron, lequel avait été obligé pour se mettre à couvert

de demander lui-même la commission, de voir Blanc dans le sens où je vous dis, c'est-à-dire de faire valoir la raison ci-dessus, comme la seule raisonnable après tant de travaux faits.

J'ai engagé Mercey à aller au Louvre voir par lui-même; comme c'est un homme de goût, je ne doute pas qu'il ne fût de votre parti. Il craint qu'on ne le laisse pas entrer. Ecrivez-moi, si vous le croyez nécessaire, à partir de demain, lundi, chez M. le comte de Mornay, au château de Groussay, par Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

Adieu, j'espère que votre santé est meilleure.

EUG. DELACROIX.

A Mme LA BARONNE DE FORGET

Champrosay, vendredi, août 1848.

Bonjour, chère amie; me voilà ici depuis quelques jours, essayant de me remettre à quelque chose. Il y a si longtemps que je n'ai touché à ma pauvre

peinture que je ne sais par quel bout la prendre. Je ne suis pas non plus très bien portant. Les matinées surtout sont d'une lourdeur et d'une maussaderie extrêmes, et la vie n'en passe pas moins ! Voilà ce qui me désespère.....

... Donnez-moi de vos nouvelles. On ne parle pas de nouvelles agitations, quoiqu'on les ait craintes depuis quelques jours. Ce procès va peut-être renouveler quelques grabuges (1). Arriverons-nous à un peu de calme?...

M. LASSALLE-BORDES

PEINTRE, A BEZOLLES, PRÈS CONDOM (GERS)

4 septembre 1848.

Mon cher Lassalle,

Je ne reçois qu'à présent la bonne lettre que vous m'écrivez : je vis à la campagne presque continuel-

(1) Le procès de Bourges.

lement ; cela explique le retard de votre lettre. Je me trouve bien de ce régime, au physique et au moral. A Paris, il m'était impossible de travailler ; les inquiétudes réelles ou chimériques contribuaient également à m'en empêcher. J'étais à la campagne quand les troubles affreux de Juin ont éclaté, et je vous laisse à penser mon inquiétude ; vous avez dû, en province, être dans des transes égales aux nôtres ; comment cela finira-t-il ?

Il est donc vrai que l'humanité est destinée à être ballottée sans cesse entre tous les extrêmes, et que le langage de la raison est toujours le dernier qu'on écoute !

Il me semble que vous ne me dites pas si vous avez de l'occupation : cela serait au moins un adoucissement dans vos chagrins. Je les partage sincèrement, car j'ai eu ma part de ces souffrances, irréparables surtout à mesure qu'on avance dans la vie.

Je pense souvent aussi et avec bien du plaisir à nos travaux : ce souvenir me reporte à tant de choses qui ont changé, que j'ai peine à croire que de tels moments puissent renaître. Quand serons-nous ensemble devant une belle muraille, la brosse en main, n'ayant pas d'autres soucis que de faire le mieux possible !

Adieu, mon cher Lassalle, je vous embrasse et

vous envoie mes vœux pour votre bonheur. A vous bien sincèrement.

EUG. DELACROIX.

A Mme DE FORGET

Champrosay, mardi, 4 octobre 1848.

Chère amie, que vous est-il arrivé? Je n'ai point de nouvelles de vous depuis bien longtemps, et je ne puis en deviner la cause. J'ignore ce qui se passe à Paris, ne le recherchant pas, évitant même de le savoir. L'entreprise que j'ai en train est si lourde, vu la rapidité de la saison, que je ne veux pas être troublé par l'idée du désordre public; en outre, j'ai des modèles qui se fanent du jour au lendemain et qui ne me laissent pas respirer.....

J'ai appris, malgré mon ignorance de toutes choses, que le prince Napoléon avait été installé à la Chambre, et que sa présence n'avait été l'occasion d'aucun désordre; j'en ai été très content, surtout pour l'in-

térêt que vous lui portez. Je pense que sa présence à Paris vous aura donné quelques distractions. Quant à lui, il ne trouve pas Paris dans un état à faire envie d'y demeurer, et il y arrive juste au plus mauvais moment.

A Mme DE FORGET

Jeudi, huit heures du matin.

Chère amie, j'ai reçu hier votre bonne lettre, et j'y réponds aussitôt que possible. Je suis revenu lundi comme je me l'étais proposé ; j'ai dîné avec M. P..., qui m'a donné de fort bonnes idées sur nos projets. C'est un homme de bon conseil : il me dit que toute place honorable qu'il me serait possible d'avoir, il faut la prendre. Il sait que j'aurais aux Gobelins moins d'affaires avec les personnes, et par conséquent plus d'indépendance. Je crois qu'il est lié jusqu'à un certain point avec M. Lanjuinais ; c'est ce que je saurai à mon retour. Tout ce que vous me dites

là-dessus me confirme dans l'idée de laisser là les Musées, au moins pour le moment, et de jeter ce que nous aurons d'influence sur l'autre côté. J'ignore entièrement ce qu'est ce M. Badin, et son influence; les Cavé m'en instruiront sans doute.

A Mme DE FORGET

Champrosay, lundi 1849.

Chère amie, je m'empresse de vous écrire pour vous prier de demander à Vieillard qu'il suspende les démarches qu'il serait disposé à faire. Je me suis tâté et retâté, et ne trouve pas en moi définitivement l'étoffe d'un directeur. Je ne dors pas depuis que cette sotte idée m'était venue, et quand je vous en ai parlé l'autre soir, je l'avais presque abandonnée. J'en suis donc revenu à mes premiers sentiments. Je vous prie de laisser tomber cela dans l'eau tout à fait.

Je suis horriblement enrhumé. Les marguerites

passent, et j'enrage de voir la rapidité de l'existence de toutes ces fleurs si charmantes.

Votre Gros-Jean comme devant,

E. Delacroix.

Il est question dans ces lettres de la direction de la manufacture des Gobelins. M. Lacordaire, frère de l'orateur chrétien, eut la place. M. Badin lui succéda plus tard, alors que l'on réunit Beauvais aux Gobelins.

A M. C. DUTILLEUX

6 février 1849.

Cher monsieur, il faut que vous excusiez le retard que je mets à vous répondre, et attribuez-le aux mille occupations ou plutôt à la négligence habituelle aux artistes, qui leur fait toujours remettre au lendemain les affaires, même les plus importantes. J'ai été voir, presque aussitôt après avoir reçu votre lettre, les deux tableaux de fleurs; j'en ai exactement la même opinion que vous m'exprimez. Ils sont pleins de talent : la touche surtout en est surprenante; ils

ne me semblent pécher que par le défaut qui est commun à presque toutes ces sortes d'ouvrages faits par des hommes spéciaux : l'étude des détails, poussée à un très-haut point, nuit un peu à l'ensemble. Je crois aussi que l'effet du temps est d'augmenter cette imperfection. Comme l'artiste, en exécutant, a moins procédé par de grandes divisions locales de lignes et de couleurs que par une attention extrême à exprimer les différentes parties, les objets qui dans le tableau servent en quelque sorte de fond à chacun de ces détails, mis en relief avec une trop grande complaisance, disparaissent à la longue, et il ne reste que cet éparpillement qui nuit un peu à l'effet. Tout cela n'ôte pas réellement de valeur à ces tableaux, dont l'exécution est trop supérieure pour être confondue avec tout ce qui se fait en ce genre.

Vous avez la bonté de me parler des tableaux de fleurs que je suis en train d'achever (1). J'ai, sans parti pris, procédé d'une façon toute contraire à celle des deux ouvrages en question, et j'ai subordonné les détails de l'ensemble autant que je l'ai pu. J'ai voulu aussi sortir un peu de l'espèce de poncif qui semble condamner tous les peintres de fleurs à faire le même vase avec les mêmes colonnes ou les mêmes draperies fantastiques qui leur servent de fond ou

(1) Quatre magnifiques compositions qui figurèrent à la vente posthume de son atelier. Il y travaillait déjà dans l'automne précédent. (Voir ci-avant, pages 10 et 12.)

de repoussoir. J'ai essayé de faire des morceaux de nature comme ils se présentent dans des jardins, seulement en réunissant dans le même cadre et d'une manière un peu probable la plus grande variété possible de fleurs. Je suis à présent dans l'inquiétude de savoir si j'aurai le temps de finir, car je n'ai pu encore m'y remettre, et il y a beaucoup à faire. S'ils sont finis à temps et comme je le désire, je les mettrai probablement au Salon. Il y en a cinq, ni plus ni moins.

J'ai fait effectivement à différentes époques quelques essais d'eaux-fortes; tout cela est dispersé. Cependant j'en réunirai le plus que je pourrai, et je vous les ferai parvenir par M. Souty, aussitôt que je les aurai retrouvées, toutes ou en partie, mais je vous préviens d'avance qu'elles n'ont guère d'importance.

Adieu, cher monsieur, je vous suis bien reconnaissant de votre bon et aimable souvenir. Votre flatteuse approbation m'encourage beaucoup; j'en dis autant de l'amitié que vous me conservez. J'éprouve, en prenant des années, que les affections sincères et désintéressées sont bien rares. Les artistes, en particulier, savent difficilement à quoi s'en tenir sur les opinions qu'on leur exprime ou sur les sentiments des personnes qui les entourent...

E. Delacroix.

A M. L. RIESENER

Champrosay, 9 juin 1849.

Cher ami, je reçois à l'instant ta lettre et t'en remercie beaucoup. J'avais entrevu mes tableaux le jour où je suis retourné au Salon pour le placement, et ils m'avaient fait une mauvaise impression ; tu serais bien aimable, en mon absence, car je suis très-souffrant, et il me coûte beaucoup de faire la course, tu serais bien aimable, dis-je, de faire comme pour toi, et de me rendre le service de faire retirer les deux qui sont les plus faibles, à moins que tu n'entrevoies la possibilité de les faire placer à leur avantage. Cependant je n'insiste pas du tout là-dessus. Je crois même que, tout bien considéré, il vaut mieux les retirer tout à fait. Je n'avais pas du tout l'intention de les retoucher, et ils sont tels qu'ils resteront. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans mon atelier ils étaient aussi brillants que les autres...

E. D.

POUR M. ARSÈNE HOUSSAYE

Champrosay, 29 juin 1849.

Monsieur,

Je ne reçois qu'à l'instant et par un malentendu des personnes qui devaient m'envoyer mes lettres, celle où vous me demandez une lithographie de mes *Femmes d'Alger*. Je suis malheureusement dans l'impuissance de le faire ; aussitôt après la fin de mes travaux, j'ai été pris d'une indisposition qui m'a forcé d'aller vivre à la campagne, où je suis encore, et ce genre de travail me serait plus difficile encore, étant éloigné de Paris, et n'ayant pas le moindre croquis. D'ailleurs le médecin m'a interdit pendant quelques jours encore de travailler.

Vous vous rappellerez sans doute, monsieur, que tout en vous exprimant le désir que j'avais de vous être agréable autant que possible, ma promesse était toute conditionnelle : je vous fis part dès lors des difficultés que je prévoyais à l'exécution de l'objet même que vous voulez bien me demander. J'espère que je serai assez heureux pour retrouver l'occasion

de faire pour l'*Artiste* quelque dessin qui remplace celui-ci, et je le chercherai avec empressement.

Agréez en particulier, monsieur, etc.

EUG. DELACROIX.

A Champrosay, Seine-et-Oise.

Cette lettre fut écrite à propos d'un article élogieux sur les *Femmes d'Alger*, du Salon de 1849, publié par M. Peisse dans le *Constitutionnel* du 8 juillet. Ces *Femmes d'Alger* sont une répétition, avec variante, mais sans intérêt de composition ni de ton, de l'admirable tableau que possède aujourd'hui le Louvre.

Delacroix avait envoyé à ce Salon, qui se tint aux Tuileries : *Fleurs, Fleurs et Fruits, Femmes d'Alger dans leur intérieur, Othello et Desdémone, Arabe syrien avec son cheval.*

A M. LÉON PEISSE

Ce 15 juillet 1849.

... Je n'ose dire que tout ce que vous écrivez là est d'une grande justesse parce que j'en recueille le bénéfice. Ce que vous dites de la couleur et des coloristes ne s'est jamais dit beaucoup. La critique est comme bien des choses, elle se traîne sur ce qui a été dit et ne sort pas de l'ornière. Ce *fameux Beau*,

que les uns voient dans la ligne serpentine, les autres dans la ligne droite, ils se sont tous obstinés à ne le voir que dans les lignes. Je suis à ma fenêtre, et je vois un plus beau paysage; l'idée d'une ligne ne me vient pas à l'esprit : l'alouette chante, la rivière réfléchit mille diamants, le feuillage murmure; où sont les lignes qui produisent ces charmantes sensations?

Ils ne veulent voir proportion, harmonie qu'entre deux lignes : le reste pour eux est chaos, et le compas seulement juge.

Pardonnez-moi ma verve critique contre nos critiques. Notez que je me mets humblement à l'abri des grands noms que vous citez, tout en leur faisant la part encore plus belle que celle qu'on leur fait ordinairement. Oui, Rubens dessine. Oui, Corrège dessine. Aucun de ces hommes-là n'est brouillé avec l'idéal. Sans idéal, il n'y a ni peintre, ni dessin, ni couleur. Et ce qu'il y a de pis que d'en manquer, c'est d'avoir cet idéal d'emprunt que ces gens-là vont apprendre à l'école, et qui ferait prendre en haine les modèles.

Comme il y a plusieurs volumes à faire là-dessus, je m'arrête pour en revenir au plaisir que vous m'avez fait...

Eug. Delacroix.

A M. CH. BLANC

Paris, 5 août 1849.

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de vouloir bien faire agréer à M. le ministre de l'Intérieur le motif qui m'oblige à me récuser en qualité de juré dans la commission des récompenses. Je me trouve moi-même au nombre des exposants : j'ai pensé que cette raison me permettait de décliner la charge, aussi délicate qu'honorable, que M. le ministre voulait bien me confier, et pour laquelle j'ose le prier de recevoir mes respectueux remerciements.

Je n'ai reçu qu'hier samedi, à six heures du soir, la lettre par laquelle vous m'annoncez ma nomination. Étant convoqué pour lundi de très-bonne heure, il m'est impossible de vous envoyer ma réponse dans les bureaux, à cause du dimanche. Veuillez, Monsieur le directeur, faire connaître à nos collègues l'impossibilité où je me suis trouvé de présenter mes excuses pour qu'il soit possible de pourvoir à mon remplacement en temps utile.

J'ai l'honneur d'être avec une très-haute considé-ration, Monsieur le directeur, votre très-humble et obéissant serviteur.

EUGÈNE DELACROIX.

P. S. Me sera-t-il permis d'espérer qu'il pourra être fait mention dans les journaux de la récusation que j'ai l'honneur de vous adresser, en même temps qu'on y fera connaître la constitution du nouveau jury? Vous comprendrez facilement que les motifs qui me font refuser une position à laquelle, sans eux, j'eusse attaché tant de prix, me fassent désirer également qu'ils soient portés à la connaissance du public.

M. Charles Blanc avait écrit en marge de ce billet : « répondre qu'il se trompe. »

A M. LAGUICHE

ARTISTE PEINTRE, COUR DES PETITES-ÉCURIES, 5

Mardi, 14 août 1849.

Monsieur,

Je regrette beaucoup de ne pas m'être trouvé chez moi quand vous avez pris la peine d'y passer. M. de Luynes a effectivement présenté votre affaire à la Commission. Quoiqu'elle ait pris une décision par laquelle elle ne se regarde pas comme fondée à appuyer auprès du ministre les réclamations comme la vôtre, cette dernière, pour cette fois, a été prise en considération et appuyée près de M. Ch. Blanc. Mais il ne peut malheureusement que répéter que vous serez pensionné à la première vacance. On a récemment été obligé de donner une pension à la veuve d'Antonin Moine, qui s'est suicidé; de plus, la pension que touche M. Isabey est prise sur le fonds des Beaux-Arts. Vous voyez, monsieur, que, bien contre mon gré, mes efforts et ceux de M. de Luynes ne pourront avoir qu'un effet reculé. Je ne vois donc

de mon côté rien à faire dans ce moment et vous prie de croire à mon sincère regret.

Agréez, etc.

EUG. DELACROIX.

La chapelle des Saints-Anges, commandée pour 6,587 fr., le 10 août 1849, ne fut mise en train qu'en 1853.

A M. CHARLES BLANC

Mon cher ami, j'ai reçu l'avis de la commande de Saint-Sulpice, et viens vous faire mes remerciements bien sincères de votre si aimable intervention. J'aurais été vous dire tout cela avec bien du plaisir, si je ne me trouvais retenu par une fièvre qui, j'espère, ne sera pas grand'chose, mais qui m'a forcé à quitter hier le jury au milieu de la séance.

J'espère bientôt vous voir et vous renouveller (*sic*) de cœur mes remerciements.

P. S. J'ai reçu hier matin une nouvelle visite du

pauvre vieux Laguiche. Mon cher ami, vous seriez bien bon de faire quelque chose pour lui : la vieillesse et la pauvreté! quelle triste éloquence dans ces deux fléaux de l'humanité! Ce pauvre homme est vraiment bien digne de pitié!

E. D.

A M. DUTILLEUX

Paris, 25 août 1849.

Mon cher monsieur, je n'ai pas répondu tout de suite à votre lettre, me trouvant presque tous les jours allant de Paris à la campagne. J'ai bien du regret de ne pouvoir être utile à la personne dont vous me parliez. Certes, d'après tout ce que vous me dites, elle a des titres plus que suffisants pour obtenir des encouragements ; mais j'ai eu à constater, dernièrement encore, que mes recommandations étaient de peu de poids. Je fais partie d'une commission des Beaux-Arts, à laquelle on ne soumet que des objets

d'un intérêt général, comme règlements à faire, etc., mais cette position me met souvent dans la nécessité d'être en opposition avec l'administration, ce qui ne la dispose pas à s'intéresser à mes demandes.

Vous ne me dites pas si M. Wagrez a exposé au Salon.

J'espère, mon cher monsieur, que vous voudrez bien croire à mes regrets dans cette circonstance. Vous avez la bonté de me parler de mon projet de voyage en Belgique : j'en ai eu l'idée cet été; mais beaucoup de choses sont venues à la traverse, et cependant c'est un des plus agréables projets que je puisse former. Pourrai-je l'accomplir l'année prochaine? Dans tous les cas, je n'oublie pas que vous voulez bien être mon cicerone à Arras, et vous serez sans doute, dans tout le voyage, la personne que j'aurai le plus de plaisir à rencontrer.

Vous me parlez du siccatif d'Harlem; je ne suis pas partisan de cette drogue, mais je vous indiquerai le siccatif de Courtray, qui est à votre porte et dont se servent tous les peintres belges. Il sèche à froid, et il suffit de quelques gouttes dans de l'huile de lin. Je crois que c'est la préparation la moins dangereuse, en ce qu'elle sèche véritablement. Je ne doute pas que vous puissiez vous en procurer facilement, en écrivant soit à Bruxelles, soit à Courtray.

Adieu, cher monsieur, conservez-vous bien par ces temps d'épidémie. Nous ne sommes pas tout à

fait quittes, et la maladie, pour être rare, n'en est que plus foudroyante (1).

A L. RIESENER

29 août 1849.

Cher ami, je réponds à ton mot, tu peux m'obliger en parlant à Vieillard à l'occasion de Vernet. Le hasard a fait venir à ma connaissance que Vernet m'a dans une antipathie qui le dispose à préférer tout le monde à moi : c'est à Rivet qu'il l'a dit l'autre jour, sans savoir qu'il était mon ami. Il faudrait donc que Vieillard obtînt du Président de demander à Vernet de me porter, comme une chose qui lui serait agréable, tout uniment. Je vais, de mon côté, agir auprès de personnes qui pourraient quelque chose dans ce sens ; plus il y en aura, mieux ce sera. Je ne néglige rien : puisque je me suis mis en campagne, j'irais

(1) Le choléra régnait violemment en France.

en Chine, s'il était possible, pour me faire appuyer. J'use des armes permises dans ma position. Je ne crois pas Schnetz aussi sûr que Vieillard pourrait le penser — dis-le-lui.

Contre mon attente, cela ne va pas trop mal; allons donc de l'avant et profitons de tout! J'ai trouvé Couder très bon garçon. Sitôt que je serai un peu libre, je t'arriverai.

Je t'embrasse donc.

EUG. DELACROIX.

A M. LASSALLE-BORDES

Champrosay, 31 août 1849.

Mon cher Lassalle,

J'ai reçu hier votre lettre, et je vous remercie beaucoup de votre souvenir. Je suis à peu près établi à la campagne en attendant que je puisse m'oc-

cuper de la fameuse Chapelle, car elle est accordée depuis très peu de temps après toutes sortes de difficultés qui m'ont fait croire pendant quelque temps que cela ne se ferait pas. Je vais m'occuper de mes esquisses en attendant qu'on prépare les murs, ce qui sera probablement assez long. La besogne est considérable, vu la dimension des tableaux, et véritablement il n'y aura pas de quoi s'y enrichir; car cela demandera beaucoup de temps et de fatigues. Vous me trouverez sans doute à votre retour bien près de m'y mettre, et vous serez le bienvenu pour cela, si vos occupations vous le permettent.

Je vous fais mon compliment de ce que vous avez trouvé à faire à Châtelleraault. Paris ne gâte pas les peintres, et sans ce travail de la Chapelle, je n'aurais pas grand'chose à faire. Je vous trouve bien heureux d'entreprendre un voyage de peintre. Vous en tirerez bon parti : il y a grandement à faire dans les pays de montagnes ; on peut y prendre, en fait de paysage, de l'instruction de toute sorte. Courage donc, et à bientôt avec votre provision de cascades et de rochers.

Eug. Delacroix.

Jenny est toujours malade. Cela m'afflige beaucoup. Elle vous dit beaucoup de choses et vous remercie beaucoup d'avoir pensé à elle.

Il faudrait adopter la mode anglaise de mettre toujours son adresse dans ses lettres. J'ai laissé la vôtre à Paris et je vous la mets à peu près.

A M***

Ce lundi, 28 octobre 1849.

Cher ami, je suis arrivé depuis mercredi. Vous voyez que la flânerie a été un peu longue, mais le beau temps a été si séduisant que j'ai profité de la circonstance. J'ai voulu tous ces jours-ci aller vous dire bonjour, et en attendant je vous envoie un billet pour aller demain au service de mon pauvre et cher Chopin. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'entendre le *Requiem* très bien exécuté, et il eût été très difficile d'avoir des billets.

Je vous embrasse donc en attendant le plaisir de vous voir.

Eug. Delacroix.

Chopin avait inspiré à Delacroix autant de tendresse que d'admiration. Frantz Liszt, dans un livre d'une forme sin-

gulière et imagée, qu'il a consacré à la mémoire de F. Chopin, décrit une assemblée dans la chambre de l'illustre musicien (Henri Heine, Meyerbeer, Adolphe Nourrit, Hiller, le vieux Niemceviez, Mme Sand sont réunis autour du piano) : « ... Eugène Delacroix restait silencieux et absorbé devant les apparitions qui remplissaient l'air, et dont nous croyions entendre les frôlements. Se demandait-il quelle palette, quels pinceaux, quelle toile il aurait à prendre pour leur donner la vie de son art ? Se demandait-il si c'est une toile filée par Arachné, un pinceau fait des cils d'une fée et une palette couverte des vapeurs de l'arc-en-ciel qu'il lui faudrait découvrir ?... »

A M. LE PRÉSIDENT

DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Paris, le 7 décembre 1849.

Monsieur le Président,

Je viens vous prier de vouloir bien mettre sous les yeux de MM. les membres de l'Académie des Beaux-Arts les titres, malheureusement bien incom-

plets, sur lesquels j'ose fonder ma candidature à la place vacante dans l'Académie, par le décès de M. Garnier. J'appelle votre souvenir et le leur sur un certain nombre de tableaux d'histoire, et, entre autres, le *Dante et Virgile*, le *Massacre de Scio,* le *Christ au Jardin des Oliviers,* la *Justice de Trajan*, l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, *Médée*, etc. J'ai été en outre appelé à décorer la *Coupole de la Bibliothèque du Luxembourg*, la *Voûte et les deux extrémités de la Bibliothèque du Palais de l'Assemblée législative*, et plus anciennement la *Salle du Trône*, dans le même édifice. Je prends la liberté de joindre à cette liste celle de plusieurs tableaux d'un genre secondaire, tels que l'*Évêque de Liège*, *Marino Faliero*, les *Femmes d'Alger dans leur intérieur*, un *Naufrage,* une *Noce Juive*, etc.

C'est pour la quatrième fois que j'ai l'honneur de me présenter aux suffrages de l'Académie; cette insistance et le désir très naturel de faire partie d'un corps illustre suffiront-ils pour faire excuser l'infériorité de quelques-unes des productions que j'ai mentionnées? J'éprouve une juste défiance en approchant d'une réunion qui représente les traditions et les principes éternels qui ont été ceux du grand goût chez tous les artistes célèbres; j'ose espérer pourtant que mon extrême insuffisance en présence des grands modèles ne passera pas aux yeux de l'Académie pour l'indice d'une tiède admiration ou

d'un médiocre respect pour les objets du respect et de l'admiration de tous les siècles ; le culte passionné que je leur ai voué est un titre que j'invoquerai avec plus de confiance que tous les autres, pour être admis à l'honneur de participer à de nobles travaux.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, monsieur le Président, votre très humble et très obéissant serviteur.

EUG. DELACROIX,
Peintre.

A DAVID D'ANGERS (1)

Vendredi, 28 décembre.

Mon cher ami,

J'ai été malade toute cette semaine, et n'ai pu, comme je l'aurais voulu, aller vous remercier : par-

(1) Ce billet nous est communiqué par la famille du grand sculpteur.

donnez-moi donc et croyez à toute ma gratitude. Je renonce à me présenter cette fois-ci après mûres réflexions : toutefois, j'instruis l'Académie, par une lettre, de mon désir de le faire dans une autre circonstance. Je crois qu'en voyant l'état de la question. vous approuverez le parti que j'ai pris.

Je vous envoie, avec mes remerciements, l'expression de tout mon dévouement.

EUG. DELACROIX.

La section de peinture à l'Institut présentait : L. Cogniet, H. Flandrin, Alaux, E. Delacroix, Larivière, Signol, Rouget. L'Académie ajouta : Vinchon, Hesse, Gosse. M. Léon Cogniet fut élu, le 22 décembre 1849.

M. LASSALLE-BORDES

A BEZOLLES

Paris, 22 janvier 1850.

Mon cher Lassalle,

J'ai remis de jour en jour à répondre à votre bonne lettre dont je vous remercie bien, parce que j'étais précisément en travail de me décider sur les sujets de mes peintures à Saint-Sulpice; oui, mon cher ami, j'en suis encore là ; cependant je suis à peu près fixé comme vous allez le voir.

Voici d'abord ce qui m'est arrivé. La chapelle était celle des Fonts baptismaux ; les sujets allaient d'eux-mêmes : baptême, péché originel, expiation, etc. Je fais agréer mes sujets par le curé et je compose mes tableaux. Au bout de trois mois, je reçois une lettre à la campagne qui m'apprend que la chapelle des fonts se trouve sous le porche de l'église au lieu d'être dans celle que je devais peindre ; c'est cette erreur, que vous trouverez comme moi peu pardonnable, qui me tient en suspens depuis le mois de septembre, ni plus ni moins. La juste colère que j'ai ressentie m'a cassé bras et jambes ; j'avais beau

faire, je ne pouvais m'occuper que de cela. Enfin, comme il faut que tout finisse, je crois que nous consacrerons définitivement la chapelle aux Saints-Anges. Il y a des sujets qui prêtent. J'hésite encore entre plusieurs, quoique je les aie à peu près tous composés. Le plafond sera l'*Ange Michel terrassant le démon*. Vous arriverez donc tout à fait à temps, mon cher Lassalle, et j'espère que ce printemps nous avancerons cette besogne.

Parlons de vous à présent. Vous ne doutez pas de la part que j'ai prise à votre accident. Si du moins vous aviez eu contre votre homme une bonne condamnation, vous n'auriez pas éprouvé la rude contrariété qui vous a rejeté dans une nouvelle indisposition. J'espère que, dans votre appel, ma lettre pourra vous servir : les juges n'ont pas besoin de savoir les retards que j'éprouve, et votre incapacité de travail pendant si longtemps sera une raison de les déterminer à châtier vigoureusement votre adversaire. Si vous le trouvez convenable, je vous en écrirai une seconde pour la justice. Profitez donc pour vous bien soigner encore du temps que vous allez passer chez vous, et recevez, en attendant le plaisir de vous revoir, l'assurance de mon attachement bien sincère et bien dévoué.

EUG. DELACROIX.

Vous avez vu sans doute que j'ai couru les chances

de l'Institut. Il y a encore du chemin à faire. Couder a été très bon enfant pour moi : j'ai été droit à lui. Il me plaît beaucoup. Nous causerons de tout cela.

A cette lettre était joint le mémoire suivant. Au mois d'octobre 1849, M. Lassalle-Bordes avait été cruellement mordu par un gros chien de montagne qu'un goujat avait excité contre lui pendant qu'il passait dans un chemin.

« Je, soussigné, Eugène Delacroix, peintre d'histoire, officier de la Légion d'honneur, déclare que par suite de la grave indisposition de M. Lasalle-Bordes, également peintre d'histoire et autrefois mon élève, je me suis trouvé dans le plus grand embarras au sujet des travaux dont j'étais chargé par divers particuliers, par le gouvernement et par la Ville de Paris. L'habitude que j'ai de son concours dans ces sortes d'entreprises me rendait doublement préjudiciable son absence dans le moment où son aide m'était le plus nécessaire. Quoique justement indigné et attristé de l'accident dont il venait d'être victime, il m'a fallu, pour remplir mes engagements et m'éviter des pertes considérables, employer une autre personne dans ces travaux, que l'assistance de M. Lassalle m'aurait incomparablement facilités. Il suivra de cette nécessité où je me suis

trouvé que ces divers ouvrages devront être continués par la même main, et que M. Lassalle aura été privé durant six mois de la somme de 500 francs par mois qu'il eût reçue de moi pour ses honoraires, parce qu'il en sera de même jusqu'à la fin de mes travaux en voie d'exécution.

» Cette perte est loin d'être la seule qu'il aura à subir dans ses intérêts. M. Lassalle était chargé par le gouvernement d'un tableau d'histoire pour la somme de 6,000 francs. Ce travail ne pouvant être terminé assez tôt pour figurer à l'Exposition prochaine le privera infailliblement pour cette année du bénéfice d'une autre commande plus importante et le remet indéfiniment. Les Expositions sont en quelque sorte le champ de bataille des artistes : y manquer, c'est perdre beaucoup ; c'est là que leur réputation est destinée à grandir et que les récompenses sont distribuées. La médaille d'or que M. Lassalle avait déjà reçue à une Exposition précédente aurait été, selon toute probabilité, suivie d'une nouvelle médaille cette année, si l'on considère le mérite du tableau qu'il destinait au Salon.

» J'ai été d'autant plus affecté de ce cruel retard et de l'accident qui en était cause, que M. Lassalle-Bordes se trouve par son talent l'unique soutien de sa famille. Ces considérations, que je me fais un devoir d'exposer ici, auront, j'espère, aux yeux des juges, toute l'importance que j'y attache, et que j'ai

à cœur de voir accueillir avec la faveur que méritent son talent et son caractère.

» *Signé :* Eug. Delacroix.

Ce 8 février 1850.

La commande à laquelle Delacroix fait allusion était un *Martyre des sept frères Machabées*, qui ne put être exposé que l'année suivante (1861). Une note de M. Lassalle nous fournit un curieux détail. Delacroix avait formé le projet, en s'assurant de son concours, de peindre sous les arcades des Invalides les principales batailles de notre histoire.

Il s'agit ici de M. Pierre Andrieu, dont nous avons déjà vu le nom plus haut. M. Pierre Andrieu devint peu à peu bien plus que le « clerc, » ainsi que le disait familièrement le Maître : il fut l'élève intelligent, dévoué, infatigable, qui livra jusqu'au dernier jour à celui qu'il avait choisi toutes les forces dont l'avait doté la nature. Delacroix dans son

testament récompensa de son mieux cette collaboration de toutes les heures, qui nous reporte aux enseignements des grandes époques.

A M. LE CURÉ

DE VILLENEUVE-LES-BOULOIS

(HAUTE-GARONNE)

Champrosay, ce 7 mai 1850.

Monsieur le curé, je suis bien confus d'avoir été si longtemps sans vous répondre : le principal motif a été que je comptais à chaque instant pouvoir vous annoncer une nouvelle qui, j'espérais, vous serait agréable, savoir, la possibilité d'employer votre neveu, mon clerc, à des travaux dont on m'avait fait la promesse. Je pense qu'il a dû déjà vous donner avis de la commande définitive que j'ai obtenue et de l'assurance que je me suis plu à lui donner que je le ferai travailler avec moi. Outre l'avantage qu'il y pourra trouver, vous verrez avec plaisir que c'est en même temps une garantie de ses projets, car ce que j'ai à faire est un ouvrage très difficile et que je n'eusse pas confié à un homme inexpérimenté. Je me

suis assuré de nouveau de tout ce qu'il a acquis depuis quelque temps en examinant au Louvre les copies dont il était chargé. Je me plais à croire qu'elles rempliront complètement leur objet, car il est difficile de copier avec plus d'exactitude et en même temps avec plus d'agrément. Il y avait dans le tableau de Rubens une dificulté de plus : la toile de la copie était d'une dimension beaucoup plus considérable que celle de l'original; il fallait donc beaucoup de goût pour conserver l'esprit du Maître dans une reproduction de ce genre. J'ai appris qu'il était inquiet sur le succès de l'ouvrage qu'il avait entrepris; je serais fort étonné qu'à l'inspection de son œuvre, tout connaisseur en peinture ne fût pas de mon avis : je me flatte donc qu'il sera apprécié comme il le mérite.

Permettez-moi, monsieur le Curé, de vous renouveler en même temps mes compliments sur son bon naturel; c'est un jeune homme digne de toute votre estime et de toute votre affection...

Eug. Delacroix.

—◇—

M. ANDRIEU

PEINTRE, RUE DE SEINE, 54, FAUBOURG SAINT-GERMAIN

Ce mercredi (17 janvier 50).

... Un étranger désire avoir une copie de petite dimension du *Massacre de Scio*. J'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable de l'entreprendre, quoique le prix ne soit pas très considérable, c'est-à-dire 500 francs. Voyez si vous pouvez concilier cela avec vos travaux de ce moment-ci... (1).

Tout à vous,

E. D.

(1) Nous lisons encore dans un autre billet, daté 1854 :

«... Voulez-vous venir dimanche causer avec moi? je pourrai vous faire avoir, à ce que j'espère, une petite copie des *Femmes d'Alger*, qui serait un peu mieux payée que celle de la Ville. J'ai pensé que cela pourrait vous aller. Vous pourriez vous y mettre pendant mon absence, cela n'interromprait qu'à moitié nos travaux... »

A SOULIER

Paris, 23 mars 1850.

Cher ami,

... La vie ne va que par soubresauts et presque toujours ce sont des chagrins. Le temps où nous vivons nous fournit une moisson plus ample que la vie n'en comporte d'ordinaire. Tristesse pour le présent, inquiétude pour l'avenir; il n'y a donc que le passé, et se réfugier dans le souvenir est une grande consolation. Où sont notre jeunesse et notre insouciance? Je ne passe jamais sur la place Vendôme sans lever les yeux sur la petite fenêtre, qui est toujours la même; mais que de choses ou plutôt que d'hommes ont changé, sans compter tout ce qui a disparu! Il y a un mois ou deux on m'a fait voir le tableau d'animaux (1) que j'ai fait à Besses, il y a quelque vingt ans! Le pauvre marquis est mort à son tour et le tableau était à vendre. Tout finit par le brocanteur, c'est l'enterreur universel. Le travail est mon plus sûr refuge non seulement contre l'en-

(1) Probablement un *Jeune tigre jouant avec sa mère.* Il en avait fait une lithographie délicieuse pour l'*Artiste*.

nui mais contre le chagrin, et je sais que de ton côté tu apprécies cette vraie consolation. Soigne-toi bien, car encore faut-il soigner le coffre d'abord...

E. Delacroix.

A SOULIER

(Sans date précise.)

Comment n'ai-je pas répondu plus tôt à ta si aimable lettre, cher ami! Pour cent raisons il fallait le faire tout de suite. Elle m'a fait le plus grand plaisir parce que j'y vois ton amitié, et la plus grande peine parce que tu sens plus vivement peut-être dans ce moment cette portion du joug qui nous pèse à tous bien fort depuis la faute d'Adam notre père. Le vide de la vie, l'inutilité de nos souhaits et de nos regrets, ne t'est pas, hélas! plus pesant qu'à moi. Tu parles de solitude, il n'en est guère de plus grande que la mienne. Je n'ai plus même pour

m'étourdir les distractions vulgaires du monde. Comme je suis habituellement souffrant, j'y ai entièrement renoncé, et je passe bien souvent ma soirée au coin de mon feu. Les illusions s'en vont une à une; une seule me reste, ou plutôt ce n'est pas une illusion, c'est un plaisir réel; c'est le seul où l'amertume du regret ne se mêle pas : c'est le travail. Mais enfin c'est ma seule passion; puisse-t-elle survivre longtemps à toutes les autres! Malgré l'inconstance de ma santé, je travaille et peut-être à cause d'elle : car comme elle m'est un prétexte suffisant pour me dispenser des sottes obligations du monde, je donne à la peinture tout le temps que je dépensais si follement et si inutilement. Tu ne pouvais pas, cher ami, écrire tout ce que ta tristesse t'a dicté à un homme plus fait pour le comprendre. Le travail lui-même n'est qu'un étourdissement passager, qu'une distraction, et toute distraction, comme dit Pascal en d'autres termes, n'est qu'un moyen inventé par l'homme pour se cacher l'abîme de ses maux sous l'horreur de sa profonde misère. C'est dans les moments où l'âme se trouve en face de ce cruel néant que tous les secours sont impuissants pour lui porter la consolation : le réveil la nuit, par exemple. Dans l'insomnie, dans la maladie, dans certains moments de solitude, quand le but de tout cela s'offre nettement dans sa nudité, il faut à l'homme doué d'imagination un certain courage pour

ne pas aller au-devant du fantôme et *embrasser le squelette*. Quelle différence dans nos idées exercent quelques années seulement ! Je trouve que tous les livres ne sont que lieux communs. Ce qu'ils disent sur l'amour, sur l'amitié, roule sur une demi-douzaine d'idées banales qu'on a eues il y a mille ans. Il n'y en a pas un qui ait jamais peint, à mon avis, le désenchantement ou plutôt le désespoir de l'âge mûr et de la vieillesse. Je parie que tu n'as jamais vu dans les livres ce que tu sens là-dessus comme tu le sens. Toujours de la rhétorique et des phrases !

Je ne t'envoie guère de consolations, c'est que je suis bougrement triste moi-même. J'en reviens toujours à la conclusion de Candide : *Tout cela est bel et bon, mais il faut cultiver notre jardin*, et à cet autre axiome de ce livre, vrai entre tous les livres *L'homme passe sa vie dans les convulsions de l'inquiétude et dans la léthargie de l'ennui*. Voilà les deux termes de la question.

Si pourtant à travers tout cet ennui et toute cette agitation nous pouvions nous voir quelquefois. Mais une fois en passant, est-ce se voir ? Où sont les dîners chez la mère Tautin à travers les neiges, en compagnie des voleurs et des commis aux barrières ! Et ces courses de deux heures pour aller et pour venir, où souvent nous n'échangions pas quatre mots, mais où chacun de nous sentait un ami à sa portée. Les moments où je me réfugie dans ces délicieux

souvenirs-là donnent le prix à tous les souvenirs d'amour et de folie. Que reste-t-il de l'amour? cendre et poussière, moins que cela. Mais des émotions pures de l'amitié dans la jeunesse, un monde de sensations délicieuses. Voilà où je me réfugie bien souvent. Je te verrai pour sûr, je m'arrangerai pour passer quelques jours avec toi et nous nous retrouverons. Envoie-moi de tes nouvelles en attendant et use de mon moyen : travaille, dessine, bêche. Tiens-moi au courant de la possibilité où tu serais de venir à Paris pour trinquer ensemble et récapituler nos malédictions contre l'existence. Je t'embrasse de cœur et t'aime toujours.

EUG. DELACROIX.

A SOULIER

Ce 21 mai 185...

Cher ami, tu me combles de joie. J'ai voulu vingt fois mettre la main à la plume pour te demander de tes nouvelles et me rappeler en causant avec toi

tous les souvenirs dont mon cœur est plein. Je serais très-heureux de te posséder. Tu me dis que tu restes jusqu'à jeudi, je te demande de venir dîner avec moi mercredi, à six heures, pour avoir le temps de convoquer jusque-là un ou deux bons garçons tels que Schwiter et Riesner, pour nous rappeler d'anciens et heureux jours; mais d'ici là, pour nous voir tous deux un moment de plus, aie le courage de passer chez moi pour que je t'embrasse. Je suis malheureusement forcé d'être beaucoup hors de chez moi; je te propose donc de venir au hasard de ne pas me trouver; mais dans tous les cas nous serions assurés de passer ensemble ce mercredi toute la journée...

Je t'embrasse tendrement.

E. DELACROIX.

... Tu t'habitues insensiblement à une écriture illisible. Il m'a fallu trois quarts d'heure pour déchiffrer ta lettre. Peut-être me feras-tu le même reproche.

A M. BALTARD

ARCHITECTE, RUE DE L'ABBAYE-SAINT-GERMAIN,
EN FACE LE PALAIS ABBATIAL

25 juin 1850.

Cher monsieur, permettez-moi d'insister sur la nécessité des couches que je vous ai demandées pour les murailles : vous en mettriez une quantité beaucoup plus considérable que vous n'empêcheriez pas l'absorption, j'en suis convaincu. Ce qui l'empêcherait, ce serait une grande épaisseur dans la couche de céruse qui doit recevoir la peinture. Le grand ennemi, comme je m'en suis plus d'une fois apperçu (*sic*) dans des ouvrages analogues, c'est l'humidité des murs : en somme, les murs sont détestables pour toute peinture. L'huile, pénétrant à une grande profondeur, peut pallier l'inconvénient. C'est cette raison, et je vous prie encore d'excuser mon insistance, qui me fait vous en demander encore davantage pour le plafond.

Je suis encore dans l'incertitude sur le système de décoration. Je suis obligé maintenant à un petit

voyage. J'espère aussitôt mon retour avoir le plaisir de vous voir.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments de considération et de dévouement.

E. Delacroix.

M. LASSALLE-BORDES

PEINTRE, PLACE DE L'ORATOIRE, 6

Juin 1850.

Mon cher Lassalle,

Vous seriez bien aimable d'avoir, pour vendredi, un nombre suffisant de couleurs qui me permettent de travailler là-bas sur l'échafaud où vous ne serez pas. J'ai envie de suivre votre conseil et de faire toujours quelque chose les jours où je viendrai vous voir, et pendant qu'il ne fait pas encore très chaud. Je porterai un pincelier, de mon côté, et si je trouve quelques couleurs je pourrai me mettre en train. Je porterai aussi une bouteille d'essence et des godets.

A vendredi et bon courage. Ce que vous avez fait

m'encourage beaucoup et m'avance beaucoup. Recevez mes amitiés de cœur.

EUG. DELACROIX.

Ce mercredi.

AU MÊME

Ce vendredi matin.

Mon cher Lassalle, j'ai été bien fâché de la peine que vous avez prise de venir inutilement deux fois : je n'ai presque rien fait et ai été obligé de retourner pour arrangements à la campagne depuis peu, à cause de la nécessité où je suis d'aller passer un mois aux eaux. Je ne vous ai pas écrit parce que mes esquisses de Saint-Sulpice étaient chez Haro, et que je voulais vous montrer les compositions. Tout s'est réuni pour me contrarier, dans ce moment où j'aurais grand besoin d'être tranquille.

Passez donc vers quatre heures ou cinq heures au plus tard. Je partirai vers mercredi ou jeudi et abrégerai le plus que je pourrai.

Je serai en mesure de commencer quelque chose

à Saint-Sulpice à la fin d'août ou au commencement de septembre. Les impressions vont seulement être placées à cause des regrattages et replâtrages des murs. Ainsi vous voyez que quand j'aurais été en mesure nous n'aurions pu nous mettre à la besogne.

Mille amitiés.

E. D.

A PIERRET

Ce jeudi matin.

Cher ami, j'ai oublié de te demander hier de me procurer, s'il t'est encore possible, une entrée au Musée d'histoire naturelle les jours non publics, afin d'y faire quelques croquis dont j'ai besoin. Autrefois tu en avais facilement. Tu me la mettrais à la poste...

E. D.

A SOULIER

Ems, août 1850.

... J'ai traversé quelques moments d'ennui, mais ils ont été réellement très courts. Songe à tout ce que contient ce mot : point d'affaires! point de visites à recevoir ni à rendre! point d'ennuyeux! Mes mauvais moments ont été dans les promenades à l'usage des promeneurs, parce que j'y rencontrais ces faces fardées, habillées, bourgeoises ou aristocratiques, tous mannequins. Là, l'ennui me saisissait; mais à peine étais-je dans les champs, au milieu des paysans, des bœufs, de quelque chose de naturel enfin, je rentrais dans la possession de moi-même, je jouissais de la vie. Voilà l'estime que je fais de ce qu'on appelle le monde. Voilà une conformité de plus que tu me trouveras avec ton cher Rousseau. Il ne me manque plus que l'habit d'Arménien, et tu sais que je soupire après sa possession...

A M. DUTILLEUX

Paris, 5 octobre 1850.

Cher monsieur, je n'aurais pas d'excuse de n'avoir pas répondu à votre excellente lettre, déjà si ancienne, si je n'avais été tout cet été dans des allées et venues continuelles. Je n'étais pas à Paris quand votre lettre y est arrivée, et depuis mon retour j'ai été si occupé d'un travail qu'on me demande à cor et à cri, que j'ai remis de jour en jour et, je vous assure, avec le plus grand regret, car il est impossible d'être plus touché que je ne le suis de tout ce que vous me dites. L'intérêt que vous voulez bien prendre à tout ce qui me touche est une chose si rare à rencontrer, l'amitié, en un mot, car c'est là un signe certain, et votre lettre — que je relis en ce moment — me cause une véritable émotion de bonheur. Les liens de cette espèce se relâchent cruellement à mesure qu'on avance dans la vie; et les gens dont le public s'occupe à tort ou à raison sont plus exposés que les autres à voir se glacer autour d'eux les sentiments bienveillants que l'on trouve pendant la jeunesse dans les camarades et

amis. Vous jugez donc facilement du plaisir que cause dans cette situation tout sentiment vrai.

Vous êtes trop bon d'attacher de l'importance à la petite figure dont vous me parlez. Elle a été faite il y a un peu plus d'un an, et même refaite, car elle ne me plaisait guère quand je l'ai commencée, et quand enfin je l'ai laissée, elle ne me plaisait pas davantage. Je n'y ai, du reste, attaché aucune intention particulière. Je fais souvent de ces petits tableaux lorsque je n'ai rien de plus important sur le métier. Je n'y suis même guère encouragé, car il me semble que les amateurs, qui sont avares de leur estime, concluent de ce qu'on me trouve propre aux grands travaux que je dois être inférieur dans les petits tableaux. Pour moi, je fais les uns et les autres avec le même plaisir et crois très bien qu'on peut mettre dans un petit cadre autant d'intérêt que dans un monument entier.

Je n'ai pu encore commencer à Saint-Sulpice, quoique mes compositions soient arrêtées. Le travail qu'on me demande et dont je vous ai parlé est un plafond qui doit figurer dans la restauration de la galerie d'Apollon, au Louvre. C'est un ouvrage très important qui sera placé dans le plus bel endroit du monde, à côté de belles compositions de Lebrun. Vous voyez que le pas est glissant et qu'il faut se tenir ferme. Je commence à avancer dans ce travail. Il a suspendu naturellement

l'autre, d'autant plus que l'hiver m'aurait chassé de Saint-Sulpice. Ce dernier travail me plaît beaucoup : ce sont deux grands sujets qui se font face, avec un plafond et des ornements que je dois exécuter dans la chapelle. L'un des sujets est *Héliodore chassé du Temple ;* l'autre, la *Lutte de Jacob avec l'Ange*, et enfin le plafond, l'*Archange saint Michel terrassant le Démon.* Vous me voyez dans ces différents sujets côtoyant des maîtres bien imposants. Mais les sujets religieux, outre tous les genres d'attrait qu'ils présentent, ont celui de laisser toute carrière à l'imagination, de manière à ce que chacun y trouve à exprimer son sentiment particulier.

Si, comme je le désire, j'allais en Belgique d'ici à un an ou dix-huit mois, j'irais certainement vous serrer la main et vous remercier. Je vous verrai peut-être à Paris d'ici là. Le Salon peut-être vous attirera.

Adieu, cher monsieur.

E. D.

M. ANDRIEU

PEINTRE, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

Champrosay, 15 octobre 1850.

... J'ai reçu ici votre lettre : je crois effectivement que si on peut faire du feu dans l'atelier de Séchan,

nous y serons encore plus libres qu'ailleurs. Il y aura de plus la facilité de voir de très-haut notre tracé en montant sur les ponts. Peut-être même pourrait-on y imprimer la toile. Veuillez demander à Séchan de ma part si cela est possible, et de toute manière passez chez Haro pour qu'il m'écrive où il en est. Ce châssis n'en finit pas et il est urgent que la toile soit imprimée le plus tôt possible pour sécher. Si on peut faire cette opération chez M. Séchan, vous en préviendrez Haro pour qu'il prenne ses mesures en conséquence. Il est bien entendu alors qu'on y laissera le carton; seulement, roulez-le avec soin.

J'ai du beau temps, et, ne pouvant travailler à notre affaire, je jouis de quelques beaux jours.

Votre bien affectionné,

E. D.

M. ANDRIEU

PEINTRE, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

Ce dimanche 1er décembre 1850.

... J'ai eu des nouvelles de Lassalle par lui-même depuis qu'il vous a endoctriné. Il m'a écrit la lettre la

plus aimable pour me demander de le protéger, etc., m'assurant que je ne trouverais pas en lui un ingrat. Je sçais à quoi m'en tenir sur sa sincérité. Nous en reparlerons. — Je suis trop occupé par le jury pour aller vous voir à présent. Quant à la reprise de notre travail, elle aura lieu quand j'aurai fini avec le Salon et je vous avertirai aussitôt (1)...

A Mme ROCHÉ

15 janvier 1851.

... Je n'ose presque invoquer l'état de souffrance dans lequel j'ai été depuis que je ne vous ai vue et qui commence à céder depuis quelque temps seulement. Je sors aussi d'une corvée qui a été pour moi très-rude et qui m'a tenu près d'un mois pendant lequel je n'ai pu m'occuper d'autre chose; je veux parler des séances du jury de peinture dont je faisais partie, et dont je ne pouvais guère refuser de

(1) Delacroix était membre élu du jury.

faire partie ayant été appelé par le suffrage des artistes. J'en ai été tout à fait malade et je ne me porte bien que depuis quelques jours que j'en suis quitte...

A M. PAUL FOUCHER

Ce 15 janvier 1851.

Monsieur, je m'empresse, suivant votre désir, de vous dire les prix des tableaux que vous voulez bien me désigner. Ces prix sont au-dessous de ceux que je demanderais à un amateur, je verrais avec plaisir qu'ils puissent convenir à votre ami.

Pour le *Samaritain*. .	300 fr.
Pour le *Giaour*. . . .	400 fr.
Pour le *Lever*. . . .	800 fr.

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre souvenir et vous prier d'agréer l'expression de ma haute considération et de mon dévouement.

Eug. Delacroix.

Ces trois tableaux, d'une des meilleures années du Maître, furent acquis par M. Auguste Vacquerie, chez qui ils sont encore tous aujourd'hui. Avons-nous besoin d'ajouter qu'ils ont bien plus que décuplé de prix? Le temps les a merveilleusement émaillés.

A ce Salon de 1850-51, Delacroix avait encore la *Résurrection de Lazare* et une *Lady Macbeth*.

A M. SCHWITER

Jeudi 27 février 1851.

... J'ai donné ma démission de membre du jury : je n'ai eu là que des désagréments. Je ne puis vous recommander à des confrères restants, puisque j'ai eu justement à me plaindre d'eux à votre sujet, et quand ils seraient disposés à vous rendre justice, on ne fait aucune attention à leurs décisions. Je n'ai mis qu'une fois le pied au Salon depuis l'arrangement auquel nous avons été censés présider, et j'ai tout trouvé au rebours de ce que nous avions décidé. Je ne sais donc quel conseil vous donner. Il est dur

d'être obligé de retirer les objets dont vous me parlez; mais peut-être est-ce préférable à leurs abominables places.

⟡

A M. C. DUTILLEUX

La « *Femme nue*, » peinture aussi blonde que puissante, joyau rare dans cet œuvre où la nudité pure apparaît rarement, c'est « le *Lever*, » qui, comme nous venons de le dire, appartient à M. Auguste Vacquerie.

Paris, 10 avril 1851.

Cher monsieur, la *Femme nue* n'est plus à moi, et j'en ai bien du regret, puisque suivant toute apparence sa destination eût été d'être souvent sous vos yeux. C'est un des plus grands plaisirs que l'artiste puisse se promettre que celui de savoir ses ouvrages entre les mains de ceux qui les aiment.

Je vous écris cela à travers la besogne que me donne mon Plafond : elle est plus forte encore que je n'avais imaginé d'abord. La nécessité de le faire

par parties tient l'esprit continuellement en échec sur ce qu'on ne voit pas, et malgré les soins que j'ai pris d'arrêter mes idées dans l'esquisse, la nécessité de grandir amène des différences forcées qui demandent des combinaisons incessantes. Mais le plaisir de travailler à un objet comme celui-là compense la peine et la fatigue, et comme je me porte assez bien, j'espère que cela ne traînera pas trop. J'ai couvert la plus grande partie, et la partie supérieure est faite, sauf peut-être les retouches légères qui me seront suggérées par la vue de l'ensemble.

J'ai eu bien du plaisir à vous revoir et il en est de même toutes les fois que nous nous rencontrons. Pourquoi faut-il que nous vivions séparés ! A mesure qu'on avance dans la vie, les attachements sincères sont rares et les artistes surtout sont plus isolés que les autres hommes. Il y a un masque sur presque toutes les figures et les sentiments s'en ressentent naturellement. Avec vous je me sens à l'aise, et c'est avec bien du plaisir que je le dis.

Adieu, cher monsieur, recevez l'expression de mon regret et faites-la agréer à la personne qui voulait avoir le tableau. Dans tous les cas, recevez aussi mes remercîments et l'assurance de mon dévouement bien affectueux.

A M. DE LA BÉDOLLIÈRE

AU BUREAU DU *Siècle*, RUE DU CROISSANT, 16

18 octobre.

« M. Delacroix a l'honneur de vous inviter à visiter la Peinture qu'il vient de terminer dans la galerie d'Apollon, au Louvre.

» Vous voudrez bien vous y présenter les jeudi 16 et vendredi 17 octobre, depuis 11 heures jusqu'à 3. »

Ce qui suit était joint aux lettres d'invitation, sous forme de note explicative imprimée.

APOLLON VAINQUEUR DU SERPENT PITHON

« Le dieu, monté sur son char, a déjà lancé une partie de ses traits; Diane, sa sœur, volant à sa suite, lui présente son carquois. Déjà percé par le dieu de la chaleur et de la vie, le monstre sanglant se tord en exhalant dans une vapeur enflammée les restes

de sa vie et de sa rage impuissante. Les eaux du déluge commencent à tarir et déposent sur les sommets des montagnes, en les entraînant avec elles, les cadavres des hommes et des animaux. Les dieux se sont indignés de voir la terre abandonnée à des monstres difformes, produits impurs du limon. Ils se sont armés comme Apollon ; Minerve, Mercure s'élancent pour les exterminer, en attendant que la sagesse éternelle repeuple la solitude de l'univers. Hercule les écrase de sa massue ; Vulcain, le dieu du feu, chasse devant lui les vapeurs impures, tandis que Borée et les Zéphyrs sèchent les eaux de leur souffle et achèvent de disperser les nuages. Les nymphes des fleuves et des rivières ont retrouvé leur lit de roseaux et leur urne encore souillée par la fange et par les débris. Des divinités plus timides contemplent à l'écart ce combat des dieux et des éléments. Cependant du haut des cieux la Victoire descend pour couronner Apollon vainqueur, et Iris, la messagère des dieux, déploie dans les airs son écharpe, symbole du triomphe de la lumière sur les ténèbres et sur la révolte des eaux. »

A M. LE CURÉ

DE VILLENEUVE-LES-BOULOIS

(HAUTE-GARONNE)

Ce 17 octobre 1851.

Monsieur le Curé, vous aurez, j'espère, la bonté de m'excuser si je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, à cause de la presse où je me suis trouvé depuis deux mois pour l'achèvement du grand tableau auquel je me consacrais depuis le commencement de l'année. J'avais à vous remercier des démarches que vous avez eu l'obligeance de faire relativement aux peintures à faire dans l'église de Sagnères. Votre neveu, qui va vous joindre, en causera avec vous. Si la chose est faisable, je désirerais qu'il fût possible d'exécuter les tableaux à Paris, quitte à les retoucher ensuite pour les approprier à la place. Votre neveu vous parlera de nos travaux, et c'est à moi de vous exprimer la satisfaction que j'ai eue de la manière dont il m'a aidé dans cette longue entreprise. Son zèle et sa prévenance ont été au delà de tout ce que je prévoyais,

quoique je l'eusse, je crois, assez bien jugé d'avance; et quant à ses progrès, je crois qu'ils seront encore très-remarquables, et nous recommencerons encore un autre travail; ce qui sera sans doute prochain.

J'ai encore à vous remercier, monsieur le Curé, des offres obligeantes que vous m'avez faites de passer quelques jours auprès de vous... Cependant je ne désespère pas quelque jour de trouver l'occasion de vous exprimer de vive voix mes remercîments et le cas que je fais de votre neveu. Je le regarde maintenant comme très-capable, et il prend de plus en plus l'habitude des grands travaux en peinture, qui sont sans comparaison les plus difficiles. Je désirerais bien qu'il pût trouver une occasion de montrer ce qu'il peut faire dans un ouvrage important.

A M***

Ce 28.

Mon cher ami,

Je n'ai malheureusement aucun tableau qui puisse s'exposer : beaucoup de commencés, mais rien de présentable, et je ne voudrais pas surtout

arriver à Bruxelles avec des choses trop inférieures. Veuillez donc témoigner à monsieur le Directeur des Beaux-Arts combien je suis flatté de son désir et aussi combien je regrette de ne pouvoir y condescendre. Si par hasard vous vouliez me voir, vous ne pourriez me trouver *qu'entre 6 et 7 heures du soir* : je serais toujours bien heureux de vous serrer la main, et je vous assure de nouveau de mon bien sincère dévouement.

EUG. DELACROIX.

A PHILARÈTE CHASLES (1)

1851.

Cher ami, j'ai hésité à t'envoyer cette lettre, mais toute réflexion faite, il faut peut-être que tu la voies (*mais tu la remettras sous enveloppe et me la renverras, je tiens à l'autographe*). Je t'ai dit que

(1) Ce billet a été publié dans les œuvres de Philarète Chasles. *Mémoires*. Tome I. (Charpentier, 1876.)

j'avais vu Sainte-Beuve et que je l'avais trouvé on ne peut mieux disposé : il y a de cela six semaines environ. Dans ce moment Musset était tout à fait dans une pénombre où il semblait se tenir volontairement. Depuis j'ai appris par Mérimée qu'il devenait redoutable, et il y a tout à l'heure un mois que j'écrivais à Sainte-Beuve nne lettre pressante à ce sujet. La réponse vient d'arriver seulement avant-hier. Je suppose que les événements politiques ayant sans doute ajourné les élections de l'Académie, le retard de Sainte-Beuve est plus excusable. Je suis chagrin de la tournure que prend cette affaire qui s'annonçait mieux, mais il faut toujours espérer..

Je t'embrasse.

EUG. DELACROIX.

Renvoie-moi l'autographe.

L'Académie française a accordé le fauteuil à Alfred de Musset en février 1852. Le billet qu'on vient de lire doit avoir été écrit dans les derniers mois de 1851. Voici, au reste, les lignes dont Philarète Chasles le fait précéder (*Mémoires*, t. I, p. 331) : « Delacroix, véhément en tout,

était incapable de comprendre l'admirable génie maladif d'Alfred de Musset. Il ne l'aimait pas. « C'est un poète qui » n'a pas de couleur! me dit-il un jour. Il manie sa plume » comme un burin; avec elle, il fait des entailles dans le » cœur de l'homme et le tue en y faisant couler le corro- » sif de son âme empoisonnée. Moi j'aime mieux les plaies » béantes et la couleur vive du sang. »

» Lorsque Musset se présenta à l'Académie française, Eugène s'imagina de me faire passer avant Musset. Il s'adressa à son ami Sainte-Beuve qui lui répondit par une lettre machiavélique. Eugène Delacroix fut tout consterné par l'habile et fine duplicité du futur sénateur de Napoléon III. »

A M. P. ANDRIEU

Ce 6 janvier 1852.

Mon cher Andrieu, j'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir et je vous envoie quelques mots de réponse. Je suis jusqu'au cou dans les petits tableaux. Ayant été quelque temps sans travailler, il m'a pris une fureur de peindre que je passe sur de petites

toiles : c'est à la fois une occupation et un repos des grands travaux. J'ai encore un reste de mauvaise humeur contre la grande peinture, à laquelle j'ai dû mon dernier désappointement : je ne calcule donc pas pouvoir me remettre de sitôt à ces travaux. D'une part je voudrais faire quelque chose pour le Salon ; d'autre part je ne pourrais travailler à l'Hôtel de ville avant que les fêtes soient finies ; il faudrait donc calculer pour la fin de mars. Ce qui me contrarie excessivement, c'est que pendant tout ce temps vous n'êtes pas occupé, et que le moment d'aller pour vous en Belgique pourra coïncider avec cette reprise de travaux dans laquelle vous m'êtes si nécessaire. Je vais tâcher de réveiller la bonne volonté de M. Romieu ; s'il pouvait d'ici à la fin du mois m'accorder une copie pour vous, il me semble qu'en partant au commencement de février vous auriez encore des jours passables, et deux mois de travail au moins. Malheureusement, je crains beaucoup de difficultés pour obtenir cette faveur ; mais j'y ferai de mon mieux. Si vous avez encore quelque chose à faire en Belgique pour votre compte, ce serait, je crois, votre avantage de partir au mois de février ou même avant. Dans ce moment je suis au travail à 8 heures 1/2 au moins, et je travaille même par les jours obscurs jusqu'à 3 heures. Dans un mois vous irez facilement jusqu'à 4 heures passées, et je crois que le musée à Anvers ne reste pas plus longtemps ouvert. Ce serait

toujours du temps employé qui vous laisserait un peu de latitude pour l'été. D'ici là, vous pourriez aller à Tours chez le général.

Pesez dans votre sagesse ces moyens de nous retourner. Recevez mes remercîments pour tout ce que vous me dites d'aimable pour mon exposition de Bordeaux. Je suis très-content que mes tableaux vous aient plu. J'ai le malheur de ne plus les aimer autant quand ils sont hors de mon atelier, en sorte que je suis très-heureux quand on leur trouve du mérite, surtout quand les personnes qui le trouvent sont, comme vous, des gens qui ne font pas de compliments en l'air.

Mille choses, je vous prie, à monsieur votre oncle. Excusez-moi auprès de lui de ne pas lui écrire. Je travaille réellement beaucoup à présent, et j'ai beaucoup de peine à faire autre chose que ma peinture.

P.-S. Jenny vous remercie bien de votre souvenir et vous envoie ses respects.

A M. ALFRED ARAGO

Paris, ce 23 janvier 1852.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous recommander Monsieur Legendre-Héral fils, lequel a grand besoin de votre appui bienveillant dans une démarche qui intéresse la mémoire de son père. Une très-belle statue de M. Legendre-Héral est encore en ses mains : après l'avoir refusée à un Anglais qui lui faisait de très-belles offres pour l'acquérir, il l'a proposée à M. Romieu, lequel accueillant favorablement le désir qui portait Monsieur Charles Legendre-Héral à conserver en France un des plus beaux ouvrages de son père, a mis pour condition à cet achat l'approbation que vous lui donneriez en qualité d'inspecteur des Beaux-Arts : j'ose vous demander, monsieur, cette approbation, que vous serez porté, j'espère, sous tous les rapports, à accorder à cette belle figure d'un des sculpteurs de notre temps qui honorent le plus le pays.

Agréez, monsieur, les assurances de la considération la plus distinguée.

EUG. DELACROIX.

M. BOULANGÉ

PEINTRE, RUE DE BUISSON-SAINT-LOUIS

Ce 29 janvier (1852).

Mon cher monsieur, une personne désirerait avoir quelqu'un en état de lui faire quelques décorations à la campagne; je ne puis vous dire en quoi elles consisteraient; j'ignore s'il vous conviendrait de vous en charger, mais j'ai pensé que vous voudriez bien peut-être vous entendre avec elle sur cet objet; vous verriez d'abord si vous pouvez entreprendre ce travail et dans ce cas vous arrêteriez les conditions de la besogne elle-même et de votre déplacement. C'est pour *Mme la comtesse Fouché de Careil, 20, boulevard Saint-Denis.*

Je désire que ce travail soit à votre convenance; connaissant votre capacité, je n'ai pas pu m'adresser à quelqu'un qui me paraisse plus que vous en état de bien faire.

AU MÊME

Ce 15 mars.

Mon cher Monsieur, je vous écris pour vous prier de faire une charge très en gros de l'esquisse du plafond, quelques teintes pour ainsi dire, sans mettre nullement de précision dans les figures. Je désirerais ne pas faire beaucoup de frais ; il ne faut que les taches principales. Quand nous travaillerons ensemble pour faire de la besogne qui puisse rester ce sera autre chose...

A M. VARCOLLIER

Champrosay, 7 juillet 1852.

... J'ai des voisins que je vois le soir, ou bien à cette heure-là je fais des promenades où je trouve de la fraîcheur. Le matin je travaille aussi régulièrement qu'à Paris, et bien que mes couleurs soient sèches avant la fin de la séance, je tiens bon! Je tiens l'ennui en échec et n'ai pas le temps d'avoir des idées noires. Voilà la vie que je mène et que je voudrais beaucoup pouvoir prolonger, dans le moment surtout; la perspective du travail dans mon atelier de Paris est un grave épouvantail, et cependant il n'y a pas à reculer. *Dimicandum*, c'est une belle devise que j'arbore par force et un peu par tempérament. J'y joins celle-ci : *Renovare animos*. Passer du grave au doux, de la ville à la campagne, du monde à la solitude, jusqu'à ce que l'on passe de *quelque chose* au *rien!* Mais alors, quoi qu'en pense Hamlet, les songes dans ce repos profond ne viendront pas nous apporter les images du mouvement, et c'est un bienfait de l'incomparable Nature que cette autre rénovation des êtres dans ce grand concert où elle nous jette, têtes, bras, ventre, esprit,

sentiment, basses natures, nobles esprits, pour en tirer de nouveau et éternellement d'autres apparences animées, et rajeunir le grand et éternel spectacle. Mourons, mais après avoir vécu. Beaucoup s'inquiètent s'ils revivront après la mort, et ils ne rêvent pas. Dès à présent, combien d'hommes rêvent à votre gré, sans parler du sommeil, des maladies ! Combien se passe-t-il de notre vie dans des emplois abrutissants pour l'esprit, combien à fumer, combien à des spectacles insipides qui tiennent de la place dans la vie sans l'occuper d'une manière digne de l'homme ! Beaucoup d'hommes qui n'ont pas essayé de vivre disent qu'ils n'ont plus temps, et ils retombent sur l'oreiller où ils se bercent sans plaisir. Il faudrait veiller sans cesse sur soi, car la paresse est un entraînement de tous les moments ; donc il faut combattre ou crever honteusement.

Adieu, mon cher ami, en voici beaucoup par le temps qu'il fait. J'ai eu là un mouvement qui promettait beaucoup, et j'ai tourné court... par paresse probablement. Dieu vous préserve de cette rouille. Mais votre esprit n'est pas de ceux qui s'endorment, et même dans les souffrances qui le tiennent éveillé et tout en enrageant vous êtes comme le brahmine de Voltaire qui ne voudrait pas être une bête..

A M. P. ANDRIEU

Champrosay, ce 25 août 1852.

Mon cher Andrieu, je vous remercie de me donner de vos nouvelles et aussi du projet que vous aviez de venir me voir. Je n'ai presque pas bougé depuis deux mois. Maintenant je suis en allées et venues pour différents motifs, et je ferai quelques excursions au loin. Je me porte bien et je travaille, mais sans avancer beaucoup, parce que j'ai beaucoup de choses à finir. J'ai eu la visite de la belle duchesse, toujours aussi occupée de la peinture, et m'ayant fait beaucoup de compliments infiniment trop aimables. C'est un grand avantage, dans sa position, de trouver autant de distraction dans les arts; ce n'est pas ordinairement le passe-temps de prédilection des jolies femmes. Mme B. m'a dit qu'elle était partie définitivement. J'ai passé avec ces deux dames une soirée très-agréable et rare pour un solitaire.

Vous ne me dites pas ce que vous allez faire en Suisse et je désire bien que cela vous soit avantageux. Je regrette bien de n'avoir pas vu les tableaux

que vous avez terminés, et je suis content que vous les trouviez réussis. Cela pourra vous amener d'autres commandes,

Je dois vous dire que l'encre dont vous vous servez est comme d'habitude tellement pâle, qu'ayant reçu votre lettre vers la fin du jour il m'a été tout à fait impossible de la lire à la lumière ; au jour même il m'a fallu quelques efforts pour en venir à bout. On a toujours quelque intérêt à s'efforcer d'être bien lu quand on fait tant que d'écrire. Vous me direz à cela que j'écris moi-même fort négligemment. C'est un vice que je déplore et je m'en confesse.

Travaillez toujours, mon cher Andrieu ; c'est encore la meilleure manière d'employer son temps même quand on en retire peu de profit. C'est mon grand moyen contre les chagrins de la vie : non pas que je n'enrage souvent. Quand je fais mauvais je suis fort triste, et puis il vient de bons moments qui me relèvent un peu. Écrivez-moi de Suisse ce que vous ferez. Cela m'arrivera où je serai.

Mille amitiés bien sincères.

A Mme DE FORGET

HOTEL DE LA SOUS-PRÉFECTURE, A COMPIÈGNE (OISE)

Dieppe, 13 septembre 1852.

Chère amie,

Mon séjour se prolonge un peu plus que je ne voulais. Je vous envoie donc pour vous distraire quelques nouvelles de la mer. Je serais revenu plus tôt sans le mauvais temps persévérant qui n'a presque pas cessé pendant les premiers jours. On m'a flatté aussi que nous aurions pour demain mardi une des grandes marées de l'année. Je n'ai point résisté, d'autant plus que, l'habitude aidant, je me plais infiniment à cette vie paresseuse, tandis que les premiers jours j'ai été sur le point de me sauver par ennui ! Vous n'aimez pas Dieppe, par conséquent mes éloges du séjour que j'y fais vous paraîtront sans doute tenir au besoin du repos qui était devenu impérieux chez moi. Je trouve pour mon compte qu'il y a assez de variété ici : on a à volonté le monde ou la solitude, quoiqu'à vrai dire ce dernier avantage soit le plus rare. Le premier jour

une grande partie de mon ennui est venue de la peur que j'avais de rencontrer des gens ennuyeux; de sorte que je m'ennuyais de peur de l'ennui. Cela m'a été même une petite et plus véritable leçon qu'elle ne semble. J'ai vu que la solitude, pas plus que la distraction, ne pouvait être l'état constant d'un homme qui veut jouir de tout l'agrément possible. Il faut entremêler l'une et l'autre de manière à ce qu'elles se succèdent et qu'il s'ensuive le désir de l'état dans lequel on ne se trouve pas. Il faut donc toujours désirer quelque chose ou l'espérer. Quand on peut espérer ce qu'on désire, on a toute la somme de bonheur accordée à notre machine pensante. Obtenir ce qu'on a désiré est déjà un échelon descendant vers l'inquiétude et le malaise et, toujours en descendant, vers la tristesse et même la douleur. Il n'y a pas à sortir de là.

La mer fait toujours mes délices : je fais des stations de trois ou quatre heures sur la jetée ou le long de la mer au bord des falaises. On ne peut s'en arracher. Si je menais quelque temps cette vie-là, en y joignant une occupation intéressante je me porterais très-bien. Voilà depuis quelques jours que je déjeune : je dis un peu moins de mal de mon siècle et de l'humanité : je me réveille assez gai, grand symptôme, et point effrayé à l'avance de la journée dont il va falloir traîner le poids : enfin je me vois tout prêt à être comme tout le monde. Être

comme tout le monde! voilà la vraie condition pour être heureux. L'air de la mer et la distraction opèrent chez moi ce prodige.

Ce qu'il vous faudrait à vous, ce serait le contraire. Vous périssez d'ennui par ce qui fait le bonheur de la plupart des mortels, ne rien faire. Il vous faudrait le remède opposé au mien : et je ne plaisante pas le moins du monde : il faut être forcé, enchaîné à quelque tâche : à moins de s'enivrer et d'être une brute, il faut à toute force s'ennuyer si l'on ne trouve pas le secret de désirer la distraction.

Adieu, chère amie. Toutes ces réflexions qui peignent peut-être la situation que Compiègne vous a faite ne vous consoleront pas sans doute, mais elles vous feront passer quelques instants dans une autre situation d'esprit. Je serai à Paris jeudi probablement. Je vous embrasse bien d'ici et vous envoie en attendant toutes mes tendresses de cœur.

Eug. D.

Le portrait de M. Bruyas, qui fut connu des Parisiens seulement à l'exposition posthume de l'œuvre de Delacroix, avait été commencé vers mars 1853, ainsi qu'on le voit par les billets suivants, et terminé en mai. Il appartient aujourd'hui, par don, ainsi que toute l'intéressante galerie de feu Bruyas, au musée de Montpellier.

A M. ALFRED BRUYAS

Mars 1853.

Monsieur, vous serait-il agréable de venir *demain matin jeudi* reprendre votre portrait? Excusez l'interruption à laquelle j'ai été forcé par la nécessité de travailler à mes tableaux pour le Salon. Vous trouverez toutefois que, grâce au dessin que j'ai fait d'après vous, j'ai beaucoup avancé votre portrait, et j'espère que je n'aurai besoin que d'un petit nombre de séances pour le finir.

Agréez, monsieur, etc.

Un fac-similé de ce « dessin » a été exécuté par M. A. Robaut avec une remarquable fidélité. Un visage long et dis-

tingué, des mains nerveuses et fines, une pose alanguie donnent un caractère de vérité surprenante à cette étude.

⟡

Le 4 mai suivant, Eug. Delacroix écrivait encore au même amateur, qui fut un de ses admirateurs les plus passionnés et les plus subtils :

Monsieur, seriez-vous assez bon pour venir poser demain une dernière fois à l'heure ordinaire? J'ai terminé votre portrait, sauf quelques légères retouches que je compte faire. Je serai en mesure de vous le livrer à la fin de la semaine. J'y tiens d'autant plus que je vais m'absenter de Paris...

Bruyas, avec l'aide de Théophile Silvestre, avait rédigé un catalogue raisonné et illustré de sa collection de peintures modernes. Ce curieux et intéressant travail, imprimé avec luxe, n'a malheureusement pas vu le jour.

⟡

A IRÈNE

28 mars 1853.

Je suis le premier puni de mon horrible paresse à écrire, puisqu'elle me prive de recevoir souvent de vos nouvelles, et de renouveler, en m'entretenant avec vous, le charme des souvenirs d'enfance. Je suis en cela d'autant plus coupable et ennemi de moi-même, qu'isolé comme je suis je vis bien plus souvent dans mon esprit avec le passé qu'avec ce qui m'entoure. Je n'ai nulle sympathie pour le temps présent, les idées qui passionnent mes contemporains me laissent absolument froid, mes souvenirs et toutes mes prédilections sont pour le passé, et toutes mes études se tournent vers les chefs-d'œuvre des siècles écoulés ; il est heureux au moins qu'avec ces dispositions je n'aie jamais songé au mariage. J'aurais, contrairement, paru à une femme jeune et aimable infiniment plus ours et plus misanthrope que je ne le parais à ceux qui ne me voient qu'en passant.

P.-S. Je lis avec délices un très-vieux livre que je n'avais pas lu, ou que je ne me rappelais plus, le

Bachelier de Salamanque, de Le Sage. Lisez-le, ou lisez-le, vous verrez à quelle distance cela met tous nos hommes de génie.

E. D.

Fragment d'un billet adressé à M. Moreau père et cité par M. A. Moreau, p. xxiii de l'Introduction, dans « *Delacroix et son œuvre.* »

14 avril 1853.

... Eh bien, oui ! cher ami, c'est vraiment à n'y pas croire, et pour ma part je n'y comprends rien. Il semble maintenant que mes peintures soient une nouveauté récemment découverte, que les amateurs vont m'enrichir après m'avoir méprisé...

Dans ce même livre, on rencontre un peu plus loin, p. xxvii, cette réflexion caractéristique :

... Quoi qu'on fasse, on ne connaît jamais assez un Maître pour en parler absolument et définitivement.

A M. C. DUTILLEUX

Ce 5 mai 1853.

Mon cher monsieur, j'ai hésité jusqu'à présent à répondre à votre lettre si bonne et si amicale, à cause de l'échec que j'ai subi avant vous et dont vous êtes probablement instruit par Souty; je veux parler du refus de vos paysages. J'en suis d'autant plus contrarié, qu'à raison de l'espèce d'éblouissement et de fatigue qu'on éprouve devant tant de tableaux on use tour à tour d'indulgence ou de sévérité. Vous vous en convaincrez en voyant beaucoup de choses plus que médiocres à l'Exposition. Il y a aussi une mesure qui a prévalu au jury pour éviter les trop longues discussions ou les influences : c'est l'emploi du scrutin pour abréger les opérations quand elles donnent lieu à des débats : devant les boules noires il n'y a pas d'amitié qui puisse résister. Je suis donc très-chagrin en vous écrivant, et j'ai eu plus d'un ennui de ce genre pour plusieurs amis ou élèves dont je n'ai pas été assez heureux pour sauver le bagage.

J'ai eu il y a quelques mois un désappointement

d'un autre genre. Vous avez la bonté de me parler de mes travaux de l'Hôtel de ville que je considérais comme finis au mois de novembre, après avoir travaillé énormément pendant six mois pour obtenir le résultat. Le salon est si mal éclairé que je me suis vu forcé à retoucher partout, et comme je ne pouvais avoir assez de temps pour cette opération avant les fêtes qu'on se proposait de donner, j'ai fait couvrir le tout pour reprendre au printemps ; ce que je vais faire, mais au préjudice d'autres occupations qui réclamaient mes instants. Je n'ai pas, au reste, perdu tout à fait mon temps depuis le commencement de l'année, et outre quelques petits tableaux, j'ai envoyé à ce Salon mon contingent. J'y persisterai, j'espère, tant que je pourrai. Cela donne des émotions quelquefois agréables, plus souvent assez amères, mais qui font vivre en y demeurant.

Delacroix avait ces troix tableaux à ce Salon de 1853 :
Après le martyre de saint Etienne, des disciples et des saintes femmes viennent pieusement relever son corps pour l'ensevelir. — *Les Pèlerins d'Emmaüs.* Ils reconnaissent le Sauveur, qu'ils avaient cru un disciple comme eux, au moment où Jésus-Christ vient de rompre le pain et de le bénir pour le leur donner. — *Des Pirates africains enlevant une jeune femme.* Côtes de la Méditerranée.

A Mme DE FORGET

RUE DE LA ROCHEFOUCAULD, No 19, PARIS

Champrosay, ce mercredi matin.

(Le timbre porte 11 mai 1853.)

Chère amie, je suis installé ici au milieu de la verdure naissante, mais le temps a de la peine à se mettre décidément au beau. Hier il a été magnifique, mais ce matin il est incertain, et le jour précédent il était gris et même il a plu. Je n'en jouis pas moins de la campagne. Sans doute la campagne porte à la tristesse et même à l'ennui, ce qui est peut-être pire; mais c'est quand on n'y a aucune occupation, même fatigante, pour vous faire paraître plus agréables les moments de relâche. Je plains le sort des personnes qui vont à la campagne avec l'obligation de s'amuser toute la journée. Cela m'explique parfaitement pourquoi il y a tant de gens qui aiment mieux s'ennuyer à Paris qu'à la campagne : à Paris on est distrait malgré soi, sinon amusé.

Je ne manque pas ici d'une raison excellente et assommante de trouver la campagne amusante : c'est

le terrible article dont je vois les membres épars sur ma table (1). Je sue sang et eau pour coudre tout cela ensemble et je crois que c'est l'obligation de le faire qui me rend la besogne pénible. Je suis votre conseil : je ne toucherai pas un pinceau tant que je ne lui aurai pas donné une figure raisonnable; c'est peut-être la seule manière de m'en tirer.

... Je ne vois pas un chat ici : je ne fais pas ma barbe, je me rapproche tout à fait de l'état de la pure nature. A propos, j'ai un peu déjeuné depuis que je suis ici; je vais peut-être modifier mon régime et j'en serai très-fier. J'étais humilié de ne pas ressembler à tout le monde. C'est ce qu'on a de mieux à faire dans ce monde quand on ne veut pas être persécuté.

Adieu, chère amie.

E.

Le dernier paragraphe n'est compréhensible que lorsqu'on est averti que Delacroix, généralement, ne faisait qu'un repas, le dîner.

(1) Probablement l'*Essai sur le Poussin,* qui parut en feuilleton, dans le *Moniteur universel,* dans la fin de juin de cette année 1850.

A Mme DE FORGET

Champrosay, ce lundi.
(Le timbre porte 17 mai 1853.)

Je vous remercie mille fois, chère amie, de votre bonne et aimable lettre. Je pense bien souvent à vous au milieu de mes bois; la solitude éveille les souvenirs plus encore que l'ennui des villes.

Je persévère dans mon projet de ne point peindre, mais l'article, bien qu'il s'avance, n'avance que très-lentement: il me faut toujours de la résolution pour m'y mettre. Je ne m'ennuie pas, c'est l'essentiel: je flâne, je regarde par la fenêtre ma vue qui est un vrai calmant pour les yeux et l'esprit, tant cette campagne est paisible et riante. Je vois passer les chemins de fer, je vois passer les bateaux qui montent et qui descendent, et si j'ai sous les yeux un spectacle moins animé que dans mon autre logement, qui donnait sur la rue et par conséquent sur le passage des allants et venants de toute espèce, j'éprouve plus de repos et de recueillement de cet aspect tranquille. Je compte jouir encore de tout cela jusqu'à la fin de la semaine et je retournerai dans cette ville du dia-

ble, où vous êtes à peu près la seule personne que j'y retrouve avec plaisir. Au reste, ce tracas d'affaires et de travaux fait mieux sentir l'agrément du repos. Vous n'avez pas assez d'affaires pour vous donner le sentiment de ce contraste nécessaire. J'enrage plus que vous, mais je jouis davantage en revanche de mille riens qui passent inaperçus pour les personnes qui mènent une vie différente de la mienne.

Écrivez-moi donc, chère amie : vos lettres sont encore une des grandes distractions de ma vie ici.

E.

A SOULIER

Ce 9 août 1853.

Cher ami..., il n'y a que quelques jours environ que je suis à Paris, et j'y suis assez malade pour m'être remis à mon travail d'église... J'ai passé tout mon temps soit à Champrosay, soit chez un ami et parent qui demeure entre Paris et Orléans... Ma grande ressource est le travail; si celle-là me manquait, il faudrait que j'aille me mettre à la Trappe et je n'aurais plus qu'à creuser ma fosse pour toute

distraction. L'ennui, le vide, ces ennemis de tous les moments circonviennent le vieillard de toutes les manières, outre qu'il a perdu nécessairement la plus agréable manière de passer le temps, les sens lui manquant pour jouir des plaisirs simples : les jambes ne vont plus, les yeux ne voient plus; la conversation même lui manque, car avec qui parler de choses qui puissent intéresser véritablement quand on ne trouve plus autour de soi que des gens d'âge, de préjugés différents? et cependant on veut vivre et on plaint ceux qui s'en vont. Ne plus être, cette idée effraye notre faiblesse, c'est-à-dire, ne plus sentir le bien et le mal.

EUG. DELACROIX.

A M. ALFRED ARAGO

Champrosay, ce 7 octobre 1853.

Cher monsieur,

Je vous prie de recevoir l'expression sincère de ma sympathie pour votre profond chagrin : je ne

peux vous l'exprimer que d'ici : je m'y suis réfugié très-souffrant et très-fatigué. Vous êtes un homme trop aimable et trop bon pour n'être pas un bon fils, et je juge aisément de vos regrets. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il ne faut pas parler aux gens des personnes chères qu'ils ont perdues. Quand j'ai éprouvé des malheurs semblables au vôtre, j'aimais qu'on m'entretînt des amis que je ne devais plus revoir : je trouve que c'est leur donner la mort une seconde fois que d'en écarter le souvenir, et quel souvenir que celui d'un père comme le vôtre (1) !

Adieu, cher monsieur, voyez dans cette lettre non banale une partie des sentiments d'estime et d'affection que vous m'avez inspirés.

Votre tout dévoué,

EUG. DELACROIX.

Je vous prie bien de dire pour moi mille choses bien affectueuses à Emmanuel dans cette triste occasion.

(1) François Arago était mort à Paris le 2 octobre 1853.

A M. THÉOPHILE SILVESTRE

Ce 1er novembre 1853.

Cher monsieur,

Je vous remercie de ce que vous dites fort bien sur les préjugés à l'égard du dessin et de la couleur... Je vous renouvelle donc mes remerciements bien sincères de ce que vous me dites de très-obligeant. Je n'en ai jamais autant demandé à personne, pas même à vous, mais j'y suis bien sensible quand je le rencontre.

Votre très-dévoué,

EUG. DELACROIX.

A M. LAMEY

19 novembre 1853.

Cher cousin, merci de vos quelques mots de souvenir : vous verrez comment j'explique à ma cousine le retard que je mets à vous répondre. Au lieu d'aller au bord de la mer, je me suis réfugié dans un tout petit réduit, que j'ai loué, près de Paris, et j'ai passé là un mois ravissant, au milieu des bois, et recevant les adieux de cette nature qui va s'endormir pendant quelques mois, mais pour se réveiller toute rajeunie. Nous autres pygmées, si fiers des avantages que nous nous attribuons sur le reste de la création, nous avons bien un automne et aussi un hiver, mais nous ne voyons pas un autre printemps lui succéder comme les arbres et certains animaux qui changent au moins de peau ou de poil ; la grande affaire est de se maintenir jeune, puisque nous ne pouvons pas recommencer sur nouveaux frais ; les travaux ou la simple occupation de l'intelligence sont le plus sûr moyen d'entretenir cette seconde jeunesse de la vie. Vous avez conquis ce privilège, cher cousin, et je tâche de vous imiter. J'irai vous

répéter cela et beaucoup d'autres choses l'année prochaine, j'espère, et je vous embrasse sincèrement en attendant.

A M. AUGUSTE VAQUERIE

... Je vous renouvelle mes remerciements pour l'intérêt que vous avez pris à mes infortunes académiques : n'être pas admis à l'honneur d'être candidat! c'est être compté pour bien peu.

E. D.

A M. A. VACQUERIE

M. Auguste Vacquerie avait adressé à Delacroix un sonnet sur son *Jésus au jardin des Oliviers.*

Je suis bien fier, cher monsieur, de la charmante inspiration que vous m'avez envoyée; vous avez une fois de plus, et d'une manière poignante, mis en re-

lief ces deux tristes oppositions de notre nature, le bonheur dans la brutalité, la tristesse et le doute chez les natures élevées. Seulement, vous avez ajouté à mon *Christ*, par le privilège de la poésie, ce qui n'y est qu'indiqué ou ce qui y manque tout à fait.

E. D.

Ce billet nous a été communiqué par M. Lambert Lassus. Il nous montre un Delacroix membre sérieux de la Commission municipale.

Ce samedi (1854?)

Mon cher ami,

J'ai cru l'occasion favorable hier pour faire une démarche auprès du préfet, au sujet de ce que vous désirez. Je me suis entendu collectivement avec mon collègue et bon camarade Thierry, et je puis vous assurer que nous n'avons pas négligé de faire valoir vos motifs, mais le préfet nous a refusé nettement à plusieurs reprises, de manière à ce qu'il ne soit plus possible d'y revenir. Je pense qu'il vous sera difficile de triompher de son opposition et je le regrette vivement dans l'intérêt d'un ouvrage complet et réussi.

Le préfet se renferme dans son droit de choisir l'artiste. Peut-être la forme que vous avez donnée à vos réclamations n'a-t-elle fait que le confirmer dans sa résolution. C'est au moins ce qu'il nous a laissé entrevoir.

Je regrette bien, et M. Thierry avec moi, de n'avoir pas été heureux dans cette circonstance. Je me serais applaudi de contribuer pour ma faible part à l'achèvement de votre entreprise.

Tout à vous bien sincèrement.

E. Delacroix.

A M. PIRON

1854.

... Ma vie, ce sont mes nerfs, mon foie, ma rate, c'est ma fièvre. Cette fièvre enfante pour moi des chimères. Or, quand un homme est malheureux par des chimères, à quel degré du malheur ne peut-il pas bientôt descendre !...

A M. P. ANDRIEU

Ce mercredi 1854.

Je reçois votre lettre, mon cher Andrieu, et je m'empresse d'y répondre. Ayez la bonté de refaire un ciel plus clair, à la *Muse*, par exemple, pas trop uni, mais éclairci de manière à faire bien à la lumière. Faites-en autant à la *Minerve*, et, si vous voulez, à la *Vénus*. Je ne ferais que perdre ma journée en allant seulement pour cela, que vous pouvez faire parfaitement, et je ne serai pas en train de faire quoi que ce soit avant d'avoir revu aux lumières. J'arriverai ce soir à sept heures. Vous aurez soin de recommander qu'on allume pour ce moment et d'avoir un peu de feu.

A vous sincèrement.

Ces observations ont trait aux peintures du Salon de la Paix, anéanties dans l'incendie de l'Hôtel de ville. Dela-

croix a légué à M. Pierre Andrieu toutes ses études pour ce grand travail qui, malgré les retouches, était resté sourd et terne.

A M. P. ANDRIEU

Ce 24 février 1854.

Mon cher Andrieu, je voulais vous écrire, mais je ne savais où vous adresser ma lettre. Je retarderai peut-être un peu la reprise de mes travaux à cause de plusieurs petites commandes, petits tableaux, portraits, etc., qui me sont venues. Je voudrais en outre mettre quelque chose au Salon. Je vois par votre lettre que vous avez un peu fait le paresseux et que, sauf les petites choses que vous avez faites chez votre oncle, vous n'aurez pas grandement occupé votre temps depuis le milieu de décembre jusqu'à présent. Le temps va bien vite, et d'ailleurs les complications qu'entraînent les affaires ou les travaux que chacun peut avoir obligent à en employer toutes les parcelles. Plus vous avancerez, plus vous serez convaincu de cette vérité. Vous auriez encore le temps de faire quelque travail important. Je ne pense pas que je

puisse reprendre avant la fin d'avril ; vous auriez donc deux mois pleins que vous ne retrouverez pas plus tard. Pourquoi n'allez-vous pas en Belgique puisqu'il faut que vous y alliez? Les jours sont plus longs, et d'ailleurs on ne vous laissera en toute saison entrer dans les musées qu'à de certaines heures. Le voyage est sitôt fait que c'est comme si on travaillait à Paris.

Il est arrivé des changements considérables dans la direction des Beaux-Arts. M. Romieu, qui, comme je vous l'ai marqué, m'avait fait espérer une copie pour vous, n'est plus directeur, et je ne connais jusqu'à présent personne dans la nouvelle installation. Voilà donc encore une espérance bien entamée, et à mon bien grand regret, je vous assure. Ce n'avait pas été sans peine que j'avais établi des relations avec M. Romieu, qui était à peu près invisible, et Dieu sait s'il est facile de recommencer sur nouveaux frais...

M. de Nieuwerkerke, qui succéda, ne se signala pas par une sympathie marquée pour le génie de Delacroix. Le « gothique et tout ce qui lui ressemble (1), » c'est-à-dire l'imitation alambiquée et pédante des maîtres, entrait en faveur.

(1) Page 104.

A M. ANDRIEU

Champrosay, ce 24 avril.

Mon cher Andrieu, j'ai reçu votre lettre ici, où je suis encore; et quoique je sois toujours dans l'impossibilité de vous fixer l'époque où nous pourrons reprendre nos travaux, je vous écris de même à l'adresse que vous m'indiquez; je suppose que si vous n'y êtes pas encore on gardera la lettre. Vous dites très-bien que sans doute je ne suis pas resté oisif en attendant le moment de retourner à Saint-Sulpice; mais il est vrai aussi qu'il y aurait imprudence à travailler sur un mur qui vient d'être imprimé. L'opération qu'on a faite est excellente, car l'ancienne impression était si épaisse qu'il n'y avait aucune adhérence avec le mur; on a tout gratté et on en a mis une très-légère, après avoir mis de nouveau de l'huile bouillante. Je ne crois pas qu'il soit possible de reprendre avant six semaines au moins.

Et vous, avez-vous renoncé au tableau que vous vouliez faire? Je pense que vous allez recommencer de nouveaux portraits, et je ne saurais vous en blâmer; car, indépendamment de ce qu'on y trouve à

gagner, c'est une étude excellente. Pour moi, pendant que nous travaillerons à Saint-Sulpice, j'essaierai de mener de front un tableau pour l'Exposition. Mon projet serait de vous établir à l'église comme chez vous, et de vous laisser marcher, l'esquisse en main, comme si vous faisiez votre propre tableau. Que dites-vous de cela? Moi, pendant cela, je serais parmi les lions et les Arabes, m'escrimant de mon côté.

Je pense rester encore ici dix à douze jours. Mes yeux vont bien maintenant; ils avaient surtout besoin de repos; le travail dans l'obscurité les avait beaucoup fatigués. Adieu, mon cher Andrieu, gardez votre bon entrain. Je suis enchanté que vous ayez apprécié la fameuse demi-teinte : j'espère que c'est une vraie trouvaille.

P.-S. Je ne suis pas content de la santé de Jenny, qui vous remercie de votre souvenir. Son état me donne de nouvelles inquiétudes.

A M. CONSTANT DUTILLEUX

Paris, ce 7 mars 1854.

Cher monsieur, j'ai doublement à vous remercier et du procédé d'eau-forte photographique et de la connaissance que vous avez bien voulu me procurer de M. Cuvelier. La complaisance avec laquelle il a présidé à mon très-imparfait essai m'a rendu très-heureux. Au reste, il vous aura dit que j'avais les yeux dans un état pitoyable, par suite de la fatigue du travail des plafonds, au point qu'une attention de quelques minutes me fatiguait extrêmement. Ce n'était qu'un besoin de repos, à ce que j'espère ; et grâce aussi à la pommade qu'il a eu la bonté de m'envoyer, ma guérison, Dieu aidant, sera complète. J'ai beaucoup admiré aussi les belles épreuves photographiques qu'il m'a montrées : il a poussé l'amabilité jusqu'à m'en laisser quelques-unes et m'en promettre d'autres parmi celles qui m'ont le plus intéressé. Combien je regrette qu'une si admirable invention arrive si tard, je dis pour ce qui me regarde ! La possibilité d'étudier d'après de semblables résultats eût eu sur moi une influence dont je me

fais une idée seulement par l'utilité dont ils me sont encore, même avec le peu de temps que je peux consacrer à des études approfondies : c'est la démonstration palpable du dessin d'après la nature, dont nous n'avons jamais autrement que des idées bien imparfaites.

J'ai achevé, mais seulement depuis peu de temps, mes travaux de l'Hôtel de ville, à cause des retouches que j'ai été obligé d'y faire par suite de leur effet aux lumières que je n'avais pas suffisamment calculé. Vous me direz à votre prochain voyage ce que vous pensez de tout cela : votre opinion, cher monsieur, est pour moi une des plus précieuses.

Je compte cet été me mettre enfin sérieusement au travail de Saint-Sulpice, qui a toujours été ajourné à cause de travaux pressés tels que le plafond du Louvre et ce dernier travail à l'Hôtel de ville. — En somme, quel que soit l'objet qui m'occupe en fait de peinture, j'y trouve un tel attrait que je me trouve par là consolé de tous les maux, grands et petits, que la vie présente à chaque instant. Vivant seul, et privé de grandes douceurs, mais dispensé aussi des chagrins quelquefois excessifs que nous éprouvons à l'occasion des personnes que la famille réunit autour de nous, j'ai beaucoup de temps à donner à cet art qui m'enchantera tant que je vivrai. Je voudrais avoir beaucoup de juges tels que vous, même pour me condamner; malheureusement, le gothique, et

tout ce qui lui ressemble, prend une telle faveur que la peinture que nous aimons court de grands risques d'être complètement délaissée.

Je vous renouvelle l'assurance de ma bien sincère amitié.

A M. P. ANDRIEU

Ce 3 août 1854.

Mon cher Andrieu, je reçois à l'instant votre lettre et je m'empresse de vous répondre pour que nous prenions nos mesures d'après mes occupations et d'après les vôtres. Ce que vous me dites de votre impression est la mienne : la *Vénus* n'est pas encore retouchée, mais elle le sera dans le sens que vous dites. Je ne pense pas avoir besoin de vous avant une quinzaine. Je ne me trouve pas mal d'un peu de solitude pour ce que je fais à présent. Je n'ai pas achevé le grand tableau, quoique j'y aie travaillé; mais j'ai avancé beaucoup les dessus de portes. Ils

ont tous été repris, et j'ai courageusement agrandi les figures. C'était un point que je ne pouvais supporter depuis que je les avais vus sur place. Grâce à cette modification, je crois qu'ils auront beaucoup gagné, ainsi que l'ensemble du travail. Vous devriez profiter de votre séjour à Tours, surtout pouvant le prolonger, pour ébaucher ces nouveaux portraits dont on vous parle. Dans tous les cas, je vous tiendrai au courant en vous écrivant à Tours, si je ne reçois pas d'autres nouvelles de vous. Je crois avoir le temps nécessaire en procédant comme je fais : il n'y a presque pas de jour où je ne travaille, et quelquefois je fais de rudes séances. Je ne laisse entrer personne : ce silence et cette sécurité me font grand bien pour mon travail.

Soyez assez bon pour présenter mes compliments respectueux à M. le général de Court***, et le remercier de son bon souvenir. Je suis charmé que vous ayez réussi à son gré et au vôtre dans son portrait. Vous ne me parlez pas des commandes que m'annonçait monsieur votre oncle dans sa lettre.

A M. B. GUILHERMOZ

Voici de nouveau un billet de Delacroix « membre de la Commission municipale. »

Ce 20 mars (1853 à 1855).

Cher monsieur, je me suis empressé de faire votre commission auprès des personnes que vous m'avez désignées, sauf cependant M. ***, que je n'ai pu joindre encore. MM. *** et *** sont dans des dispositions aussi favorables que possible, et je n'ai rien n'égligé pour les engager à y persévérer. Ils ne m'ont point dissimulé cependant que, bien qu'il soit nécessaire pour les expropriés de présenter des demandes un peu élevées, celle de Mme de *** leur paraissait exorbitante; au reste, ils m'ont assuré que le jury d'expropriation est, en général, plutôt indulgent qu'hostile aux prétentions qui lui sont soumises; il est-très important que ces prétentions soient convenablement présentées par les avocats qui se chargent de les soutenir. Le rôle des conseillers municipaux étant, au contraire, de soutenir les in-

térêts de la Ville, vous jugez facilement que leur fonction est délicate quand il s'agit ici de s'intéresser aux expropriés.

Je serais bien heureux, cher monsieur, de voir se résoudre cette affaire dans le sens que vous désirez. Mon influence n'y sera pas d'un grand poids, mais très-sincère est mon désir de vous être aussi agréable que possible.

A M. C. DUTILLEUX

Champrosay, ce 26 avril 1854.

Cher monsieur, combien j'éprouve de regret d'avoir manqué votre bonne visite ! elles sont si rares, et j'ai toujours tant de plaisir à vous voir que je ne puis assez vous l'exprimer. Vous avez la bonté de me demander des nouvelles de mes yeux : ils vont très-bien ; il leur fallait surtout du repos ; j'avais été obligé, à l'Hôtel de ville, de travailler dans des endroits très-obscurs qui forçaient l'organe; en outre,

le travail des plafonds est une condition contraire à la vision : la nécessité de diriger le regard en haut fatigue à la longue les petits nerfs qui servent à faire mouvoir le globe de l'œil, et peuvent, à ce que j'ai entendu dire, entraîner de graves inconvénients. Je m'occupe à la campagne de travaux moins fatigants, et la tranquillité dont j'y jouis est le plus grand calmant du monde.

Je suis retourné à Paris la semaine dernière avant d'avoir reçu votre lettre. J'ai trouvé les verres, en supposant que M. Cuvelier avait fait un nouveau voyage et en avait apporté. N'ayant que quelques instants à passer à Paris, je me suis contenté d'ouvrir le premier papier, que j'ai refermé avec soin, attendant mon retour définitif pour séparer les verres. Je crains bien, cher monsieur, de n'avoir guère le temps pour faire quelque chose qui ait le sens commun, car pour des pochades et des à-peu-près faits à la hâte et sans application, je les compare à ces enfants contrefaits et disgraciés que leurs parents auraient aussi bien fait de laisser dans le néant. Quand je reviens d'une petite vacance, je trouve beaucoup de choses arriérées qui demandent un travail actif et persévérant, parce que je prolonge le plus que je peux le temps que j'ai à jouir de ce calme profond de la campagne, qui est pour moi une des plus vives jouissances. Je m'y enfonce avec plaisir dans l'oubli de tout ce qui est

affaire et trouble quelconque. Mais, au retour, il faut endosser le harnois.

Mille remerciements.

-◇-

A M. M***

Ce 9 mai.

Monsieur,

Ce n'est qu'en arrivant de la campagne, il y a deux jours, que j'ai lu l'article bienveillant que vous avez bien voulu écrire à propos de mon travail de l'Hôtel de ville. J'en ai été bien heureux et je m'empresse de vous en exprimer mes remerciements. Je ne sais si mon illustre confrère en plafond sera aussi satisfait de votre appréciation que je le suis pour ma part. Je suis entièrement de votre avis, à sçavoir (*sic*), que les camées ne sont pas faits pour être mis en peinture, et qu'il faut que chaque chose soit à sa place. Je trouve aussi que vous avez bien fait d'exprimer l'opinion qu'il est ridicule de ne rien voir à l'Hôtel de ville qui rappelle l'Hôtel de ville. Mars, les Muses, Napoléon dans les nuages, n'ont effective-

ment rien de commun avec ce qui se passe dans une municipalité, et l'on pouvait consacrer à cet objet une bonne partie des décorations.

Agréez, monsieur, avec mes sentiments reconnaissants, l'assurance de la plus haute considération.

E. DELACROIX.

« L'illustre confrère en plafond, » c'était Ingres, et « les camées, » c'était l'*Apothéose de Napoléon.*

A M. THÉOPHILE SILVESTRE

Champrosay, ce 14 août 1854.

Mon cher monsieur,

J'ai grandement à vous remercier d'une appréciation si favorable : c'est de l'apothéose de mon vivant. Malgré mon respect pour la postérité, je ne puis m'empêcher d'être fort reconnaissant à un aussi aimable contemporain que vous. Veuillez à votre tour

ne point considérer comme une flatterie banale les compliments que je vous adresse ici sur la valeur que vous y montrez; c'est un art de dire ce que vous voulez et d'exprimer les nuances, qui est fort rare dans ce temps-ci, quoique ce soit là une de ses grandes prétentions.

Recevez, etc.

E. DELACROIX.

Ce chaleureux remerciement fut écrit à propos de la notice d'après nature qu'avait publiée Théophile Silvestre, et qui fut réimprimée (1856) dans le volume si original, si hardi, si moderne, l'*Histoire des artistes vivants français et étrangers*.

A Mme DE FORGET

Dieppe, 2 septembre 1854.

Chère amie, je vous remercie beaucoup de m'avoir répondu aussi exactement; je ne méritais pas cette

attention; mais j'étais en l'air pour ainsi dire et dans la situation d'esprit où je me trouve presque toujours lorsque j'arrive dans un endroit : c'est ordinairement le moment où je m'ennuie le plus, et cet ennui me prend tellement à la gorge qu'il me rend impossible de dessiner, d'écrire et presque de remuer; je voudrais, pour ainsi dire, rester couché toute la journée. Je m'ennuie horriblement de ne rien faire, et cependant je ne puis rien faire pour sortir de cette torpeur. Le roman de Dumas, que j'ai loué, m'a distrait d'abord, et ensuite les parties insupportables qu'il mêle aux endroits amusants m'ont fait chérir les distractions que je pouvais trouver tout seul, et à présent je suis intéressé quand je travaille, et je ne m'ennuie pas quand je ne fais rien. Les journées se trouvent remplies doucement, et le matin je recommence avec un nouveau plaisir. Je me lève de très-bonne heure, preuve que je ne trouve pas le temps long et que je ne suis pas embarrassé de ma journée. J'ai trouvé par hasard une ressource précieuse pour certains moments dans la rencontre que j'ai faite sur la plage de mon ami Chenavard, le peintre. C'est un homme de beaucoup d'esprit et qui a une vraie conversation. Nous n'abusons pas l'un de l'autre, et cela renouvelle les sensations.

Cet endroit offre toutes sortes de ressources : comme cette ville est grande comme la main, vous êtes tout de suite dans la campagne, et il y a des

endroits charmants; je ne parle pas de la mer et du mouvement des navires qui est la grande affaire. Et vous voyez qu'on peut aussi se tenir à l'écart et ne pas se laisser dévorer par les inutiles...

E. DELACROIX,

Toujours quai Duquesne, nº 6.

A SOULIER

Ce mercredi 4 octobre 1854.

... Je ne m'étends pas sur le triste sujet qui commence ta lettre. Tu sais quel avait été mon profond attachement pour Pierret, attachement que j'ai retrouvé bien vif au moment de sa perte...

A Mme DE FORGET

Angerville-la-Rivière, par Malesherbes (Loiret).
Ce 27 octobre 1854.

Chère amie, je suis ici depuis lundi, et voici le premier jour où le temps semble s'adoucir et nous donner un peu de soleil... La réunion toujours agréable qu'on trouve ici n'est cependant pas aussi nombreuse que la dernière fois que j'y suis venu. M. Batta, qui en était un des ornements, et la princesse nous manquent; cela nous sèvre d'excellente musique. Batta était ici quand j'y suis arrivé, mais il a été obligé de partir soudain... M. Berryer est pour moi une compensation à tout cela par un surcroît d'amabilité. Dans ces soirées, qui étaient occupées par la musique qu'il aime beaucoup, nous étions, comme lui, concentrés dans ce délassement unique; maintenant que nous en sommes privés, il est intarissable en souvenirs précieux racontés de la manière la plus piquante, et je crois que je gagne au change. Si le temps se remettait au beau, je n'aurais rien à

souhaiter que de mener longtemps cette vie; mais il faut de la raison...

E. D.

A M. P. PETROZ

Ce 22 novembre 1854.

Monsieur,

Je m'empresse de vous adresser mes remerciements pour l'article si bienveillant que vous avez bien voulu faire sur mes travaux de l'Hôtel de ville dans la *Revue Franco-Italienne*. Je n'ose vous faire compliment sur vos connaissances spéciales et assez rares chez les critiques, puisque vous me louez constamment; mais, ce dont je vous suis très-reconnaissant, c'est du sérieux examen que votre article suppose.

Agréez, monsieur, avec les expressions de ma gratitude, celles de la plus haute considération.

Eug. Delacroix.

A M. BULOZ

Ce 10 juin.

Cher monsieur,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir répondu. J'ai été dans des allées et venues continuelles, et, comme j'ai été presque toujours chez les autres, je n'ai pas eu la possibilité de m'appliquer à quoi que ce soit. Je vais faire mes efforts pour vous arranger, d'ici à très-peu de temps, quelque morceau de critique à la légère, comme il m'est seulement donné d'en faire à présent, à cause du peu de temps que j'ai.

Mille excuses et compliments dévoués.

EUG. DELACROIX.

AU BARON CH. RIVET

Ce jeudi matin (1855).

Mon cher ami, votre lettre m'a fait passer une bien bonne nuit, et ce matin je m'empresse de vous en remercier. Nous travaillons, nous nous épuisons, nous autres artistes, pour avoir trois ou quatre fois

dans notre vie des plaisirs comme ceux-là. Quand une voix désintéressée comme la vôtre fait arriver à notre oreille ce bruit adorable de la louange et surtout quand on n'est plus au début de la carrière où tout le monde vous tend la main, on oublie un moment les incertitudes, les doutes, les ennuis du métier, de ce métier si long qu'on ne le sçait (*sic*) jamais. Quant à l'opinion de la grande majorité des gens qui verront tout cela, je ne m'en occupe pas beaucoup, si les hommes comme vous m'en savent quelque gré. Ce n'est même pas un mauvais signe de ne pas plaire à beaucoup de gens dans ce temps-ci : l'enflure, le pathos, le mauvais, le faux goût sont le goût général, et sans le goût, c'est-à-dire sans la mesure, à mon avis il ne peut y avoir de beauté.

Adieu, mon bon ami, je vous prive ici d'une page d'esthétique... J'aime bien mieux vous envoyer mes remerciements de cœur et vous les faire quand je vous verrai.

A vous bien sincèrement.

EUG. DELACROIX.

Il s'agit, dans cette lettre et les suivantes, de l'Exposition universelle qui fut, pour Delacroix, l'occasion du plus éclatant triomphe.

A M. PAUL HUET

RUE DU CHERCHE-MIDI, 57

Ce 24 avril 1855.

Mon cher ami,

Je crois vous faire quelque plaisir en vous parlant de celui que m'ont fait vos tableaux à l'Exposition. Votre grande *Inondation* est un chef-d'œuvre, elle pulvérise la recherche des petits effets à la mode; votre *Rivière* fait également fort bien, et ils sont tous les trois placés de manière à ce qu'ils se donnent une vigueur mutuelle.

J'espère que vous serez content de tout ce que le monde vous en dira; car mon jugement est celui que j'ai entendu porter par tous ceux qui vous ont vu.

Recevez, mon cher ami, l'assurance du plaisir que me fait votre succès si mérité et celle de ma vieille et sincère amitié.

A M. ALFRED ARAGO

Ce 8 mai 1855.

Cher ami,

Il faut que j'embête mon ami malgré mes résolutions. Je ne puis résister à la demande que me fait la personne la plus aimable du monde d'obtenir une permission pour entrer à l'Exposition. Je croyais que personne n'entrait plus, et franchement j'aurais désiré qu'il en fût ainsi; mais je me suis convaincu hier qu'il y avait encore beaucoup de favorisés. Si la chose est possible, envoyez-moi un mot du ministère pour Mme la *princesse Marcellini Czartoriska.* Je vous baise sur les deux joues.

Pardon, cher ami, pardon.

EUG. DELACROIX.

A M. CHARLES BAUDELAIRE

Champrosay, par Draveil (Seine-e-Oise).
Ce 10 juin 1855.

Cher Monsieur, je n'ai reçu qu'ici votre article par-dessus les toits. Vous êtes trop bon de me dire que vous le trouvez encore trop modeste : je suis heureux de voir quelle a été votre impression sur mon exposition. Je vous avouerai que je n'en suis pas mécontent, et quelque chose de moi-même m'a gagné plus qu'à l'ordinaire en voyant la réunion de ces tableaux : puisse le bon public avoir des yeux, mais surtout les vôtres, car ils jugent encore plus favorablement, j'en suis sûr, que je ne fais. Je regrette bien de ne pas voir vos autres articles, celui qui précède le mien et ceux qui suivent. Je suis à la campagne; d'ailleurs, à Paris, il est impossible d'être prévenu de leur apparition sur un journal auquel on n'est point abonné. Mettez-les-moi à part si vous y pensez et vous me les remettrez quelque jour.

Votre sincèrement dévoué.

E. Delacroix.

Ce billet fut adressé, pensons-nous, à Baudelaire à propos de ses articles sur l'Exposition universelle de 1855.

A M. CAVÉ

8 juin 1855.

Je reçois votre bonne et aimable lettre à mon retour à Paris, et si je ne repartais pas presque à l'instant, j'aurais été vous voir et vous remercierais au lieu de vous écrire. Il n'y a que vous capable de céder à un mouvement comme celui qui vous a mis la plume à la main pour me faire part de vos impressions. J'avais lu hier l'article où M. Petroz me demande de me conformer aux idées modernes. Je n'ai pas l'honneur de les connaître, pas plus que je ne m'informe de ce que c'était que les classiques du temps de David et le Romantisme d'Hugo il y a 25 ans. Il me fait l'honneur de me dire, au commencement de cet article, fort aimable du reste, que je n'appartenais à aucune coterie, que je n'ai obéi à aucune des tendances dont j'ai vu s'engouer le public à ces époques différentes; je ferai comme vous me le conseillez, si toutefois je fais encore beaucoup de

peinture. Je ne prendrai conseil que de mon instinct, qui a passé pour une espèce de folie et de dérèglement, et qui trouve aujourd'hui des partisans.

Je regrette de partir sans avoir vu Mme Ristori dans *Myrrha*. Je l'avais vue dans *F. de Rimini*, où elle était très bien; mais, d'après ce que je vois, elle est bien supérieure dans la dernière de ces pièces : le vrai est si voisin de la grimace du vrai qu'il n'est pas surprenant qu'on les confonde très souvent; c'est ce qui a fait la perte et la confusion de l'école soi-disant romantique. Ce mot d'école ne signifie rien : le vrai dans les arts est relatif à la personne seule qui écrit, peint ou compose dans quelque genre que ce soit; le vrai que je dégagerai dans la nature n'est pas celui qui frappera tel autre peintre, mon élève ou non. Par conséquent, on ne peut transmettre le sentiment du beau et du vrai, et l'expression faire école n'a point de sens.

A M. PIERRE PETROZ

Champrosay, ce 27 juin 1855.

Monsieur,

J'étais en voyage quand vous avez écrit dans la *Presse* un article fort détaillé et fort bienveillant sur

mon exposition. Je n'en ai eu connaissance qu'à la campagne et fort tardivement, puisque je ne peux vous en remercier qu'à présent. Cet examen si favorable d'un assez grand nombre de tableaux des différentes époques de ma carrière dans un journal aussi répandu que la *Presse*, et dont la critique est aussi estimée, me flatte infiniment et me fait regretter davantage encore d'arriver si tard pour vous le dire.

Agréez, Monsieur, avec ces remerciements, l'assurance de ma haute considération.

EUG. DELACROIX.

A Mme DE FORGET

CHEZ M. FOUACHE, A SAINTE-ADRESSE (SEINE-INFÉRIEURE)

Ce 12 août 1855.

Je suis charmé, Chère amie, que votre séjour soit à votre gré : si votre lit n'est pas aussi bon que vous

pouvez le souhaiter, vous vous en lèverez plus matin pour aller voir lever le soleil et vous le regretterez moins que vous ne le faisiez à Paris. J'envie votre bonheur; je suis furieusement empêché, et tandis que tout le monde convient que les artistes sont les plus indépendants de tous les hommes, je m'apperçois (*sic*) qu'ils sont comme les autres et pis encore. J'espérais que dans les premiers jours de septembre j'aurais quelques instants dont je pourrais disposer pour prendre l'air; voilà justement la cousine de Strasbourg qui arrive dans ce moment-là, et je me vois renvoyé et réduit, pour me consoler, à aller faire mes vendanges à Champrosay, car j'ai du raisin; mais j'aurais préféré un petit voyage. Profitez donc bien de la mer; vous êtes en bonne et aimable société et le lieu vous plaît; que peut-on désirer de mieux?

Ma grande affaire d'à présent, autre sottise dont je me suis embâté, va très-mal. Ceux sur qui je comptais me quittent tous les uns après les autres, et je suis tout surpris quand je rentre dans mon atelier et que je sens le plaisir que j'aurais à travailler tout simplement à mes tableaux au lieu de souhaiter de prétendus avantages qui ne veulent pas de moi, je suis tout étonné de ma bêtise; je fais sur moi un apologue qui serait le pendant de l'homme qui court après la fortune et qui la retrouve qui l'attendait à la porte...

Il fut question de Delacroix pour la direction des Beaux-Arts. Le titulaire de ce poste, quoique fortement appuyé en haut lieu, en conçut de graves inquiétudes. Il voua à l'artiste une malveillance qui se traduisit par une absence absolue de commandes décoratives en même temps que par une adulation affectée envers Ingres.

La personne qui me fait l'honneur de me confier cette lettre me dit : « Celle-ci dépeint bien son caractère. »

A Mme DE FORGET

Ce 16 août.

Je vous remercie, Chère amie, de m'avoir donné de vos nouvelles, et tout en vous plaignant de ne pas trouver plus de société propre à occuper vos moments, je vous félicite d'être dans un beau pays et près d'un hôte qui fera certes son possible pour vous être agréable. Est-ce que vous quitterez cette contrée sans voir tous les beaux endroits des Pyrénées? C'est une belle occasion d'y faire une tournée. Les

parties les plus éloignées ne sont pas, je crois, très-distantes, et ce sont des souvenirs intéressants. Pour mon compte, je n'ai vu que les Eaux-Bonnes, me trouvant, quand j'y étais, un peu pressé par le temps comme il arrive toujours. Je regrette beaucoup Bagnères-de-Luchon, Gavarnie, etc., dont on m'a dit beaucoup de bien.

Vous me demandez où est le bonheur dans ce monde. Après de nombreuses expériences, je me suis convaincu qu'il n'est que dans le contentement de soi-même. Les passions ne peuvent donner ce contentement; nous désirons toujours l'impossible, ce que nous obtenons ne nous satisfait pas. Je suppose que les gens qui ont une solide vertu doivent posséder une grande partie de ce contentement dont je fais la condition du bonheur. N'étant pas pour ma part assez vertueux pour me plaire à moi-même de ce côté-là, je me rattrape sur la satisfaction véritable que donne le travail. Il donne un bien-être réel et augmente l'indifférence pour les plaisirs qui ne le sont que de nom et dont les gens du monde sont obligés de se contenter.

Voilà, Chère amie, ma petite philosophie, et, surtout quand je me porte bien, elle est d'un effet sûr. Cela ne doit pas empêcher les petites distractions qu'on peut attraper de temps en temps. Une petite affaire de cœur dans l'occasion, la vue d'un beau pays et les voyages en général laissent dans l'esprit des

traces charmantes; on se rappelle toutes ces émotions quand on en est loin ou qu'on ne peut plus en retrouver de semblables. C'est donc une petite provision de bonheur pour l'avenir quel qu'il soit.

Donc je travaille, sauf les interruptions que m'occasionnent maintenant les fêtes qui ont eu ou qui vont avoir lieu. Les dérangements même ne me contrarient pas trop; ils me reposent l'esprit tout en me fatiguant. C'est une autre fatigue que celle de la peinture. J'entends des *Te Deum* en grand costume; j'assiste à des banquets; je m'y amuse avec des imbéciles autant qu'avec des hommes d'esprit. Confondus dans cette foule, tous les hommes se ressemblent; un sentiment commun les anime, celui de se pousser et de passer sur le corps de son voisin. C'est un spectacle plein d'intérêt pour un philosophe qui n'est pas encore revenu de toutes les vanités.

En voilà long, j'espère. Je vous écris sous l'impression de mes visites officielles d'hier. Nous attendons la reine d'Angleterre qui va me donner d'autres sujets de méditations. A propos, je me fais faire *une culotte;* c'est le plus grand événement de la semaine...

Répondez-moi encore, et je vous répondrai peut-être à mon tour sur tout ce qui se sera passé...

E. D.

A M. C. DUTILLEUX

Ce 8 septembre 1855.

Cher Monsieur, je serai donc toujours en arrière avec vous et toujours confus de répondre si mal à tant de bontés et à un si bon souvenir ! J'ai passé presque tout mon été hors Paris ; je n'y suis revenu qu'il y a six semaines environ pour me livrer à un travail très-fatigant, à une chapelle de Saint-Sulpice ; j'ai été obligé de réimprimer pour ainsi dire moi-même les murs, en refaisant l'ébauche, tant cela était imparfait. Il en est résulté une préparation beaucoup meilleure que n'aurait été une ébauche ordinaire. Mais j'ai fait un travail inusité pour un peintre et qui ressemblait plutôt à celui d'un maçon ; il a été sur le point de me donner la *colique de plomb*, tant j'ai employé de blanc dans un endroit où l'air ne se renouvelle point. Votre lettre et l'envoi de votre discours, que j'avais trouvés l'un et l'autre à mon arrivée avant la reprise de mes travaux, m'ont fait le plus vif plaisir. Pour vous parler d'abord du discours, il est tout ce que pouvait faire un homme comme vous, qui comprend tout ce qui est véritablement fin dans l'art.

Quant à la diction, elle est excellente et vous avez dû en recevoir des compliments de vos confrères, qui se sont honorés en vous recevant. Quant à la lettre, elle est, comme toujours, pleine d'un sentiment si affectueux que l'expression de ce sentiment me touche encore plus que tout ce que vous m'exprimez sur mes ouvrages, quoique tous les éloges, et surtout ceux que vous pouvez donner, soient certes de nature à me chatouiller infiniment.

Cette bonne lettre m'apprend cependant une chose qui me contrarie beaucoup, c'est que vous serez à Paris à la mi-septembre. Je pars justement et bien malheureusement le 10 pour le mois tout entier, et quoique j'aille trouver des personnes que j'aime beaucoup, je serai malheureusement très peu de temps dans chaque endroit, étant obligé d'aller du nord au midi et d'employer beaucoup de temps sur les routes. J'avais espéré un moment que de Strasbourg je pourrais revenir par le Rhin et la Belgique, et je n'aurais pas manqué d'aller vous serrer la main à Arras, mais le temps me manque; je suis forcé d'être à Paris le 1er octobre pour le jury d'exposition, énorme corvée dont j'eusse désiré vivement m'affranchir. Ce sera donc partie remise et à mon bien grand regret.

Vous me dites que vous avez éprouvé une cruelle affliction par la perte de votre petite fille. Je partage bien sincèrement votre chagrin; le temps et le tra-

vail sont de grands moyens de distraction; mais il est de certaines douleurs qu'on ne peut jamais oublier...

<>

A M. THÉOPHILE GAUTIER

Ce 22 septembre.

Mon cher Gautier,

Je lis en revenant à Paris votre article mille fois bon et bienveillant sur mon exposition. Je vous en remercie de cœur au delà de ce que je puis vous exprimer. Oui, vous devez éprouver de la satisfaction en voyant que toutes ces folies dont autrefois vous preniez le parti à peu près seul, paraissent aujourd'hui toutes naturelles; mais cette nouvelle confirmation est d'un grand effet sur les esprits. J'ai rencontré hier soir une femme que je n'avais pas vue depuis dix ans, et qui m'a assuré qu'en entendant lire une partie de votre article elle avait cru que j'étais mort, pensant qu'on ne louait ainsi que les gens morts et enterrés. Dieu merci je suis vivant, mais s'il est juste de dire que la lutte et l'activité de

l'esprit font vivre, il faut reconnaître aussi que les éloges encouragent et soutiennent. Vous pensez très justement que les vôtres ont eu cet effet; la moindre goutte de cette rosée suffisait pour adoucir bien des coupes d'absinthe assez dures à digérer. Comme j'ai toujours eu le bonheur d'être sévère pour moi-même, votre appréciation toujours bienveillante m'aidait aussi à prendre mon propre parti contre les ennemis.

Adieu, mon cher Gautier, recevez les assurances les plus sincères de ma reconnaissance.

E. Delacroix.

AU BARON LARREY

Ce 18 octobre 1855.

Cher Monsieur,

Je ne suis de retour à Paris que depuis deux jours pour prendre part aux opérations du jury. Je réponds aussitôt que possible à la lettre dans laquelle

vous me parlez de M. Fortin. Je vous ai exprimé à plusieurs reprises toute ma sympathie pour son talent; je vous ai parlé, je crois, des efforts que j'ai faits, notamment à une des dernières expositions où il avait présenté de très beaux ouvrages, pour que son mérite fût recompensé; je renouvellerai certainement mes tentatives et serai heureux de vous être agréable en ceci; je crains que les décorations ne soient pas laissées à l'appréciation du jury, le gouvernement se réserve d'accorder des récompenses d'un ordre plus élevé ou différent. Il ne faudrait pas non plus se dissimuler que la présence des étrangers à cette Exposition et la grande quantité des talents ne rendent encore plus difficile le choix à faire pour les récompenses. Tout ceci, cher monsieur, est, je vous le dis bien sincèrement, sans préjudice des efforts que je ferai en faveur de M. Fortin.

Agréez, cher Monsieur, les assurances de ma haute considération et du plus affectueux dévouement.

Eug. Delacroix.

A M. J. J. ARNOUX

Ce 17 novembre 1855.

Mon cher Arnoux,

Je lis avec bien du plaisir ce que vous avez inséré à mon sujet dans la *Patrie* du 15. Je reconnais là votre bienveillance, qui ne m'a pas fait défaut quand les encouragements étaient rares, et que je retrouve encore aujourd'hui. Je vais vous louer à mon tour de la composition de votre article et de la manière simple et frappante à la fois dont vous avez rendu l'aspect de la cérémonie (1). Merci mille fois, mon cher ami, en attendant le plaisir de vous serrer la main.

Votre tout dévoué,

EUG. DELACROIX.

(1) La cérémonie de la distribution des récompenses aux lauréats de l'Exposition universelle, dans la grande nef du palais de l'Industrie.

Trois ans après (22 janvier 1858), Delacroix écrivait à M. Mi-

Ce charmant accusé de réception du livre de Théophile Silvestre (que nous signalions p. 112) montre avec quel tact Delacroix désirait que l'on n'imitât pas dans son camp les furibonderies de ses adversaires.

A M. THÉOPHILE SILVESTRE

Ce 3 décembre 1855.

Comment ne serais-je pas content, mon cher monsieur? Vous me traitez comme je voudrais que cette postérité, pour qui vous savez que je professe beaucoup de respect, me traitât. J'ai reçu votre envoi avant-hier soir et ne l'ai lu qu'hier, c'est-à-dire ce qui me concerne. Vous auriez donc eu une lettre aujourd'hui seulement. J'avais l'intention de l'envoyer chez votre libraire.

chaux, chef des services d'art à la Ville, à propos de M. J. J Arnoux, — qui fut un des fondateurs de l'*Union centrale :*

« ... Je prends la liberté de vous recommander M. Arnoux dont les travaux sur les arts sont bien connus et qui a entrepris des études sur les monuments de Paris, leurs tableaux et leurs statues. Je vous serais bien reconnaissant de vouloir bien le renseigner à cet égard ; vous êtes la personne la plus propre à lui donner les renseignements nécessaires. J'ai compté aussi sur votre extrême complaisance pour aider le travail remarquable d'un homme de talent pour qui j'ai beaucoup d'affection. »

Les remaniements que vous avez faits sont très heureux; vous avez gagné en unité. Cela avait, au reste, déjà toute la verve que j'y trouve encore. Je vous remercie donc autant que je le puis, et même avec confusion.

Je n'ai pas encore lu la biographie d'Ingres, c'est-à-dire relue, car j'en suis encore à votre dernier envoi, dont je ne vous ai rien dit cet automne parce que je suis parti très brusquement. Déjà sur ce que vous m'en aviez dit à la volée, je vous avais exprimé mon sentiment. Je vous avais supplié d'ôter les personnalités qui sont déjà une dérogation aux usages d'autrefois en parlant des vivants, même quand on en dit du bien. Avec cette franchise que vous aimez et dont j'use quelquefois pour mon compte, je vous disais que je regretterais que vous n'eussiez pas fait des changements dans ce sens, pour vous, pour moi et pour tout le monde.

Je vous réitère mes remerciements les plus reconnaissants; prenez-les, comme mes critiques, comme l'expression sincère de mes sentiments.

E. Delacroix.

A M. C. DUTILLEUX

Ce 4 décembre 1855.

Comment vous remercier assez, mon cher monsieur, de votre aimable lettre? Elle est l'expression de sentiments qui sont pour moi au-dessus de toutes les récompenses.

Il y a longtemps que votre amitié m'encourage; vous êtes du petit nombre de ceux qui n'ont pas cru que je sois un fou, et voilà une bonne partie du public qui arrive à être de votre opinion. J'ai été si abattu depuis trois semaines par un rhume que je ne pouvais guérir et que j'avais pris dans les salles humides de l'Exposition en faisant mon métier de juré, que je n'ai pu ni écrire, ni travailler. Je commence à respirer, et aussi à me mettre au chevalet. Vous savez que le travail est le pain intellectuel; je m'en passerais aussi peu que de nourriture.

Je profite aussi de cette renaissance pour vous envoyer quelques mots de reconnaissance et d'amitié. Les occasions de se rencontrer et de se voir sont si rares dans certaines positions, qu'il faut s'affliger de les manquer. En revanche, on est toujours noyé

par la quantité des visites et des connaissances banales ; c'est comme dans notre chère peinture : l'excellent est rare. Adieu, et mille amitiés les plus dévouées...

A M. THÉOPHILE SILVESTRE[1]

Ce mercredi 1856.

Mon cher Monsieur,

Je me suis rappelé encore quelques petites choses, mais peu importantes pour le catalogue. Vous pouvez mettre qu'en fait de compositions tout arrêtées et parfaitement mises au net et prêtes pour l'exécution, j'ai de la besogne pour deux existences humaines, et quant aux projets de toute espèce, c'est-à-dire à de la matière propre à occuper l'esprit et la main, j'en ai pour 400 ans; jugez si j'ai le temps

(1) Ce billet, qui avait été publié en fac-similé dans l'*Autographe*, a été donné aussi depuis dans le *Eugène Delacroix à l'Exposition du boulevard des Italiens* (1864), par Henri de La Madelène.

de me promener comme mes honorables confrères qui, je pense, pour la plupart trouveront du temps de reste pour tout ce qu'ils ont à tirer de leur cerveau.

EUG. DELACROIX.

A M. MOREAU PÈRE

M. Moreau, amateur dont la galerie était célèbre à juste titre, avait demandé un tableau à Delacroix pour M. Benoît Fould, en même temps qu'il achetait à Troyon le *Passage du gué*, et à Paul Delaroche les *Girondins*.

Ce 11 mars 1856.

Cher Monsieur et ami,

Je m'étais occupé tout de suite de chercher des sujets pour répondre au désir que vous m'avez si aimablement exprimé de la part de M. B. Fould. Après avoir hésité quelque temps, je me suis rappelé une esquisse que j'ai traitée, il y a un an environ, dans le projet d'en faire un tableau. Je crois le sujet

assez favorable, avec figures, animaux, paysages, etc. C'est *Ovide exilé chez les Scythes*, auquel les naïfs habitants apportent des fruits, du laitage, etc. Il y aurait cet avantage que le tableau est tout composé : pour moi, c'est une avance des plus considérables. Si vous étiez assez bon pour passer un de ces jours, je vous remettrais ce projet et je vous demanderais votre avis.

Recevez en attendant, cher Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance du plus sincère attachement et de ma haute considération.

EUG. DELACROIX.

A M. BOULANGÉ

PEINTRE

Ce 13 mars 1856.

Mon cher Monsieur. Vous me rendriez bien service s'il vous était possible de vous mettre à mon travail de Saint-Sulpice. Ce ne serait pas pour les

ornements, mais pour les fonds des deux tableaux dans lesquels vous m'aviez promis de m'aider. Il serait très-important pour moi que vous voulussiez bien me donner du temps, car je ne puis continuer mes figures sans que ces parties soient très-avancées.

Un mot de réponse, s'il vous plaît, et vous obligerez votre bien dévoué serviteur,

EUG. DELACROIX.

58, rue Notre-Dame-de-Lorette.

AU MÊME

15 mars.

Monsieur, je voudrais bien que nous pussions commencer vers mercredi ou jeudi au plus tard. Je vous aurais bien demandé de venir lundi s'il était possible, mais la personne qui travaille avec moi s'installera ce jour-là et prépare ce qu'il faut. Une fois en train à Saint-Sulpice nous prendrons un jour

pour faire les toiles, le dimanche par exemple, où l'on ne permet pas de travailler dans l'Église.

Quant au prix, je m'en rapporterai à vous pour me traiter comme vous faites d'habitude.

Voulez-vous être à *Saint-Sulpice jeudi matin*, si je ne vous avais pas d'ici là ? Je m'y rendrai de mon côté vers 9 heures et même auparavant. Si vous ne pouviez pas y aller, ayez la bonté de me l'écrire.

Votre tout dévoué,

EUG. DELACROIX.

A M. PAUL DE SAINT-VICTOR

(BUREAUX DE LA *Presse*, RUE MONTMARTRE, 123)

A propos d'une reprise du *Cid* (celle-là même dans laquelle le tragi-comédien Lafontaine subit un échec cornélien), M. Paul de Saint-Victor avait écrit un brillant feuilleton (la *Presse*, dimanche soir, 25 mai 1856):

« ... Certes, elle est sublime, dans la tragédie de Cor-

neille, la scène où don Diègue pousse son fils par les épaules à la vengeance, en lui montrant sa joue chaude encore du soufflet du comte. Mais qu'elle est autrement saisissante et forte dans le récit primitif! Le vieux Diègue souffleté s'est retiré dans son château, comme un lion blessé dans son antre. Il ne mange plus, il ne dort plus; il gronde, il rumine son affront dans sa barbe blanche; il ne veut plus voir le soleil. A la fin, il s'asseoit dans son fauteuil à dossier de cuir, il fait venir ses enfants, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et à mesure qu'ils passent devant lui, il serre leurs jeunes mains entre ses vieux poings musculeux jusqu'à leur faire craquer les os. — « Assez, seigneur, s'écrient les enfants en larmes, lâchez-» nous, car vous nous tuez! » Quand vint le tour de Rodrigue, ce ne furent ni des plaintes ni des larmes que lui arracha la douleur, mais des cris de rage et des regards courroucés. « Lâchez-moi, seigneur, dans cette heure mau-» vaise; car si vous n'étiez mon père, avec cette main que » vous broyez, je vous déchirerais les entrailles en vous per-» çant de mon doigt en guise de poignard! » — Alors le vieillard pleurant de joie : « Fils de mon âme, s'écrie-t-il, » que ta colère me plaît! » Puis il lui conte son injure, lui donne sa bénédiction et sa grande épée et l'envoie tuer l'offenseur. — Que dites-vous de cette sauvage épreuve? Question extraordinaire de la rude paternité des vieux temps; morsure de vieux lion qui essaye sa dent sur ses lionceaux pour éprouver leur courage... »

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise).
Ce 26 mai 1856.

Mon cher Saint-Victor,

Je suis en passant à la campagne. Ce n'est qu'ainsi que j'ai le temps de lire un peu. Je trouve ce matin dans *la Presse* votre article sur le *Cid*, et je ne puis m'empêcher de vous en faire compliment du fond de ma retraite momentanée. Quel dommage que vous dépensiez votre verve et votre esprit dans des feuilles qui se dispersent si vite! c'est au point que, revenant demain ou après-demain à Paris, je ne sais si je pourrai trouver à acheter le numéro paru depuis deux jours.

Je penserai à cela pendant quinze jours, et j'en ferai de meilleure peinture : voilà les lectures qu'il faut pour parfumer de temps en temps une imagination qui est appliquée elle-même à fabriquer des idées et qui n'a pas le loisir de s'occuper des sottises qui font la pâture des cerveaux à la moderne. Votre épreuve du vieux Gomez à ses enfants est incomparable : *Question extraordinaire de la rude paternité des vieux temps*, etc., etc.

Vous avez oublié un dernier trait que j'ai lu quelque part et qui couronne dignement la carrière de

votre géant. Après la mort du Cid, les chrétiens attachent sur son cheval son cadavre emballé dans son armure et le lancent férocement sur les Maures, qui s'enfuient épouvantés à la vue du fantôme. Voilà des funérailles qui eussent flatté cette grande ombre.

Ma lettre n'est à autre fin que de vous parler de mon émotion. C'est une pente que je suis quelquefois et à coup sûr. J'écris cette lettre avec plus de plaisir que presque toutes les autres.

A vous bien sincèrement.

Eug. Delacroix.

Je me rappelle, en vous écrivant, un trait qui, quoique moderne, n'en est pas moins de la trempe du dernier que je vous ai raconté. Mon vieux père, qui était une espèce de Cid, en a été témoin. Dans l'une des batailles de l'Empire, dans laquelle on ne se ménageait pas, un régiment de cuirassiers fit merveille sur les Russes. Un soldat s'était emparé d'un drapeau dans le moment le plus vif de l'action, et avait péri au milieu de son triomphe. En rentrant à la ville ou au camp, et en présence de toute l'armée, ses camarades attachèrent son corps san-

glant et couvert de son uniforme sur son cheval avec son drapeau dans ses bras, et le soutenaient dans sa marche.

C'est assez beau pour des Français !

A SOULIER

Ce mardi 21 juin 1856.

... Je tâcherai de ne pas trop m'éreinter à Saint-Sulpice pour causer tout notre saoûl ensemble, les coudes sur la table. La semaine prochaine je compte prendre mon vol. J'ai grand besoin de me reposer et de respirer...

A M. C. DUTILLEUX

Paris, le 24 août.

Cher Monsieur, votre bonne lettre m'est arrivée au milieu de mon rude travail de Saint-Sulpice, et que

je poursuivrai encore tout le mois prochain. Ce travail, tant retardé et interrompu sans cesse, aurait pu être achevé dans cette campagne; mais la clarté douteuse de la fin de l'automne me forcera encore de lâcher prise, mais avec la résolution d'achever au printemps.

Je n'avais pas oublié de m'occuper de l'esquisse que vous avez eu la bonté de me demander pour votre ami : seulement, j'avoue que je ne m'étais pas bien rappelé la nature du sujet, et j'avais commencé à son intention une petite réminiscence, avec changements, du plafond de la chapelle qui m'occupe dans ce moment, l'*Archange saint Michel terrassant le démon.* Si ce choix contrarie votre amateur, je tâcherai de trouver, aussitôt qu'il me sera possible, quelque chose qui puisse le satisfaire.

La réussite de la *Médée*, de M. Lassalle (1), auprès des Lillois, est véritablement ce qu'on vous a dit. C'est un homme que j'aime beaucoup, et qui avait entrepris avec beaucoup d'ardeur cet ouvrage. Comme il avait l'habitude de travaux tout différents, je n'étais pas sans quelque appréhension, et sa planche est venue me rassurer. Vous y trouverez la qualité que le public apprécie le plus et la plus propre à assurer

(1) M. Émile Lassalle avait exécuté une grande lithographie d'après cette peinture magistrale, qui est un des honneurs du Musée de Lille, et que Delacroix a depuis répétée avec des variantes.

la vente. C'est une propreté de travail qui n'est pas le mérite que, pour mon compte, j'estime davantage; mais, en même temps, je pense que, comme moi, vous serez surpris de certaines parties où le caractère est très-bien rendu. L'aspect général est saisissant. La pièce, au reste, est d'une dimension extraordinaire.

Adieu, cher monsieur.

E. D.

A M. BOULANGÉ

RUE DU BUISSON SAINT-LOUIS, 12

Ce 30 novembre 1856.

Mon cher Monsieur, je serais bien aise de savoir s'il vous serait possible de peindre ou de faire peindre à la colle, dans une chambre de moyenne grandeur, un *ciel léger avec petits nuages*, et quel serait le prix de ce travail. On me demande de m'en occuper sans retard, et j'ai tout de suite pensé que cela pour-

rait vous aller. Nous pourrions parler aussi en même temps de la reprise des ornements de la Chapelle...

E. D.

AU MÊME

Ce 4 décembre 1856.

Mon cher Monsieur, si vous voulez prendre la peine de passer chez *Mme la baronne de Forget, rue de La Rochefoucauld, 19*, entre onze heures et midi, vous prendrez connaissance de la pièce dont vous voulez bien vous charger de peindre le plafond. Je ne puis vous y faire aller plus tôt parce que c'est une chambre à coucher et qu'il serait difficile qu'elle fût libre auparavant. Vous verrez ce qu'il y a à faire avant de vous mettre à peindre.

Je me promets toujours d'aller vous voir un de ces jours, et je vous l'écrirai d'avance.

Votre tout dévoué,

E. DELACROIX.

A SOULIER

6 décembre 1856.

Je suis un monstre, je suis un chien, je relis encore cette bonne et aimable lettre que tu m'as envoyée il y a tout à l'heure un mois, et je me demande comment j'ai eu le cœur, ou plutôt l'absence de cœur, de ne pas répondre... Ne crois pas que je m'excuse sur l'abondance de mes occupations : je n'ai jamais pu remplir mes journées, comme je vois tant de gens qui ne se donnent pas le temps de manger ou de respirer au milieu des affaires rebutantes dont ils se chargent avec une espèce de fureur. Bien que je ne fasse que des choses qui m'amusent, elles n'ont pas l'art d'occuper tous mes moments et l'ennui se glisse souvent dans les intervalles; cependant, je connais bien moins cette maladie, à présent que je touche à la triste vieillesse, que quand j'étais jeune, à cet âge où l'on dit que tout est couleur de rose : c'est alors que je donnais au diable cette vie qu'il semble qu'on devrait alors remplir d'occupations si agréables. Que d'attentes vaines ou fastidieuses pour un instant! Que de tristesses ou de regrets après cet

instant! J'ai donc, autant que cela peut être dans ce monde qui tourne toujours sous nos pieds, ce bien qu'on appelle la tranquillité, bien qui n'est connu ni des procureurs impériaux, qui veulent être premiers présidents, ni des commandeurs, qui veulent être grands officiers, etc. A la vérité, je me suis porté pour être académicien; mais il y a si longtemps que j'ai eu cette envie-là, que je commence à être blasé sur l'espoir ou sur la crainte à cet endroit. Malgré une certaine rancune persévérante, on me dit que j'ai plus de chances cette fois. Dieu le veuille!

Quand boirons-nous à la santé de nos souvenirs? Quand viendras-tu? Comme j'ai à peu près renoncé à lire, surtout le soir, j'ai des moments d'inoccupation apparente qui ne sont pas du tout cet ennui dont je parlais tout à l'heure : je ferme les yeux ou je regarde le feu de la cheminée. Alors je rouvre un livre fermé déjà à beaucoup de chapitres dans ma mémoire, et je retrouve de délicieux moments, et en première ligne ceux que nous avons passés ensemble. Je ne passe jamais sur la place Vendôme sans lever les yeux vers cette mansarde que nous avons vue si joyeuse. Que d'années depuis tout cela, que de vides! Les choses sont bien arrangées puisque les vieillards sont moins violemment remués par leurs sentiments que les jeunes gens. Il est tant à regretter et tant à craindre de la maladie, de l'isolement, de mille maux enfin, qu'ils ne pourraient en-

visager tout cela s'ils y portaient de la vivacité. Peut-être que les vrais sentiments n'y perdent rien. Je me sens encore jeune sur quelques points de l'âme, et c'est surtout sur des souvenirs comme ceux-là. Je t'embrasse donc avec toute la tendresse qui me reste, ne trouvant plus de place pour t'en écrire plus long.

Adieu, cher ami, et mille choses à Mme Soulier.

EUG. DELACROIX.

A M. ABEL DE PUJOL

MEMBRE DE L'INSTITUT, RUE ALBOUY, 14

Ce 1er janvier 1857.

Mon cher monsieur Abel,

Je m'étais flatté que je pourrais, avant la séance de samedi prochain, me présenter chez vous, ainsi que l'usage et les convenances le réclament : c'est ce qui m'avait fait prendre la liberté de vous instruire, par une simple carte, de l'état d'indisposition où je

me trouvais. Je vois malheureusement que je ne pourrai avant lundi ou mardi m'exposer à l'air sans danger. Je viens donc vous donner ce nouvel avis d'une abstention bien indépendante de ma volonté et me recommander à toute votre bienveillance. J'espère pouvoir, la semaine prochaine, réparer autant que je le pourrai le tort que je puis éprouver de ce contre-temps.

Recevez, cher monsieur Abel, les assurances de mon dévouement et de ma bien haute considération.

Eug. Delacroix.

AU PRÉSIDENT

DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Ce 2 janvier 1857.

Monsieur le Président,

Je prends la liberté de m'adresser à vous pour vous prier d'informer Messieurs les membres de l'Académie, si toutefois le règlement ne s'y oppose pas, que

l'indisposition qui m'avait forcé jusqu'ici de m'abstenir de les visiter me retient encore chez moi et me force à solliciter leur indulgence.

Je sçais (*sic*) trop ce que les convenances et de justes usages réclament de moi dans cette circonstance, et mon dessein de m'acquitter de ce devoir me fait vivement désirer que mon abstention momentanée ne soit pas interprétée à mon désavantage. Je conserve en même temps l'espoir de pouvoir, la semaine prochaine, réparer autant que je le pourrai les effets de ce retard involontaire.

Veuillez agréer, monsieur le Président, les assurances de la plus haute considération.

EUG. DELACROIX.

A M. CLAPISSON

RUE SAINT-GEORGES, 20

7 janvier 1857.

Monsieur, j'ai bien besoin que vous m'excusiez auprès de ceux de vos collègues qui me portent in-

térêt. La crainte d'une rechute, qui serait la troisième, et le froid dans l'état de faiblesse où je suis encore me forcent à reculer encore le moment où je pourrai sortir. Vous m'avez accueilli avec tant d'amabilité le jour où j'ai eu le plaisir de vous rencontrer chez M. Perrin, que vous êtes la personne à laquelle j'eusse été le plus heureux de serrer la main et de parler de mes espérances. Il est inutile de vous exprimer jusqu'à quel point je suis affligé de la tournure que ce malentendu peut donner à ma candidature. Mais, heureux ou malheureux, j'irai bien enfin vous chercher pour vous parler de mes sentiments de reconnaissance et de bien sincère considération.

Eug. Delacroix.

A M. AUBER

Janvier 1857.

Monsieur et illustre maître,

J'avais pris la liberté de vous informer de l'indisposition qui me mettait dans l'impossibilité d'avoir l'honneur de vous voir la semaine dernière. Ce de-

voir, dont je ne pouvais m'acquitter, était un grand plaisir dont je me trouvais privé; votre bonté et votre amabilité ont été constantes pour moi, non seulement dans mes épreuves académiques, mais partout où j'ai eu le bonheur d'être rapproché de vous. Malheureusement, je demeure encore forcé de m'abstenir de toute sortie d'ici à quelques jours pour ne pas compromettre, pour tout l'hiver peut-être, le mieux que j'avais commencé à éprouver. Soyez donc assez bon pour me plaindre de l'impossibilité où je me trouve de vous voir une fois de plus.

Agréez, Monsieur et illustre maître, les expressions d'une admiration qui n'est pas nouvelle et celles de ma respectueuse et bien haute considération.

EUG. DELACROIX.

AU MÊME

Ce 11 janvier 1857.

Monsieur et illustre maître,

Puisque je suis encore arrêté pour quelques jours, laissez-moi vous dire dans cette lettre toute ma re-

connaissance pour la part que vous avez à l'honneur que j'aurai dorénavant d'être le confrère d'un homme tel que vous. Aller vous le dire sera un de mes premiers soins dès que je serai libre.

Recevez l'assurance de tous mes respects et de toute mon admiration.

EUG. DELACROIX.

A M. C. DUTILLEUX

Ce 13 janvier 1857.

Cher monsieur et ami... Il n'y a pas de félicitations qui puissent me flatter plus que les vôtres. La chose a été faite assez franchement, et cela ajoute à la réussite aux yeux du public. Vous dites justement que ce succès, il y a vingt ans, m'aurait causé un tout autre plaisir ; j'avais la chance, dans ce cas, de me voir plus utile que je ne puis l'être maintenant dans une situation de ce genre. J'aurais eu le temps de devenir professeur à l'École : c'est là que j'eusse pu exercer quelque influence. Quoi qu'il en soit, je

ne partage pas l'opinion de quelques personnes, amies ou autres, qui m'ont fait entendre plus d'une fois que je ferais mieux de m'abstenir. Il y a plus de fatuité que de véritable estime de soi-même à rester dans sa tente : au reste, je ne manque point ici à mes antécédents, puisqu'une fois mon parti pris je n'ai pas cessé de me présenter.

En voilà beaucoup pour mon apologie. Je ne veux plus penser qu'à vous remercier encore et à vous embrasser...

A M. MICHAUX

Ce 18 janvier 1857.

Mon cher Monsieur, vous avez toujours été si aimable pour moi que je n'hésite pas à vous demander de vous intéresser à un homme de beaucoup de talent d'abord et que j'aime excessivement. J'aurais été vous parler de tout cela, mais je suis souffrant, ne puis aller loin en voiture ; c'est, soit dit en passant, ce qui m'a empêché d'aller au bal de la Ville, pour lequel j'avais eu la faveur d'avoir un billet. Vous verrez par la lettre même de M. Maréchal, que je

vous envoie, ce qu'il demande de moi et quels sont ses titres. Ce que je vous recommande d'abord, c'est le dernier paragraphe de sa lettre, où il demande de le renseigner sur les travaux qui vont être distribués. Comme il ignore que je ne fais plus partie du conseil, il pense que je suis en situation d'en parler au préfet dans de tout autres termes qu'effectivement je me serais empressé de le faire. Je crains pour beaucoup de raisons de ne pouvoir lui être utile que quant aux renseignements que je prends la liberté de vous demander. Si dans l'occurence vous pouviez rappeler les titres si anciens, si incontestables qu'il a à toute la faveur de M. le préfet, je vous en serais bien reconnaissant.

Il s'agissait de l'habile peintre-verrier, M. Maréchal, de Metz.

A M. PÉRIGNON

Ce 21 janvier 1857.

Mon cher monsieur, j'ai été si sensible à votre bon souvenir que je n'aurais pas manqué de vous l'écrire

tout de suite si, à une indisposition qui me retenait chez moi depuis un mois, ne s'était ajoutée ces jours-ci une rechute qui m'a forcé de me soigner tout à fait et d'interrompre toute occupation. La plus agréable pour moi, en commençant à reprendre, est de vous exprimer ma reconnaissance, tout en regrettant ce dont je n'avais pas encore la certitude : qu'il faille maintenant nous écrire pour communiquer au lieu de ces bonnes conversations sur la peinture qui réchauffent et encouragent. Êtes-vous donc exilé définitivement? Dans ce cas, que je déplorerai, n'interrompons point des relations que vous continuez d'une manière si aimable pour moi (1). .

Cette élection n'est pas plus mauvaise pour venir tard : la difficulté de l'obtenir en augmente pour moi la valeur; seulement, il est un point capital où ce retard menace de lui faire perdre son fruit. En me nommant académicien, on ne m'a nullement fait professeur à l'École, car c'est là justement que serait le danger aux yeux de nos doctes confrères. Autour d'un tapis vert, où chacun dit son mot comme en famille, les paroles n'ont pas une bien grande portée, surtout quand elles s'adressent à des personnes dont les convictions sont arrêtées tant bien que mal; c'est au pupitre de l'École et en corrigeant

(1) M. Pérignon avait été nommé directeur du Musée et des Écoles de dessin de la ville de Dijon.

les jeunes gens qu'on peut enseigner quelque chose, et malheureusement les places de professeur sont à l'élection des académiciens. Voilà la situation qui ôte une valeur infinie à mon nouveau poste : vous le comprendrez de reste. Une récente mesure va remettre le jury dans les attributions de l'Institut : je me flatte que je pourrai là être utile, car je serai à peu près seul de mon avis, et ce sera le cas de ne pas être malade. Enfin, l'habit que j'endosse ne changera pas l'homme, j'espère ; l'instinct a toujours été toute ma science, et la science des autres n'a jamais servi qu'à m'égarer.

—◇—

A M. ***

1857.

... Je te remercie de ta lettre, et j'y vois que tu avais, à l'avance, confiance dans le résultat. Je n'ai pas été aussi rassuré que toi pendant le cours des démarches qui l'ont amené ; non que j'aie pu en faire de ma personne, car j'ai été retenu chez moi par un gros rhume pendant trois semaines : je n'ai donc pu faire ces visites ; j'ai écrit quelques lettres, et sur-

tout j'ai eu dans l'illustre corps deux ou trois amis, comme il n'en existe guère qu'au Monomotapa, qu ont pris ma carte en main avec une suite et une chaleur qui ont beaucoup contribué au succès. En somme, quoique tardive, cette élection est utile et me semble plus à propos, à présent qu'elle est faite, que je ne me le figurais auparavant. Aux félicitations que je reçois, je vois qu'elle était presque nécessaire pour qu'une certaine partie du public me mît à une certaine place : cela a rassuré un bon nombre d'admirateurs, et quoiqu'il n'y eût rien de changé dans la valeur de l'homme et dans celle de ses ouvrages, il fallait absolument l'étiquette.

AU BARON LARREY

Ce 6 février 1857.

Cher monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre discours à l'occasion de l'inauguration de la

statue de Bichat. Son éloge était en bonnes mains, et j'ai lu avec bien de l'intérêt les détails peu connus des gens du monde que vous donnez sur cette belle vie si bien employée. Je vous sais très-bon gré également du souvenir que vous donnez à notre pauvre David, qui est bien, lui aussi, le premier sculpteur de notre temps, et qui mériterait bien à son tour une statue, lui qui en a été prodigue pour les grands hommes, ses contemporains. Je vous remercierai tout particulièrement de votre bon souvenir dans cette circonstance.

Recevez, cher monsieur, les assurances du plus affectueux dévouement.

E. Delacroix.

A M. C. DUTILLEUX

Ce 5 mars 1757.

Cher monsieur, je voudrais de tout mon cœur satisfaire le désir de M. Legentil et pouvoir lui renvoyer

de suite un tableau; mais vous allez voir quelle suite de circonstances fâcheuses me forcent à le prier d'attendre encore un peu.

Je relève à peine d'une maladie qui, négligée dans le principe, me tient depuis près de trois mois hors de mon atelier. Il y a six semaines, le rhume que je négligeais est devenu une indisposition tout à fait sérieuse. Je suis, depuis une quinzaine de jours, en convalescence, mais je crains qu'elle ne soit longue. Vous vous rappelez que le petit tableau n'était pas terminé; je désirais m'en servir pour mon tableau définitif dans l'état où il était. Il y a donc à y travailler encore. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de m'y mettre aussitôt que je pourrai toucher un pinceau, et je vous l'enverrai avec empressement, renonçant à m'en servir pour mon plafond.

Vous me parlez du Salon : je m'étais flatté d'y mettre quelques tableaux, à la vérité, de petite proportion. Mais l'accident qui me retient hors de mon atelier ne me permettra probablement pas de les achever. Il est possible même que le contre-coup de tout cela soit la nécessité d'ajourner encore indéfiniment mes travaux de Saint-Sulpice.

Vous me parlez, cher monsieur, de vos soucis, des maladies des personnes qui vous sont chères : vous êtes plus à plaindre que moi qui n'ai à m'occuper que de ma chétive santé : vous souffrez dans tous les êtres qui vous sont chers. Mais la vie est ainsi faite.

Je trouve dans mes cahiers et extraits ce passage de Voltaire : « Le bonhomme Jacob, interrogé par le roi d'Égypte sur son âge, lui dit : « Seigneur, j'ai cent trente ans et n'ai pas eu un seul jour heureux dans ce court pèlerinage. »

Il faut donc se résigner à tout cela, car c'est la vie. Nous autres artistes, qui jouissons à la fois autant et mieux que le reste des autres des beautés de la nature et aussi des productions de ceux qui ont su les rendre, nous avons quelques motifs de consolation de plus. Il y en a de bien grands dans l'amitié, et la rareté de ce sentiment en augmente le prix...

E. D.

A M. E. ABOUT

Ce 19 mars 1857.

Monsieur, je m'empresse de répondre à la lettre que vous avez bien voulu m'adresser avec une planche gravée d'après moi, et je le ferai avec une entière franchise puisque vous m'y invitez.

On ne peut méconnaître un sentiment très-vif dans

cet ouvrage. La tête du cheval surtout a beaucoup d'expression, et tout annonce d'heureuses dispositions; mais l'inexpérience du lavis et du modelé des plans se fait trop sentir en général. La figure de l'homme, et malheureusement c'était la partie importante, est tout à fait manquée; la tête, les mains, le turban, les vêtements, etc., sont trop imparfaits pour qu'il soit possible de se figurer le parti qu'on pourrait bien tirer d'un ouvrage dans lequel la figure joue un rôle important.

Vous me trouverez peut-être sévère, monsieur, et il n'est pourtant personne à qui j'eusse désiré davantage d'être agréable en cette occasion. Mais vous comprendrez plus facilement que qui que ce soit que j'ai plus à perdre que tout autre dans une interprétation incomplète. Il me faut absolument un homme qui sache dessiner tout à fait, non pas à la manière d'un prix de Rome, mais avec une connaissance de la figure et une habileté de main capables d'interpréter avec sûreté là où il n'y aurait que des indications légères, etc., etc. Cette science, je ne me dissimule pas qu'elle ne peut être que le fruit de longues études que la plupart des peintres eux-mêmes ne font pas. Des graveurs, les uns ne savent que calquer timidement un original, faute d'une connaissance suffisante de la gravure; les autres, par la même raison, déguisent comme ils peuvent cette insuffisance à l'aide des travaux du métier.

Veuillez donc croire encore une fois, monsieur, au regret que j'éprouve en vous parlant avec une sincérité à laquelle je suis forcé par un intérêt strict pour moi.

J'ai été effectivement très-souffrant, et voilà trois mois que je n'ai pensé au pinceau. Aujourd'hui encore, quoique convalescent, j'ai besoin de grands ménagements et de me cloîtrer encore quelque temps...

E. D.

A M. X.

Strasbourg, 5 août 1857.

Mon cher monsieur,

Je réponds bien tardivement à la lettre en date du 24 juillet que vous m'avez adressée à Paris ; je l'avais déjà quitté à cette époque. Ma santé, qui n'est pas encore remise, m'a forcé à quelques pérégrinations qui ne sont pas encore terminées, et ne me trouvant pas en état de travailler, j'ai préféré quitter tout à

fait les affaires et le bruit. Je n'ai donc participé à aucune des élections préparatoires ou définitives qui ont amené à l'Institut un nouveau sculpteur.

Quoique j'eusse désigné dans ma pensée un candidat que j'aurais désiré que l'on choisît, je n'en aurais pas moins fait tous mes efforts pour que l'on rendît à M. Debay une justice provisoire, en le plaçant avantageusement sur les listes. Son mérite comme sculpteur et les qualités qui distinguent son caractère l'auront, je n'en doute pas, mis en évidence. J'ignore, au reste, comment les listes ont été composées, et j'aurais été heureux pour ma part de lui donner une marque de sympathie, heureux aussi de vous donner en même temps une nouvelle assurance de toute celle que je vous porte.

Depuis près d'un mois que je cours la province, je suis frappé de la tranquillité si favorable aux travaux d'un artiste qu'on peut y trouver. Je vous applaudis bien d'avoir franchement pris le parti de vivre loin de ce bruit de Paris si peu inspirateur, si énervant au contraire. Quelque retiré qu'on vive à Paris, il est impossible de se soustraire à cette inquiétude perpétuelle dans laquelle on y vit et qui agit indubitablement sur les ouvrages de l'esprit.

Adieu, cher monsieur, vous êtes digne de sentir tous les avantages de la retraite et d'en profiter. Recevez, en attendant le plaisir de vous revoir, les

nouvelles assurances de mon bien affectueux dévouement.

EUG. DELACROIX.

A M. ALFRED ARAGO

Ce 10 décembre.

Mon cher ami,

J'accepte avec une vive reconnaissance, et, puisque vous êtes assez bon pour me demander mon jour, je vous demande *jeudi*. Je suis pris pour l'autre.

Je vous remercie aussi de vos convives : je serai bien heureux de faire la connaissance de M. Lefuel, et de le complimenter sur son magnifique et gigantesque enfantement. Adieu, mon cher ami, recevez l'expression de mon dévouement de cœur.

EUG. DELACROIX.

L'achèvement de ce qu'on appelle le nouveau Louvre,

c'est-à-dire la réunion de l'ancien Louvre aux Tuileries, fut terminé officiellement par M. Lefuel, en août 1857.

A M. TH. THORÉ

Ce 16 décembre.

Mon cher ami, j'ai reçu vos *Trésors d'art* (1) et vous en remercie bien. Je vais les lire avec grand plaisir et les parcourir avec soin. Je suis bien aise que mes notes sur Bonington puissent vous servir. J'ai oublié de vous dire que vers l'avant-dernière année de sa vie, il avait fait un voyage à Venise qui avait eu de l'influence sur son exécution : il n'avait pas été plus loin, à ce que je crois, en Italie. Il s'était passionné alors pour l'usage de la détrempe

(1) On sait que « W. Burger, » qui signait ces intéressants travaux d'une forme toute nouvelle dans son œuvre et ajoutant à la chaleur du sentiment instinctif la certitude de l'érudition, était le pseudonyme adopté par Th. Thoré en exil.

et s'en était servi pour ébaucher quelques tableaux. Je vous serre de nouveau la main avec toute l'affection d'un vieux et reconnaissant camarade.

EUG. DELACROIX.

L'étude sur Bonington, à laquelle Delacroix fait allusion, a paru dans les livraisons de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

A SOULIER

Champrosay.

... Je sens que si je vivais à la campagne je pourrais peut-être me refaire une santé. Quoique depuis longtemps je vive à Paris à peu près comme un campagnard quant aux distractions et ce qu'on appelle les plaisirs de ce lieu-là, on n'y trouve pas la bénigne influence naturelle qui, à la campagne, agit sur l'imagination pour réagir sur le corps ; là, on se sent au milieu d'objets amis et réellement faits

pour nous. Je ne puis me lasser de tout cela ; ma petite promenade me ravit, et, sauf ce rhume, je me trouve beaucoup mieux...

A M. DUTILLEUX

PEINTRE D'HISTOIRE, A ARRAS

Ce 5 janvier 1858.

Cher monsieur et bon ami, puisque l'usage veut qu'on fasse des vœux pour le bonheur de ceux qu'on aime plutôt dans ce moment que dans un autre, je vous envoie les miens de bien bon cœur ; mais sachez que dans tous les instants du monde mes sentiments pour vous sont ceux d'une vive amitié. Je me défends comme je peux contre le froid, chose plus difficile encore dans une installation comme celle que j'entreprends dans un si vilain moment. Vous avez la bonté de penser à l'atelier, et s'il est habitable. Je ne crois pas pouvoir y travailler encore, mais cela tiendra à une autre chose qu'à une dispo-

sition malsaine du local. Il a été élevé pendant le mois de juin : toute la chaleur de cet été et de cet automne l'a rendu fort sec, si je m'en rapporte à l'affirmation de plusieurs personnes de l'art. J'ai travaillé il y a plus d'un mois déjà et suis bien impatient de me remettre tout à fait à mes habitudes à cet égard. C'est moins la santé qui m'en empêche que les dérangements dont mon déménagement est cause. J'ai travaillé même au petit *Saint Michel*. Mais ce que j'y ai fait ne me satisfait point, et je ne veux pas vous l'envoyer avant d'en être satisfait moi-même...

E. D.

A SOULIER

Ce 15 janvier 1858.

Cher ami,

Que j'ai de chagrin de te savoir toujours souffrant ! C'est aussi ma mauvaise santé et plus encore les embarras dans lesquels je me trouve qui m'ont empêché de te répondre. Ces embarras sont ceux du déména-

gement. Ce n'est pas une petite affaire, avec une petite santé par-dessus le marché. Je suis toujours enrhumé ou en voie de l'être, et cependant il faut marcher toujours. Après avoir tout fait réparer dans l'endroit que je viens occuper, je me trouve encore, bien qu'occupant, noyé dans les ouvriers qui refont ce qui avait été fait, de sorte que sur des peintures vernies et lisses à s'y mirer, il revient des maçons et des fumistes qui donnent de grands coups de pioche pour refaire ce qui cloche : car tout cloche éternellement; l'imperfection est le lot de notre nature, et partout j'éprouve des inconvénients considérables, sans parler du prix qui était trop élevé pour ma bourse; et maintenant je fais par économie des dépenses considérables. Je croyais ne pouvoir supporter les ennuis que je ressentais, maintenant je fais connaissance avec des ennuis d'une autre espèce. En somme pourtant, à part l'inconvénient, si c'en est un, d'abandonner le quartier de la mode, je trouve ici des conditions assez séduisantes pour un solitaire : de grands appartements dont j'ai toujours raffolé, un loyer moindre, même en additionnant les déboursés préalables, et un jardinet pour faire un petit exercice modéré sans aller dans la rue dans les intervalles de mon travail. Au reste, j'étais arrivé à n'avoir plus le choix, et j'ai été tout aise de trouver cette occasion de ne pas être, au bout du compte, sur le pavé.

Tu verras tout cela quand j'aurai le bonheur de te posséder. Ta lettre, cher ami, est trop découragée. Le ciel t'accordera des jours plus longs que tu ne penses. Les existences modestes durent plus que les autres; les gens qui risquent tout et qui se croient toujours jeunes trouvent prématurément le terme de leur voyage; voyage peu agréable si l'on veut, mais il est de cela comme en matière de logement : nous connaissons l'auberge où le sort nous permet de respirer quelque temps, mais sait-on ce qui nous attend à l'autre étape? Obscur dénoûment dont je ne suis pas curieux malgré les inconvénients de la carrière présente.

Tu as des consolations dans la satisfaction qui te vient de tes enfants. J'en suis bien heureux, cher ami. Prends courage, nous boirons encore bouteille ensemble comme dans le bon temps. Ce bon temps, comme tu le dis très-bien, était bien mêlé : nous ne savions pas que nous étions heureux, nous avions sous la main les trésors les plus précieux et nous aspirions toujours au lendemain. Maintenant, ce que nous avons de mieux à faire c'est de penser au passé...

Mille tendresses véritables à Mme Soulier...

EUG. DELACROIX.

Rue de Furstemberg, 6. C'est tout près de notre

chère rue Jacob où nous avons eu de si bons moments. C'est ce que ce pauvre Leblond me disait l'autre jour. Il m'a bien demandé de tes nouvelles.

E. D.

A M. DUTILLEUX

Ce 30 janvier 1858.

Cher monsieur et bon ami, je suis bien désolé que vous ne m'ayez pas donné avis plus tôt de votre projet de Société des Amis des Arts. J'aurais pu effectivement trouver parmi mes toiles quelque chose qui fût facile à finir dans un terme aussi court que celui que vous me fixez, car vous ne doutez pas de mon empressement à accueillir votre proposition. Je suis encore en déménagement. Tous mes tableaux ont été soigneusement emballés par gros paquets bien entourés, pour éviter les accidents de toute nature. Le local où je dois les placer en grande partie n'est pas encore disposé convenablement. Les déballer dans cet état causerait, au milieu de l'embarras où je suis encore, une confusion extrême. Il

en est un, assez petit malheureusement, sur lequel je pourrais mettre la main, à cause de sa forme cintrée qui me le fera distinguer dans le lot où il se trouve. Il y aurait très-peu de chose à faire pour le finir. C'est une réduction modifiée de l'*Hercule se reposant de ses travaux au pied de ses fameuses colonnes ;* c'est un des sujets que j'ai peints dans le salon de la Paix, à l'Hôtel de ville. Comme il avait une destination, il avait déjà une bordure appropriée à sa forme et qui évitera une perte de temps.

Si vous ne répugnez pas à avoir une répétition, soyez assez bon pour me le faire savoir, et comment il faudrait vous l'expédier quand elle sera terminée.

Le petit *Saint Michel* est le premier tableau auquel j'aie travaillé dans mon nouvel atelier. Malheureusement, ne l'ayant pas vu depuis longtemps, je me suis laissé aller à des changements, et à l'heure qu'il est, il se trouve dans une mauvaise veine et par conséquent accroché. Il me faut attendre, comme cela m'arrive toujours en pareil cas, et n'y revenir qu'avec un sentiment frais. Excusez-moi bien auprès de M. Legentil de ce nouveau retard. Il est causé par le désir que j'ai de lui offrir quelque chose dont je sois content moi-même...

E. D.

A M. CH. BAUDELAIRE

Ce 17 février 1858.

Mon cher monsieur,

Je vous remercie beaucoup du cas que vous voulez bien faire des articles dont vous parlez : je n'éprouve pas pour eux la même tendresse, et d'ailleurs, si je devais les publier, il faudrait des remaniements considérables. Il faut que vous sachiez que j'ai récemment refusé ce que vous disiez à M. Silvestre qui y avait mis beaucoup d'insistance et à qui j'ai toutes sortes de raisons de désirer d'être agréable : il faut donc absolument que je vous fasse la même réponse qu'à lui, quoiqu'il m'en coûte de vous désobliger.

Je vous écris ceci à la hâte avant de sortir. Mille remercîments de votre bonne opinion : je vous en dois beaucoup pour les *Fleurs du mal* : je vous en ai déjà parlé en l'air, mais cela mérite tout autre chose.

A vous bien sincèrement.

E. DELACROIX.

Charles Baudelaire était allé lui demander, de la part de

l'éditeur Poulet-Malassis, de consentir à une réimpression de ses articles sur les arts, en un ou plusieurs volumes.

Nous-même, plus tard, nous fîmes une nouvelle tentative. M. Delacroix nous répondit « qu'il ne voudrait rien publier avant d'avoir vu les maîtres italien sur place, et que l'état de sa santé lui interdisait l'espérance d'un tel voyage. »

A M. C. DUTILLEUX

Ce 16 mars 1858.

Cher monsieur, vous auriez vos tableaux depuis plus de quinze jours sans une nouvelle indisposition, qui heureusement n'était pas de la même nature que celle qui m'a retenu si longtemps l'année dernière et qui, j'espère, n'aura pas la même durée. J'ai dû cependant cesser toute occupation.

Je m'étais mis incessamment à finir ce tableau de votre ami M. Legentil, et vous recevrez les deux. Je désirerais savoir de vous si vous attendez d'autres envois de Paris, et si dans ce cas on pourrait prendre chez moi les deux tableaux pour les joindre au reste; sinon je vous les enverrai à part et à votre adresse en les faisant emballer avec soin.

Cette indisposition vient bien mal à propos. Je suis littéralement accablé de demandes, d'abord pour les ouvrages que je m'étais engagé à livrer, ou plutôt que j'avais commencés avant ma maladie. Il m'aurait donc été impossible de faire pour vous autre chose que ce que j'avais sous la main, et ce qui se trouvait le plus avancé. J'en suis d'ailleurs encore au même point pour mes déballages; je n'ai pas encore établi l'endroit où je dois serrer mes tableaux, et je ne puis encore les désamonceler. Croyez bien que c'est le désir de vous être agréable qui m'a fait achever pour vous ces deux petites toiles au milieu de la presse où je me suis trouvé.

Le prix en sera de trois cents francs pour chacune, si vous le voulez bien, afin de faire un compte rond.

Je désire vivement que cette saison, qui a été si contraire à tant de monde, ne vous ait pas atteint dans votre santé ni dans celle des personnes que vous aimez. Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche et combien je désire que vous soyez heureux, comme vous le méritez.

J'attends votre réponse...

E. D.

On voit ce que Delacroix demandait de ses toiles! Trois cents francs, et cela en 1858!

A M. BOULANGÉ

Ce 18 mars 1858.

Mon cher monsieur, vous m'avez fait espérer que vous pourriez vous transporter au lieu où je vous avais dit que l'on désirait faire faire des raccords d'ornements, afin de pouvoir donner une idée du prix après l'inspection des lieux. Voici ce qui va avoir lieu :

M. Berryer, propriétaire de la maison de campagne, part pour y passer quelques jours, *samedi 20 courant*, c'est-à-dire à la fin de la semaine où nous sommes ; s'il vous était possible de faire le voyage dans l'un des premiers jours de la semaine prochaine, vous vous y trouveriez avec lui et il vous expliquerait ses intentions.

Si vos occupations vous permettent ce déplacement, veuillez me l'écrire aussitôt que possible ; j'en préviendrai M. Berryer pour qu'il vous donne votre itinéraire de manière à arriver sans peine. Il faut compter une journée franche à employer à cette visite, car c'est à une quinzaine de lieues, plus ou moins ; il est probable que vous ne pourriez revenir que le lendemain.

J'insiste bien pour que vous me répondiez tout de suite et je vous en serai bien personnellement obligé...

On fait une bonne partie du voyage en chemin de fer; des voitures vous conduisent ensuite à Malesherbes, où M. Berryer vous fait prendre dans un cabriolet pour faire les deux lieues qui restent...

A SOULIER

Champrosay, 29 mars 1858.

Cher ami, on m'a renvoyé ici ta bonne lettre et tu juges de mon regret. J'y suis depuis dix à douze jours, et comme j'ai eu le talent de m'y enrhumer par ce joli temps dont tu me parles, j'y reste encore maintenant que je vais mieux, afin d'attraper quelques rayons de soleil qui ont l'air de se montrer depuis deux jours. Dis bien à ton bon fils combien je suis fâché d'avoir manqué sa visite, et bien moins, je

t'assure, pour l'intérêt dont auraient été pour moi les détails qu'il pouvait me donner sur l'Afrique que pour le plaisir de voir cet homme de toutes pièces sorti de toi. Hélas ! sommes-nous donc si près de rentrer dans le rien que nous en soyons à voir nos rejetons de cette taille et de cette force ! Défendons-nous néanmoins, il peut encore y avoir quelques bons moments dans la partie crépusculaire de la vie, témoin le plaisir que nous avons eu à nous revoir.

... N'oublie pas, contrairement à nos idées de jeunesse, que Racine est *le romantique* de son époque ; son succès très-contesté dans son temps vient du naturel de ses pièces. On lui a reproché de n'avoir fait que des Grecs de Versailles ; et que voulait-on qu'il fît, sinon ce qu'il avait sous les yeux? mais il a fait des hommes et surtout des femmes. On vient de jouer *Phèdre* en italien : rien n'est plus comique et ne relève davantage le piédestal de notre *Jean*. Cette langue redondante et bavarde fait le plus parfait contraste avec la sobriété élégante de son langage divin. L'actrice joue cela en faisant de grands bras : c'est une Vénus du carrefour. Cela ne détruit pas l'éternelle jeunesse des caractères de l'Old William ; mais il faut réparer notre injustice, surtout quand nous devons par-dessus le marché éprouver de vives jouissances.

Embrasse donc ton Bajazet à mon intention. Il ne

me sera peut-être pas toujours refusé de le voir dans sa gloire. Jusqu'à présent, c'est le fils de son père que j'embrasse.

E. Delacroix.

A M. DUTILLEUX

Ce 8 août 1858.

Cher monsieur et ami, je ne lis qu'à présent votre lettre si aimable, écrite il y a un mois environ. Vous voudrez bien excuser le retard involontaire de ma réponse. Je reviens de Plombières où j'étais retourné sans une grande foi dans la vertu de ses eaux, mais pour y mener une vie plus libre, au grand air et loin de mes affaires. Malgré quelques contrariétés, je m'y suis trouvé assez bien ; mais depuis que je suis de retour à Paris, je m'y retrouve à peu près dans le

même état de santé : au lieu de manger à peu près comme tout le monde, ce que je faisais à Plombières, je me remets à mon régime de nourriture restreint, nécessité chez moi par le travail. En un mot, je ne suis pas encore remis à ma satisfaction, et je doute un peu si je le serai bientôt.

Vous voulez bien me demander mon opinion sur la restauration des Rubens. En somme, je crois l'opération bonne : elle est même excellente eu égard aux dévernissages pratiqués habituellement sur les tableaux. Voici l'effet produit : le vernis enlevé à fond, particulièrement sur les clairs, a découvert une fraîcheur de tons à laquelle on devait s'attendre. Les jeunes nourrissons de la peinture, qui se figurent qu'il suffit de peindre à l'huile grasse et de donner à leurs toiles à l'aide du bitume ce qu'ils appellent des tons chauds, ont dû être désappointés. On saura désormais qu'on peut être un artiste très chaud et rendre la nature avec ses tons véritables. Le seul inconvénient de ce travail résulte sans doute de la manière dont les tableaux ont été exécutés. Il est probable que Rubens se contentait de simples frottis pour les ombres. Ces frottis ou glacis étaient pratiqués avec des tons transparents qui ont poussé au noir. La coloration noire des vernis accumulés par le temps, qui s'étendaient également aux clairs, mettait une sorte de liaison entre ces clairs et ces ombres. Aujourd'hui la proportion est dérangée,

c'est-à-dire que les ombres sont foncées et les clairs ont un éclat si vif, — celui que le peintre avait voulu y mettre, — que l'aspect des tableaux a quelque chose de métallique et de monotone, à cause de l'effet uniformément sombre des parties ombrées. C'est, du reste, l'effet qui se produit presque constamment sur tous les dévernissages. Il serait à souhaiter qu'on ne vernît jamais. Nos descendants auraient sans doute une idée plus exacte de nos tableaux ; mais comment résister au désir de donner à ses contemporains la meilleure opinion possible de soi et de ses œuvres ?

Que je vous remercie de votre bon souvenir ! Croyez bien à ma reconnaissance de l'amitié que vous me conservez et qui est de ma part bien réciproque : à mesure que les années s'écoulent, une affection comme la vôtre devient de plus en plus rare, et entre les gens de la même profession elle peut passer pour unique...

A ALEXANDRE COLIN [1]

Ce 12 octobre 1858.

Mon cher Colin,

Quand vous m'avez écrit au sujet de la candidature de votre fils pour le concours d'histoire, j'étais bien loin, et même quand j'aurais su qu'il faisait partie des concurrents, il m'aurait été impossible de m'y trouver. Vous voyez, du reste, que mon opinion est très-isolée au milieu des juges de tous ces concours. Je m'afflige beaucoup qu'il s'y trouve si peu de chances pour les jeunes gens qui montrent du talent, mais qui ne sont appuyés d'aucun des professeurs de l'École. Foin de toutes ces écoles, mon cher ami. Velazquez, Rubens, Titien, voilà les bons maîtres qui portent bonheur à ceux qui ont pris de leurs leçons. Montrez-les à vos enfants comme vous savez les voir. Vous développerez en eux tout ce qu'ils ont de talent.

(1) M. Colin a exécuté d'excellentes copies, particulièrement d'après les maîtres espagnols.

Je vous exprime de nouveau tous mes regrets et mes bien sincères amitiés.

EUG. DELACROIX.

A M. SOULIER

Le 5 décembre 1858.

Cher ami, quand ta lettre m'est arrivée, j'étais encore bien souffrant de la fatigue outrée que m'a occasionnée mon Plafond, sans que j'arrive pour pour cela à le terminer ; c'est comme cela que j'entends l'inutilité de mes efforts...

... Pauvre ami, ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Je vis bien seul, c'est-à-dire que je t'ai vu, avec ta lettre, faire ton entrée près de moi et causer comme autrefois. Quand viendras-tu, pauvre exilé, revoir ce Paris si mobile et toujours le même pourtant ? L'ennui s'y rencontre aussi bien qu'à la campagne. Le travail seul ou l'intimité remplissent bien

les moments de ce court passage. Allongeons-le toutefois le plus que nous pourrons. Nous connaissons en détail cette mauvaise auberge et nous nous y tenons quoique un peu gênés; l'autre, celle qui nous attend, est bien étroite et bien froide : attendons, attendons.

Adieu, cher ami.

EUG. DELACROIX.

A M. TH. SILVESTRE (1)

Paris, ce 31 décembre 1858.

Mon cher monsieur, je reçois votre lettre de Londres et je la trouve trop pressante, et pour la matière que j'ai à traiter et pour l'état où je suis de-

(1) Il faut rapprocher de celle-ci un des billets qu'on a rencontrés précédemment et la belle lettre que Delacroix adressa à Thoré. à propos de Bonington et que nous donnons plus loin (p. 280.)

puis trois jours par exception, car je me portais à merveille depuis six mois; j'ai pris un malaise qui me met tout à plat. Encore si vous m'aviez demandé ce renseignement pour une époque un peu plus reculée, j'aurais pu choisir mes moments. Au reste, ce que vous me demandez, c'est ce que j'ai le plus de plaisir à faire. L'époque de ma vie où j'ai vu l'Angleterre et le souvenir de quelques amis d'alors sont très-doux pour moi.

Presque tous ont disparu. Parmi les artistes anglais qui m'ont fait l'honneur de m'accueillir, — tous avec la plus grande bonté, car j'étais alors à peu près inconnu, — je crois qu'il n'en reste plus un seul. Wilkie, Lawrence, les Fielding, grands artistes, un surtout, *Copley*, dans le paysage et l'aquarelle, Ettie, mort, je crois, récemment, m'ont montré la plus grande complaisance. Je ne parle pas de Bonington, mort aussi dans sa fleur, qui était mon camarade, et avec lequel, — ainsi que Poterlet, autre mort prématurée, en qui la peinture a perdu beaucoup (celui-ci était Français), — je passais ma vie à Londres au milieu des enchantements que donnent dans ce pays-là à un jeune homme ardent la réunion de mille chefs-d'œuvre et le spectacle d'une civilisation extraordinaire. Je ne me soucie plus de revoir Londres : je n'y retrouverais aucun de ces souvenirs-là, et surtout je ne m'y retrouverais plus le même pour jouir de ce qui s'y voit à présent.

L'école même est changée. Peut-être m'y verrais-je forcé de rompre des lances pour Reynolds, pour ce ravissant Gainsborough que vous avez bien raison d'aimer. Non pas que je sois l'adversaire de ce qui se fait maintenant dans la peinture en Angleterre. J'ai été frappé même de cette prodigieuse conscience que ce peuple peut apporter, même dans les choses d'imagination : il semble même qu'en revenant à rendre excessifs des détails, ils sont plus dans leur génie que quand ils imitaient les peintres italiens surtout et les coloristes flamands. Mais que fait l'écorce? Ils sont toujours Anglais sous cette transformation apparente. Ainsi, au lieu de faire des pastiches purs et simples des primitifs Italiens, comme la mode en est venue chez nous, ils mêlent à l'imitation de la manière de ces vieilles écoles un sentiment infiniment personnel ; ils y donnent l'intérêt provenant de la passion de peindre, intérêt qui manque en général à nos froides imitations des recettes et du style des écoles qui ont fait leur temps.

Je vous écris sans m'arrêter et je vous lance tout ce qui me vient. Mes impressions de ce temps-là seraient peut-être un peu modifiées aujourd'hui. Peut-être trouverais-je dans Lawrence une exagération de moyens d'effet qui sentent un peu trop l'école de Reynolds ; mais sa prodigieuse finesse de dessin, la vie qu'il donne à ses femmes qui ont l'air de vous parler lui donnent comme peintre de portrait une

sorte de supériorité sur Van Dyck lui-même, dont les admirables figures posent tranquillement. L'éclat des yeux, les bouches entr'ouvertes sont rendus admirablement par Lawrence. — Il m'a accueilli avec beaucoup de grâce; c'était un homme gracieux par excellence, excepté pourtant quand on critiquait ses tableaux. Deux ou trois ans après mon voyage en Angleterre, j'y envoyai plusieurs tableaux, entre autres *La Grèce sur les ruines de Missolonghi* et le *Marino Faliero*. Ce dernier tableau attira beaucoup son attention. On m'a assuré qu'il avait manifesté l'intention de l'acquérir. Il mourut à peu près dans ce temps. J'ai eu de lui une lettre en huit pages à propos d'un petit article que j'avais fait dans la *Revue de Paris* sur son portrait du pape. J'eus l'imprudence de la montrer, avant de l'avoir bien lue moi-même, à un fougueux amateur d'autographes à qui je n'ai jamais pu la reprendre.

Wilkie fut également pour moi aussi aimable que le comportait son caractère réservé. Un de mes souvenirs les plus frappants est celui de son esquisse de *John Knox prêchant*. Il en a fait depuis un tableau qu'on m'a affirmé être inférieur à cette esquisse. Je m'étais permis de lui dire en le voyant, avec une impétuosité toute française, « qu'Apollon lui-même prenant le pinceau ne pouvait que la gâter en la finissant. » Je le revis depuis, quelques années après, à Paris. Il vint me voir et me montrer

quelques dessins rapportés d'un grand voyage d'Espagne, d'où il revenait. Il me parut entièrement bouleversé par les peintures qu'il y avait vues. J'ai admiré qu'un homme d'un génie aussi réel, et parvenu presque à la vieillesse, pût être influencé à ce point par des ouvrages fort différents des siens. Au reste il mourut peu après dans un état mental, m'a-t-on assuré, fort ébranlé.

Constable, homme admirable, est une des gloires anglaises. Je vous en ai déjà parlé et de l'impression qu'il m'avait produite au moment où je peignais le *Massacre de Scio*. Lui et Turner sont de véritables réformateurs. Ils sont sortis de l'ornière des paysagistes anciens. Notre école, qui abonde maintenant en hommes de talent dans ce genre, a grandement profité de leur exemple. Géricault était revenu tout étourdi de l'un des grands paysages qu'il nous a envoyés.

Je ne me suis pas trouvé en Angleterre en même temps que Charlet et Géricault; je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'on doit penser de ces deux hommes. Vous connaissez ma grande admiration pour l'un et pour l'autre. Charlet est un des plus grands hommes de notre pays; mais on ne dressera jamais chez nous une statue à un homme qui n'a fait autre chose que de jouer avec un petit bout de crayon pour faire de petites figures. Le Poussin a attendu deux cent cinquante ans cette fameuse souscription

à sa statue, laquelle, je crois, n'existe pas encore, grâce à l'insuffisance de fonds. S'il eût brûlé seulement deux villages, il n'eût pas attendu aussi longtemps.

Je fais des vœux pour que vous nous ameniez ici les beaux ouvrages dont vous me parlez. Notre école a grand besoin de se voir un peu infuser de sang nouveau. Notre école est vieille et il semble que l'école anglaise soit jeune. Ils semblent chercher le naturel et nous ne sommes occupés qu'à imiter des tableaux. Ne me faites pas lapider en me prêtant au dehors ces sentiments qui sont, hélas! les miens...

Le petit tableau que je vous ai fait attendre si longtemps, à mon grand regret, est achevé depuis quelque peu, et je le remettrai aux mains d'une personne accréditée suffisamment, si vous ne préférez attendre votre retour. — Vous avez bien fait de me mettre sur un chapitre que j'aime. Voilà quatre pages d'un malade que ces souvenirs ont un peu reposé. Je serais très-heureux que tout cela puisse vous être utile. Vous connaissez ma reconnaissance et le plaisir que j'ai à vous être agréable.

Votre tout dévoué.

EUG. DELACROIX.

A M. DUTILLEUX

Ce 3 janvier 1859.

Cher monsieur et ami, votre lettre m'a causé beaucoup de plaisir et d'attendrissement : elle me trouve dans un état de santé assez mauvais, et cet état ne dure que depuis peu. J'avais fort bien passé l'année; j'étais resté très-tard à la campagne dont le séjour me réussit toujours et où j'avais beaucoup travaillé. J'avais également fait une bonne campagne de travail à Saint-Sulpice, qui est en bonne voie et que j'avais quitté seulement à l'approche des froids et chassé par l'obscurité, avec l'espoir de terminer cette année; mais il faut pour cela que ma santé le permette. Je prends toutes les précautions possibles pour rendre cette indisposition passagère. Pour cela j'ai interrompu le travail de l'atelier, ce qui est toujours pour moi un grand regret. Mais les gens affligés d'une petite santé comme moi contractent à la longue l'habitude de ces interruptions et apprennent à tendre le dos à la nécessité.

Vous jugerez que dans cette situation une lettre comme la vôtre devait être pour moi une grande consolation, surtout quand je compare les sentiments qui l'ont dictée à la plupart de ceux que l'on échange d'habitude dans cette solennelle occasion. La triste expérience que donnent les années rend indifférent sur ces protestations menteuses : elles ne peuvent (mot illisible) que des jeunes qui ont conservé toutes leurs illusions. Au contraire, des sentiments comme les vôtres sont faits pour toucher bien plus particulièrement à mon âge et dans ma situation. Recevez, cher monsieur, mes plus vifs remerciements.

Il y a bien longtemps effectivement que je ne vous ai vu : au reste, j'ai été absent presque toute l'année, et je cours encore le risque de ne pas vous voir. J'espère que je serai à Paris à l'époque du Salon ; non pas que je pense à exposer, mais à cause de l'intérêt que présente l'exposition...

E. D.

A M. MICHAUX

Ce 8 février 1859 ?

Mon cher monsieur, j'apprends, dans la retraite où je suis encore forcé de me confiner pour quelque temps à cause de ma santé, que vous allez avoir un bal à l'Hôtel de ville; je prends la liberté de vous adresser une première liste qui ne sera suivie que d'une autre peu nombreuse, et je vous demande, surtout pour la première, de me continuer la bonne obligeance que vous m'avez toujours montrée.

Je place la liste au recto de la lettre.

Recevez, etc.

Les personnes pour lesquelles M. le conseiller municipal désirait obtenir ces invitations étaient Mme la baronne de Rubempré et Mme la comtesse de Luzerna; Mme Jove et Mlles Anna et Louise Jove; M. Seurre, statuaire, membre de l'Institut; Mme Batbedat et M. Batbedat, substitut, le gendre du musicien Panseron.

A M. PÉRIGNON

Ce 8 février 1859.

Cher monsieur,

Vous seriez bien aimable de venir dîner avec moi et Dauzats en tout petit comité, mercredi prochain 12, à six heures et demie. C'est le moyen de se voir et de causer plus longtemps, surtout quand le dîner est entre peu de personnes qui se comprennent et qui s'aiment. Répondez-moi que vous le pouvez et vous me rendrez bien heureux.

A vous de tout cœur.

Eug. Delacroix.

Rue de Furstemberg, 6.

Toutes les lettres de Delacroix à son ami Dauzats ont disparu ou au moins nous ont échappé.

A M. DUTILLEUX

Ce 2 mars 1859.

Cher monsieur et ami, si j'ai tardé à vous répondre, c'est que j'avais cru comprendre par votre lettre que j'allais recevoir la visite de M. Daverdoingt relativement au tableau que la ville d'Arras veut bien me demander.

Ce tableau que je lui destine, sauf son approbation et la vôtre, aussi bien que celle de ces messieurs, n'est autre que le *Saint Étienne lapidé* que vous avez vu chez moi la dernière fois que vous êtes passé à Paris, et pour lequel vous m'avez paru avoir de l'estime.

Je vois par votre lettre que vous avez entendu que je ferais un tableau exprès pour satisfaire au vœu de la Ville, dont je suis du reste on ne peut plus flatté, mais je ne pourrais prendre ce parti, en présence des obligations qu'une perte de temps aussi considérable que celle que m'a causée ma maladie a accumulées successivement. Voulant présenter à la Ville un objet important par la dimension et par l'élévation du sujet, je n'ai rien trouvé de mieux

que le tableau dont je vous parle, et il a l'avantage de satisfaire à l'instant un désir dont je ne peux suspendre indéfiniment la réalisation pour mille raisons qui s'offrent d'elles-mêmes.

Voilà, cher monsieur, dans le cas où je n'aurais pas le plaisir de voir M. Daverdoingt d'ici à quelque temps, ce que je prends la liberté de vous prier d'envoyer aux personnes qui se sont intéressées à cette affaire, dans laquelle je sais bien toute la part que je dois à votre amitié.

Ma santé me laisse assez de répit pour me permettre d'achever les tableaux que vous avez vus en train. Vous m'avez vu dans l'incertitude de savoir si je devais ou non exposer : votre avis a été, je le dis avec plaisir, la cause déterminante qui m'a entièrement décidé, et passant alors d'une extrémité à l'autre, dans la confiance où je suis de cette opinion que j'estime infiniment, je me suis mis à terminer un nombre assez considérable de toiles à cet effet. Reste à savoir si vous approuvez cette intempérance, comme vous avez si justement blâmé mon abstention.

Recevez, bien cher monsieur...

Eug. Delacroix.

A M. DUTILLEUX

Ce 15 mars 1859.

Cher monsieur et ami, j'attendais la visite de M. Daverdoingt pour vous répondre : d'abord pour vous remercier de nouveau de la chaleur avec laquelle vous avez soutenu ma cause auprès de ces messieurs, et ensuite pour me féliciter avec vous du succès inespéré de la nouvelle allocation de fonds. Je suis obligé aujourd'hui de vous soumettre un scrupule qui m'est survenu en vous priant de me répondre avec la plus entière franchise.

L'annonce que je vous ai faite de l'intention où j'étais d'offrir le *Saint Étienne* pour le tableau demandé m'a paru bien accueillie par vous : peut-être eussiez-vous préféré un tableau fait exprès pour la destination ; mais, outre que ce tableau pouvait être moins réussi, il était de toute impossibilité que vous l'eussiez assez tôt pour que l'emploi des fonds fût fait dans l'année. Le *Saint Étienne* m'est resté parce qu'il n'est pas un seul amateur qui en voulût à cause de la gravité du sujet et surtout à cause de la dimension, quoique *tout récemment* un

simple marchand de tableaux m'en ait offert trois mille francs.

M. Daverdoingt est venu hier, et je dois dire en passant que j'ai rarement rencontré un homme aussi aimable et aussi spirituel. Toute la politesse dont il est capable n'a pu me cacher que son impression devant le tableau n'était pas tout ce que j'aurais souhaité. Il m'a quitté en me réitérant l'assurance que ce tableau lui plaisait, qu'il était ce qu'il fallait, etc. Mais, je vous le répète, ses affirmations m'ont laissé néanmoins dans ce doute qui me force à vous dire aujourd'hui que je serais au désespoir de céder au musée d'une ville aussi importante que la ville d'Arras un tableau qui ne fût pas digne d'elle, et pour lequel je me sentisse peu d'estime, ou que je regardasse comme une vieille toile dont je saisis une occasion de me défaire. Vous ne doutez pas de l'obligation que je vous ai et que je n'oublierai point, pas plus que les preuves d'amitié que vous m'avez données tant de fois ; mais c'en sera une de plus que de ne laisser subsister aucun nuage dans cette affaire. Que je doive placer ce tableau dans un temps plus ou moins long ou que je doive le garder toujours, je préfère infiniment cette situation et ne pourrais supporter l'idée que la ville d'Arras a conçu un regret à cet égard. Le tableau a ses défauts et je les connais. Mais à ce point de vue l'opinion des journaux, telle qu'elle s'est toujours prononcée sur

mon compte, surtout avant 1855, ayant toujours été un mélange de blâme et d'éloge dans lequel le premier ne m'a pas été épargné, n'aurait-elle pas l'inconvénient de produire sur l'esprit de connaisseurs un peu hésitants un effet contraire à celui que vous en attendez?

Adieu, cher monsieur; recevez encore mes remerciements de vos soins, mais surtout la prière d'être franc avec moi comme je ne doute pas que vous l'avez toujours été.

E. D.

AU BARON CH. RIVET

Ce 17 mars 1859, 9 h. du soir.

Mon cher ami, vous me voyez dans un regret infini de n'être bon à rien. Je me suis récusé à cause de ma santé : la perspective de me trouver pendant plus de quinze jours dans de grandes salles froides,

obligé à parler sans cesse (la plus mauvaise condition possible pour moi), était trop effrayante et me menaçait du retour de mon indisposition. Je suis bien affligé en ce qui concerne votre recommandation. Je ne puis même user d'aucune influence auprès des confrères qui sont presque tous gendarmés contre les gens que je pourrais protéger et qui ont en outre pour leur compte un tel nombre de recommandations qu'il sera déjà difficile, je crois, à chacun d'eux d'y faire honneur...

C'est une terrible carrière que celle où le gredin d'amour-propre tient en éveil toute sa vie des passions de toutes sortes. C'est bien pis quand la question d'argent s'y trouve mêlée. Et cependant la foule des prétendants ne fait qu'augmenter !...

EUG. DELACROIX.

Il s'agissait de ce jury de peinture qui imposait à Delacroix tant de fatigues et tant d'ennuis.

A M. ADOLPHE CRÉMIEUX

Ce lundi.

Cher ami,

Je suis dans l'impuissance de venir au secours de ta jeune artiste : la raison qui m'en empêche, je te le dis avec bien du regret, est la même qui m'a empêché d'aller te serrer la main cet hiver : c'est ma mauvaise santé, laquelle m'a forcé depuis quelques années à m'abstenir du Jury : j'ai pris dans ces vastes salles à plusieurs reprises des rhumes affreux et une fluxion de poitrine. Que je suis chagrin quand c'est toi qui me demandes une chose aussi simple : hélas ! il faut de l'aide. Mes confrères, très aimables d'ailleurs, sont bien sévères : *je la plains de tomber dans leurs mains redoutables*, et mes recommandations auprès d'eux ne seraient point une recommandation ; je crains de dire que ce serait le contraire.

Crois, bien ancien et bon ami, à mon véritable chagrin et à ma sincère amitié.

signé : EUG. DELACROIX,

A M. DUTILLEUX

Ce 19 mars 1859.

Cher monsieur et ami, je vous remercie bien de l'avis que vous me donnez de l'impresssion de votre ambassadeur sur mon tableau. Je vais m'occuper de vous l'envoyer sur ce que vous me dites : mais il faudrait que vous eussiez encore la bonté de me dire à qui je dois l'adresser. Est-ce au maire d'Arras, au directeur du Musée, ou à vous-même?

J'abuse bien de votre complaisance et je vous suis toujours bien redevable. Je suis très-occupé dans ce moment, et, comme je le disais, sur votre invitation, à terminer une kyrielle de tableaux qui probablement n'auraient jamais été exposés que chez des amateurs, c'est-à-dire cachés à presque tout le monde. Croiriez-vous que l'un de ceux que j'eusse voulu montrer de préférence m'est refusé par son propriétaire pour l'Exposition? C'est une énormité dont n'est capable qu'un homme d'argent: et c'en est un en effet. Il a peur qu'on ne lui gâte sa marchandise.

Adieu et merci de nouveau. J'attends votre mot pour vous expédier l'objet...

A M. DUTILLEUX

Ce 2 avril 1859.

Cher monsieur et ami. Conformément à ce dont vous aviez bien voulu me prévenir, M. Daverdoingt est venu hier pour me mander que je pouvais envoyer le tableau. Je n'ai pu le faire emballer hier, parce que c'était le jour où l'on devait enlever mes tableaux pour le Salon; mais la mesure de la caisse ayant été prise, ce matin l'opération de l'emballage a été faite et le tableau sera dans la journée au bureau d'expédition du chemin de fer. Je l'envoie naturellement par la petite vitesse. M. Daverdoingt m'a assuré qu'on avait grand soin des envois. Il est adressé à M. le secrétaire de la Commission du Musée.

Voilà donc cette grande affaire conclue : j'ai hâte de vous adresser mes remerciements; c'est vous qui avez été l'âme de toute la négociation. Je désire que les personnes qui ont montré également tant de bonne volonté dans cette affaire reçoivent le tableau avec faveur et le trouvent digne de figurer dans le musée de votre ville.

J'ai fait un véritable tour de force en terminant

mes peintures pour le Salon. Je n'en ai pas moins de *huit*. Vous sentez bien que je ne suis pas homme à avoir rien improvisé dans une semblable circonstance : elles étaient toutes au point où toutes les difficultés semblent surmontées. Cependant j'en ai trouvé que je n'attendais pas : mettre la dernière main est d'une grande difficulté. Le danger consiste à arriver au point où on ne peut plus se repentir utilement, et je suis l'homme aux repentirs.

Vous m'avez fait espérer que vous viendriez à l'époque de l'Exposition. Je le désire vivement pour vous serrer cordialement la main et vous redire mes sentiments de reconnaissance et d'affectueux dévouement.

E. D.

A M. B. G.

Ce 17 avril 1859.

Cher Monsieur,

Je vous remercie bien de votre aimable empressement pour mes tableaux et vous envoie l'autorisation de les reproduire à votre choix, sauf un seul que je

suis forcé d'excepter, le *Saint Sébastien :* je vous prierai donc de prendre parmi les autres. Je n'ai malheureusement pas de dessinateur à vous recommander, et je sais par expérience que c'est la partie fâible dans les reproductions : vous trouvez des graveurs, des hommes de métier, mais point de gens qui sachent véritablement dessiner, c'est-à-dire interpréter habilement un original.

Je serais bien disposé à vous faire quelque chose, quoique je sois un peu harcelé par divers travaux ; voici comment je voudrais que le dessin fût fait. Je désirerais que vous me fissiez connaître le procédé qu'on emploie pour décalquer sur le bois un dessin qu'on ferait avec une encre convenable sur le papier végétal. Le dessin se ferait ainsi plus facilement que sur le bois même et conserverait plus de franchise. On a aussi par ce moyen l'avantage de ne pas être obligé de retourner le dessin en le faisant.

Recevez, cher monsieur, les assurances cordiales de mon sincère dévouement.

EUG. DELACROIX.

A M. PÉRIGNON

Ce 18 avril 1859.

Cher Monsieur,

Votre lettre est si charmante pour moi, elle est si noble et si amicale que c'est vous embrasser que j'aurais dû aller faire au lieu de vous remercier par une autre lettre. Et vous dira-t-elle tout le plaisir que vous m'avez causé? Jugez-en : je n'avais point de nouvelles du Salon; j'avais envoyé tous ces tableaux auxquels j'avais travaillé jusqu'au dernier moment dans un état affreux d'embu, dans lequel ils sont encore, et deux ou trois bourgeois m'avaient dit déjà qu'ils étaient invisibles. Puisque vous les avez vus et vus ainsi, je suis trop payé et je me passerai sans peine du suffrage de ceux à qui il faut absolument du vernis.

Je vous le répète, le suffrage d'un confrère de votre talent et que sa modestie aveugle sur lui-même est la plus belle des récompenses. Vous me demandez si j'ai un secret : il est le même que celui des gens, malheureusement en petit nombre, dont la plus grande

finesse consiste à dire toujours la vérité. On nous a trop répété qu'il est certains artifices sans lesquels la peinture ne peut avoir toute sa valeur. En observant bien la nature, qui ne fait pas d'efforts pour produire de l'effet, on s'aperçoit que c'est à la suivre pas à pas plutôt qu'à ajouter ou à corriger qu'il faut s'appliquer. Il y a un homme qui fait clair sans contraste violent, qui fait le plein air qu'on nous a toujours répété être impossible, c'est Paul Véronèse. A mon avis, il est probablement le seul qui ait surpris tout le secret de la nature. Sans imiter précisément sa manière, on peut passer par beaucoup de chemins sur lesquels il a posé de véritables flambeaux.

Les jeunes gens ne sont entichés que de l'adresse de la main. Il n'y a peut-être pas de plus grand empêchement à toute espèce de véritable progrès que cette manie universelle à laquelle nous avons tout sacrifié. C'est elle qui empêche de sacrifier tout ce qui n'est pas absolument nécessaire au tableau, qui fait préférer le morceau à l'ensemble et qui empêche de travailler jusqu'à ce qu'on soit véritablement satisfait.

Merci mille fois, cher Monsieur, et j'ose dire ami, car il n'y a qu'un ami, et un ami dont l'âme est élevée, qui puisse adresser à un confrère une lettre comme celle que j'ai reçue de vous : que vous veniez ou que j'aille vous voir, ce qui ne tardera guère, je vous dirai tout cela encore bien mieux. Je vous re-

mercie de cœur et vous envoie en attendant les plus sincères et les plus cordiales amitiés.

EUG. DELACROIX.

Si vous venez, ne manquez pas de dire votre nom (1).

J'avais oublié votre adresse; je l'ai fait chercher, sans cela vous auriez eu ma lettre hier.

A ALEXANDRE DUMAS (2)

Ce 28 avril 1859.

Mon cher ami,

Je n'ai eu connaissance qu'hier seulement de l'article que vous m'avez consacré dans le feuilleton de l'*Indépendance*.

(1) La gouvernante Jenny Lesguillou veillait sur la santé de son maître. Pour lui éviter la fatigue provoquée par les conversations prolongées, elle ne laissait rigoureusement pénétrer jusqu'à lui que les personnes désignées à l'avance.

(2) Cette lettre a été publiée par M. Arthur Stevens dans un très fin volume de critique, intitulé : *Le Salon de 1863*.

La difficulté de se procurer le journal quand le jour où il a paru est passé m'a privé pendant quelques jours du plaisir de le lire et de celui d'avoir à vous en remercier de tout cœur.

Vous vous souvenez, ami, d'un vieux camarade; vous le traitez déjà comme s'il se trouvait installé dans sa petite immortalité, ou plutôt c'est vous qui me la donnez par vos éloges, tout pleins de la chaleur que vous portez partout.

Vous vous plaignez avec raison de la tendance des Arts. Nous visions en haut autrefois. Heureux qui pouvait y atteindre! Je crains que la taille des lutteurs d'aujourd'hui ne leur permette pas même d'en avoir la pensée. Leur petite vérité étroite n'est pas celle des maîtres. Ils la cherchent terre à terre avec un microscope. Adieu la grande brosse, adieu les grands effets des passions à la scène!

Aussi pourquoi vous en allez-vous au Kamtchatka (1)? On me dit toutefois que vous en rapportez des trésors.

Je vous embrasse bien, cher ami, et vous remercie de nouveau.

EUG. DELACROIX.

(1) Le bruit d'un de ces nombreux voyages que Dumas ne faisait qu'en imagination, et qu'il racontait, au retour, avec une verve intarissable, avait couru dans les journaux.

A M. DUTILLEUX

Ce 12 mai 1859.

Cher monsieur et ami, je viens vous parler affaires d'intérêt : je vais partir pour la campagne et voudrais que vous eussiez la bonté de me dire auparavant si le mode de paiement du tableau de *Saint Étienne* par la ville d'Arras reste toujours ce qu'il m'avait été annoncé devoir être par M. Daverdoingt ; c'est-à-dire 3,000 fr. de suite, et les 1,000 fr. restants dans l'exercice suivant. Je pense que si vous n'êtes pas au courant de cette affaire, il vous sera facile de vous en informer et de me le faire savoir pour que je base mes petites prévisions en conséquence...

Je n'ai pas encore eu le loisir ou le courage d'aller au Salon. Je crains que ces pauvres tableaux n'y fassent pas tout l'effet que mon cœur paternel en eût désiré : au reste, ils ont été notablement rabroués par la critique ; et il en est de cela comme de la calomnie, il en reste toujours quelque chose...

E. D.

A M. ZACHARIE ASTRUC

Ce 27 juin 1859.

Monsieur, veuillez agréer l'expression de ma vive reconnaissance pour la manière dont vous avez rendu compte de mon exposition. Je suis confus de l'excès de vos éloges et j'y vois une bienveillante partialité qui d'ailleurs me touche beaucoup. Quelques critiques ont trouvé mon envoi peu important et la taille de mes tableaux n'a pas trouvé grâce devant eux : heureux encore s'ils ne m'avaient reproché que leur exiguïté. Vous avez bien voulu, Monsieur, ne pas les juger la toise à la main, et les défauts que j'y reconnais malheureusement moi-même ne vous ont pas empêché de les examiner avec intérêt.

Agréez, etc.

EUG. DELACROIX.

Je serais bien heureux que vous voulussiez bien m'envoyer votre intéressant recueil : je serais particulièrement flatté d'y trouver vos articles sur le Salon.

Les articles publiés dans le *Quart d'heure, Gazette des gens à demi sérieux*, et que M. Delacroix désirait recevoir, furent réunis (août 1859) en un volume in-12, aujourd'hui recherché. Il porte ce titre : Les *Quatorze Stations du Salon*, 1859, *suivies d'un récit douloureux*. Poulet-Malassis et de Broise (éditeurs). — George Sand envoya de Nohant une préface. M. Zacharie Astruc dessina lui-même sur la couverture la charge du critique au Salon, un aveugle conduit par un chien, tâtonnant le plancher avec une plume en guise de bâton. M. Carolus Duran grava une eau-forte.

A M. MOREL

DIRECTEUR DE LA *Revue française*.

Ce 27 juin 1859.

Monsieur,

Je reçois en arrivant à Paris les deux numéros de *la Revue française* que vous avez eu l'extrême bonté de m'envoyer et dans lesquels M. Baudelaire, dont je retrouve encore ici la constante et amicale partialité, parle de mes tableaux avec des éloges dont je suis confus. Je prends la liberté de faire déposer

dans vos bureaux une lettre que je lui adresse à ce sujet et où je le remercie mille fois. Je vous prie bien aussi en particulier, Monsieur, d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance et celle des sentiments de haute considération avec lesquels, etc.

EUG. DELACROIX.

Le Salon de 1859 fut pour Delacroix un véritable Waterloo. Les critiques sur lesquels il croyait et devait le plus compter, les romantiques de la première ou de la seconde levée, tous l'abandonnèrent aux morsures des classiques triomphants, lui prodiguèrent les sots conseils ou les piteuses consolations.

Delacroix, blessé à fond, ne s'exposa plus à une si cruelle et aussi injuste mésaventure. Il n'envoya plus aux Salons.

—◇—

A M. CH. BAUDELAIRE

Ce 27 juin 1859.

Cher monsieur,

Comment vous remercier dignement pour cette nouvelle preuve de votre amitié ? Vous venez à mon

secours au moment où je me vois houspillé et vilipendé par un assez bon nombre de critiques sérieux ou soi-disant tels. Ces messieurs ne veulent que du grand, et j'ai tout bonnement envoyé ce que je venais d'achever sans prendre une toise pour vérifier si j'étais dans les longueurs prescrites pour arriver à la postérité, dont je ne doute pas que ces Messieurs ne m'eussent facilité l'accès. Ayant eu le bonheur de vous plaire, je me console de leurs réprimandes. Vous me traitez comme on ne traite que les *grands morts ;* vous me faites rougir tout en me plaisant beaucoup : nous sommes faits comme cela.

Adieu, cher monsieur ; faites donc paraître plus souvent quelque chose : vous mettez de vous dans tout ce que vous faites, et les amis de votre talent ne se plaignent que de la rareté de vos apparitions.

Je vous serre la main bien cordialement.

EUG. DELACROIX.

Delacroix avait envoyé à ce Salon la *Montée au Calvaire* et le *Christ descendu au tombeau*, esquisses des décorations proposées par lui pour la chapelle des fonts baptismaux à Saint-Sulpice, lesquelles furent refusées par le conseil de fabrique et furent transformées sur le nouveau programme,

en chapelle des Saints-Anges; puis un *Saint Sébastien*, *Ovide en exil chez les Scythes*, *Herminie et les bergers*, *Rébecca enlevée par le Templier pendant le sac du château de Fronte-Bœuf*, *Hamlet*, *les Bords du fleuve Sébou* (*royaume du Maroc*).

Cette dernière toile, notamment, est des plus claires, des plus vibrantes parmi les paysages, comme l'*Ovide chez les Scythes*, des plus originales et des plus nobles parmi les compositions.

AU BARON LARREY

Ce 5 août 1859.

J'aurais une faveur à vous demander et voudrais en quelques instants vous exposer l'objet de ma poursuite : il s'agit du sort d'un jeune soldat qui fut distingué à Solférino, et dont la famille est très-honorable et m'intéresse beaucoup. J'ai même l'indiscrétion de vous demander un rendez-vous pour le moment le plus rapproché possible, parce que la chose est urgente. Me pardonnerez-vous, cher monsieur? Je désirerais bien en même temps vous féliciter de tout ce que le public a appris de flatteur à

votre sujet pendant cette terrible campagne (1), et dont vos amis ont été bien heureux.

Recevez, cher monsieur, l'assurance des plus sincères sentiments d'affection et haute considération.

EUG. DELACROIX.

A M. CH. BAUDELAIRE

Ce 13 décembre 1859.

Mon cher monsieur,

Excusez-moi de n'avoir pas répondu à votre lettre que j'avais égarée et sur laquelle était votre adresse. Je suis si arriéré dans mes travaux, par toutes sortes de causes, que je ne puis savoir quand je pourrai m'occuper du croquis ou esquisse dont vous

(1) La campagne d'Italie.

me parlez et que je voudrais cependant voir déjà dans vos mains ou dans celles de vos amis.

J'ai trouvé effectivement un joli petit livre de vous sur Théophile Gautier (1) : il participe à l'inconvénient de plusieurs de vos publications ; le caractère en est si fin que la lecture en est un travail pour moi difficile. J'y ai cependant apperçu (*sic*) que vous appréciez notre critique comme il doit l'être et comme je le fais moi-même. Je vous dirai même que depuis, je suis tombé sur un ouvrage que vous louez dignement, mais dont je n'avais point connaissance malgré son ancienneté, *M*lle *de Maupin*. J'en ai été ravi : j'y ai trouvé Gautier sous un aspect que je ne connaissais pas, et ce qui augmente mon admiration, c'est sa jeunesse à l'époque où il l'a composé.

Mille excuses et amitiés.

E. D.

(1) *Théophile Gautier*, par Charles Baudelaire. Notice littéraire précédée d'une lettre de Victor Hugo. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859.

A UN MINISTRE

Cette lettre a été trouvée en minute dans les papiers de Delacroix, par son légataire, M. Piron (1).

1860.

Monsieur le Ministre, le tableau dont je fus l'auteur et représentant un *Crucifiement*, fut acheté par le ministre de l'Intérieur au Salon de 1835, et destiné à l'église de Vannes qui en fit don à l'église de Saint-Paterne. J'apprends que cet ouvrage, placé depuis longtemps dans une chapelle obscure et humide de cette église, se trouve menacé d'une destruction complète si cette situation se prolonge. Je prends la liberté de m'adresser à Votre Excellence pour lui demander s'il n'y aurait pas lieu à obtenir de la ville le renvoi à Paris du tableau menacé, sauf à disposer ensuite du tableau comme il plaira à Votre Excellence. Elle trouvera peut-être que la ville, qui ne possède pas de musée, serait peu fondée à le revendiquer pour le rendre à la fabrique de l'église, la-

(1) Après la mort de Delacroix, sur les instances de M. Rivet, le tableau dont il est question dans cette lettre fut envoyé à Paris, et M. P. Andrieu le restaura.

quelle n'a pas su pourvoir à la conservation de cet objet dont l'entretien lui était confié.

Il m'a été suggéré, en outre, que la place défavorable désignée à mon tableau avait pu avoir pour raison une figure de Madeleine qui n'aurait pas paru au clergé suffisamment drapée. Cela pourrait sembler à Votre Excellence une nouvelle raison pour que ce tableau, que j'avais composé sans intention de le voir figurer dans une église, obtînt une nouvelle destination après avoir été convenablement réparé.

Je conserverai une bien vive reconnaissance de tout ce que Votre Excellence voudrait bien ordonner dans cette circonstance pour sauver un ouvrage auquel j'attache quelque prix, et j'ose l'espérer de la bienveillante sollicitude qu'elle étend à tout ce qui intéresse les Arts...

A Mme FR. VILLOT

Ce samedi 1860.

Chère Madame, je trouve à mon retour des billets pour l'exposition de fleurs des Champs-Élysées, et

pour la messe de Gounod, demain, à Saint-Germain-l'Auxerrois. On m'a dit que l'exécution en serait curieuse. Je vous les envoie avec mille compliments de tous les rossignols de Champrosay qui s'ennuient de ne pas vous voir. Moi, je viens de prendre le harnois, et Dieu sait quand je pourrai le quitter.

Mille hommages et dévouements.

A M. DUTILLEUX

Ce 20 janvier 1860.

Cher monsieur, vous serez bien surpris de ma paresse à vous répondre : mais je ne le fais que d'une main très-faible. Depuis trois semaines je suis très-souffrant et la convalescence sera probablement longue. Vous m'annoncez votre bonne arrivée prochainement; nous causerons à loisir; mais, dans ce moment, je ne vous écris ce peu de lignes que pour

vous prouver que ce n'est pas par négligence de ma part que vous n'avez rien reçu de moi. M. Corot m'a déjà trouvé en assez mauvais état, et quoique j'entrevoie du mieux, je n'ai aucune force que celle de vous assurer de ma sincère affection comme toujours...

E. D.

A L. RIESENER

Ce 14 février 1860.

Cher ami,

Je suis enchanté que l'événement se soit accompli heureusement, c'est un grand point. Fais mes compliments à l'accouchée et reçois-les aussi. — Tu ne sais donc pas le précepte (*sic*) que Louis-Philippe, le pauvre homme, donnait à qui voulait, pour faire à volonté des filles ou des garçons? Et qu'est-ce qui t'affligerait dans la naissance d'une fille? N'y a-t-il pas assez d'hommes, de peintres, d'auteurs, de

journalistes, tous vaniteux et presque tous impuissants? Vivent les femmes, morbleu!

Sur ce, je t'embrasse, et aussi ma cousine.

EUG. DELACROIX.

A. M. BOULANGÉ

ARTISTE PEINTRE, RUE DES VINAIGRIERS, 24

Ce 15 février 1860.

Mon cher Monsieur, j'avais espéré pouvoir vous donner avis ces jours-ci que vous pouviez vous mettre au travail des ornements de la chapelle Saint-Sulpice, conformément à ce que nous avions arrêté ensemble. Malheureusement M. Denuelle n'est pas dans ce moment à Paris, ce qui nous retarde forcément. Je me tiendrai au courant de son retour afin que vous vous entendiez avec lui, puisqu'il est en somme l'entrepreneur.

Je compte avec bien du plaisir sur votre bienveillant concours et vous avertirai prochainement.

Votre tout dévoué,

E. Delacroix.

Boulangé (Louis-Jean-Baptiste), né à Varzy (Marne) le 2 mai 1812, se déclara au livret, après qu'il eût travaillé pour Eugène Delacroix, élève de Pâris et de Eugène Delacroix. Il avait exposé à diverses reprises des *Paysages*, des *Pêches au saumon*, des *Intérieurs de forêts*, des *Effets de givre*, des *Lisières de bois*, pris dans les Ardennes, dans la forêt de Fontainebleau, dans les Charentes, dans la Champagne, en Lorraine. Il obtint une médaille de 3e classe en 1859. Il est mort en 1878.

Il avait travaillé pour les décorateurs de théâtre. Ce fut ce qui séduisit Delacroix, très épris chez les autres de l'habileté dans le métier. Il lui avait été présenté par Cicéri. Il travailla aux architectures dans la *Justice de Trajan*, dans l'*Entrée des croisés dans Constantinople*. Mais quand Delacroix voulut lui faire ébaucher le paysage, dans le *Jacob luttant contre l'Ange*, Boulangé ne réussit pas plus que dans les ornements de la chapelle. Il avait vieilli.

A M. BOULANGÉ

ARTISTE PEINTRE

RUE DE ROMAINVILLE, ROUTE DE PARIS, 75

Ce 13 mars 1860.

Mon cher Monsieur, il y a déjà huit jours au moins que je suis convenu avec M. Denuelle de la reprise de nos travaux à Saint-Sulpice. Il devait nous écrire et je m'attends à chaque instant à ce que nous nous réunissions pour cet objet. Voulant aller à la campagne, à cause de ma santé, dans le mois d'avril, j'aurais été bien heureux et vous serais bien reconnaissant si vous pouviez faire ce travail tout de suite. Vous m'aviez paru y être disposé. Ayez donc la bonté de m'écrire un mot pour me dire s'il y a obstacle de votre part, ou si vous êtes en mesure de commencer.

Votre bien dévoué,

E. Delacroix.

Rue de Furstemberg, 6.

A M. Z. ASTRUC

AU JOURNAL *le Quart d'heure*, RUE DE SEINE, 68

Ce 10 avril 1860.

Monsieur,

Je viens bien tard vous remercier des éloges vraiment au delà de toutes bornes que vous voulez bien faire de mon exposition du Boulevard. Vous me donnez des mérites qu'on n'accorde qu'à grand'peine à des morts illustres. Je suis donc à la fois confus et reconnaissant : je voudrais me flatter que ceux qui nous suivront confirmeront une partie de ce que votre enthousiasme bienveillant vous a fait exprimer avec tant de verve.

Recevez...

EUG. DELACROIX.

Je ne savais où vous adresser ma lettre. M. Haro

m'a dit qu'il se chargeait de vous la faire parvenir.

La brillante exposition à laquelle ce billet fait allusion avait été organisée par M. Francis Petit, expert, dont la mort récente a été vivement ressentie par ses amis de l'Art moderne. Dans le *Catalogue de tableaux tirés de collections d'amateurs et exposés au profit de la Caisse de secours des Artistes peintres, sculpteurs, architectes et dessinateurs, 26, boulevard des Italiens*, imprimerie J. Claye, in-8°, Delacroix est représenté par seize toiles, presque toutes de premier ordre. En voici les titres, avec les noms des propriétaires d'alors : *Christ en Croix*, à M. Davin; *les Disciples d'Emmaüs*, à Mme Herbelin; *Jésus endormi dans la barque pendant la tempête*, à M. Baptistin Guilhermoz; *Saint Sébastien*, à M. Tesse; *M. de Dreux-Brézé devant le Tiers état*, à M. Brouet-Aubertot; *Prise de Constantinople*, esquisse, à M. Moreau; *Meurtre de l'évêque de Liège*, à M. Diaz; *Démosthène déclamant sur le rivage*, à M. Fr. Petit; *le Giaour et le pacha*, à M. Davin; *le Naufrage de don Juan*, à M. Moreau; *Gœtz de Berlichingen*, à M. Bardon; *Hamlet et le fossoyeur*, à M. Cottier; *Chef arabe appelant ses cavaliers*, au baron Michel de Tretaigne; *Arabe et son cheval*, à M. Diaz; *Lion déchirant le cadavre d'un Arabe*, à M. Jourdan; *Lion et Tigre*, à M. Bender.

A M. BOULANGÉ

Ce samedi 28 avril (1860).

Monsieur, j'ai bien regretté que vous ayez perdu la journée d'avant-hier dont le jour était fort beau. J'ai été à l'église à 2 heures. Il m'a semblé que nous ferions bien d'abandonner maintenant la guirlande. Il ne m'a pas paru que les retouches faites depuis le jour où nous étions convenu de mettre du blanc, soient aussi soignées que ce que vous avez fait sous mes yeux. Je vous prie instamment d'apporter beaucoup de soin à ce que vous faites ; car je suis tout à fait décidé à ne pas rehausser.

Je crois que vous devriez vous mettre à finir vos ors en bas. Il y a aussi le macaron qui est dans l'embrasure de la fenêtre, et ceux qui sont en bas, entre les marbres. Je vous engage, quand vous travaillerez à l'ornement d'or du bord du tableau, à enlever plusieurs planches de l'échafaud pour bien raccorder votre bord avec les ors du haut.

Il m'a paru qu'en s'absorbant la guirlande perdait de la vigueur : raison de plus pour la laisser main-

tenant, quitte à y revenir quand les grisailles seront faites.

Votre dévoué serviteur,

E. Delacroix.

A ALEXANDRE COLIN

Ce 3 mai 1860 (?)

Mon cher ami,

Je m'empresse de vous répondre un mot, en attendant que je profite de l'invitation que vous voulez bien me faire de voir ce que vous avez rapporté d'Espagne ; ce que je ne manquerai pas aussitôt que j'aurai un moment. Je crains que la personne qui vous intéresse n'ait commis une erreur en pensant que je faisais partie d'un comité (1) concernant l'af-

(1) Dans le sein de la Commission municipale. Delacroix cessa d'en faire partie en novembre 1861.

faire des concerts (les concerts Besselièvre). Je n'ai jamais entendu parler de rien de pareil. Je désirerais en second lieu parler avec vous plutôt que de vous écrire, relativement aux raisons qui me mettraient dans l'impossibilité d'être utile à votre ami, dans le cas où sa demande serait effectivement portée au comité.

J'ai conservé un vif souvenir, mon cher ami, des temps, hélas ! bien éloignés où nous nous sommes vus dans des circonstances nombreuses, entre autres en Angleterre. C'est une des époques de ma vie que je me rappelle avec le plus de plaisir, et de vous particulièrement. Je m'en promets beaucoup de aussi de vos copies espagnoles. J'adore cette époque si peu connue et si peu appréciée des pédants de l'École.

Votre bien dévoué,

Eug. Delacroix.

A M. BOULANGÉ

Ce 14 mai 1860, huit heures.

Monsieur, je compte aller aujourd'hui à la Chapelle vers midi pour défaire une partie notable des planches, afin de juger de l'effet d'en bas. Samedi, d'après l'état de la grisaille, j'ai craint de m'être trompé dans certaines choses que je vous ai fait faire, et il serait bon, avant d'achever, de juger au point de vue. Ne travaillez donc pas à la grisaille jusqu'au moment où j'arriverai ; si vous avez quelques retouches à faire dans vos ors, faites-les...

E. D.

A M. LE PRÉFET DE LA SEINE

Ce 21 mai 1860.

Monsieur le Préfet, j'étais venu à Paris pour avoir l'honneur de vous rendre mes devoirs, et pour rappeler à votre bienveillant souvenir les noms de deux sculpteurs, MM. Caillouete et Préault, en faveur desquels j'avais pris la liberté de vous présenter une recommandation que vous avez bien voulu accueillir favorablement. Vous m'avez fait espérer, pour le premier de ces artistes, des travaux de sculpture dans la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois, ou à leur défaut, des travaux analogues. M. Caillouete, depuis un grand nombre d'années, rend à la Ville de véritables services comme professeur de dessin de l'une des Écoles gratuites de dessin. Son dévouement, et son désintéressement particulier dans cette situation peu rétribuée, nous avaient vivement frappés, M. Périer et moi, dans une visite que nous faisions à cet établissement il y a quelques années. Il occupe d'ailleurs un rang très-honorable parmi nos sculpteurs.

Quant à M. Préault, j'avais pris la liberté de vous prier de lui confier l'exécution de la statue de *Saint Louis*, qui est une des trois qui vont être données pour l'église Saint-Paul-et-Saint-Louis, au Marais, et pour lesquelles, malheureusement, il se présente neuf concurrents. C'est demander beaucoup, je ne me le dissimule pas, en présence de candidatures nombreuses et qui ont sans doute leur valeur. C'est donc une faveur véritable que je sollicite de votre bienveillance et qui serait justifiée, j'ose le dire, par le talent de l'artiste, tout à fait en harmonie avec le sujet.

J'ai le regret, monsieur le Préfet, de n'avoir pu que bien tard user du seul remède qui me remettra véritablement de la singulière langueur et de la prostration absolue dans lesquelles j'ai passé la convalescence d'une maladie dangereuse dans son principe. J'éprouve de mon séjour à la campagne des effets tellement remarquables que je me flatte de reprendre avant quinze jours et d'occuper d'une manière continue ma place au Conseil municipal, de manière à me faire pardonner par vous, monsieur le Préfet, et par mes collègues, ma longue et trop involontaire absence...

EUG. DELACROIX.

A M. MICHAUX

Champrosay, ce 22 mai 1860.

Cher Monsieur,

Par une lettre de M. Préault qui m'avertit que les travaux vont se donner, je suis allé hier à Paris pour voir M. le Préfet. Il était très-occupé avec M. Pereire et autres, et, comme j'avais assez mal calculé les heures de retour, je n'ai pu attendre et je lui ai laissé une lettre dans laquelle je lui rappelle ce qu'il m'a fait espérer non-seulement pour Préault, mais aussi et presque sûrement pour Caillouete. Vous vous rappelez que ce pauvre homme ayant introduit timidement une demande d'indemnités pour ses frais indispensables relatifs à son école de dessin, la retira sur l'espoir de travaux à la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois ou ailleurs.

J'ai recommandé Préault (1) à MM. Mérimée,

(1) Malgré l'ardeur de cette recommandation, Préault n'obtint pas ce travail. On lui donna une *Sainte Catherine*, pour la fa-

Victor Foucher, Delaborde, etc. Il m'a dit qu'il aurait l'appui de Duret, ce qui serait excellent, vu leur diversité d'opinions en sculpture. C'est toujours le *saint Louis* que je voudrais lui voir obtenir : malheureusement neuf concurrents sont redoutables et je n'ose me flatter. J'espère dans M. Haussmann et dans vous, cher Monsieur. N'oubliez pas non plus Caillouete. Vous seriez bien aimable de m'écrire son adresse ou, si vous ne l'avez pas, celle de son école de dessin, qui est dans le quartier Montorgueil.

Mille pardons de mon importunité...

A SOULIER.

Champrosay, ce 27 mai 1860.

Cher ami,

On me renvoie ici ta lettre et je m'empresse, quoique les yeux véritablement brouillés par la difficulté

çade de l'église Saint-Paul-et-Saint-Louis, là où Delacroix a un *Christ au Jardin des Oliviers*.

de déchiffrer tes pleins et déliés diaboliques, de t'annoncer que je suis encore languissant, quoique éprouvant un mieux sensible. J'ai été trois mois cet hiver sans sortir de ma chambre : maintenant que je suis à peu près remis, il faut que je lutte contre l'ennui de travailler. Au reste, mon thermomètre à cet égard, c'est la conquête définitive de la santé : quand elle est accomplie, le travail même acharné me convient, mais jusque-là, les moindres excès dans ce genre me sont interdits par la bonne et sévère Nature; je ne parle pas d'excès d'autre genre et dont, loin d'abuser, je ne pense même pas à user.

... Voici pour l'affaire de ta demande. J'avais au ministère de la guerre, M. Barbier, lieutenant général, et probablement très-influent. Par lui, j'aurais eu barre de ce côté; mais je suis brouillé complétement avec Villot, son beau-frère, et je ne les vois plus. Je ne connais personne au ministère de l'Algérie; mais j'ai un vieil ami, je crois que c'est le plus ancien, car il date du temps où j'étais en sixième. Nous sommes amis encore; il est vrai que nous avons été quarante ans sans nous voir. Cet ami est M. Blondel, conseiller d'État, qui a été longtemps quelque chose comme administrateur général à l'Algérie. Il a un frère, le général Blondel que je ne connais pas autant, mais qui a, je crois, de l'autorité dans les bureaux. Tu me dirais quand il faudrait lui parler et tu m'enverrais au préalable un détail cir-

constancié de la demande. J'ai rencontré souvent le ministre Chasseloup de Laubat et nous nous sommes toujours, sans savoir à quoi attribuer cette antipathie, lancé des regards farouches. Je n'oserais les affronter de nouveau surtout pour lui demander quelque chose.

Ton vieil ami malgré mes blasphèmes.

E. Delacroix.

A M. P.

27 mai 1860.

On se figure que l'amitié est une divinité paisible dont les douces chaînes succèdent à celles de l'amour quand un âge plus rassis nous donne ou est supposé nous donner le goût des calmes attachements. Rien n'est plus mensonger ; l'amitié toute terne, toute pâle qu'elle est, a ses orages et malheureuse-

ment les raccommodements sont plus difficiles. Il y manque l'attrait auquel rien ne résiste, hommes ni bêtes...

Champrosay, ce 29 octobre 1860.

Les petites santés comme la mienne ont été bien éprouvées. Grâce à l'exercice que je fais continuellement ici et au bon air, je me tiens en haleine, et puis travailler beaucoup. L'ennui est tellement la conséquence de l'oisiveté que l'absence de travail est pour moi une espèce de maladie...

A SOULIER

Champrosay, ce 10 novembre 1860.

Cher ami, je serais désolé de te manquer. Je vais à Paris tous les jours, d'ici, travailler à une chapelle :

je n'ai donc à Paris ni feu ni lieu : mais si tu veux venir me chercher *mardi à quatre heures* à Saint-Sulpice (première chapelle à droite en entrant), nous irons dîner ensemble et jaserons les coudes sur la table jusqu'au soir, où je repartirai pour mon nid.

La vie que je mène tant soit peu excentrique, vu mon indolence habituelle et surtout la rigueur de la saison, me réussit très-bien jusqu'ici. J'ai été tout cet été dans une langueur que rien n'a guéri que ce régime de mouvement continuel. L'homme n'est pas fait pour s'enfermer dans des chambres et dans des robes de chambre.

E. DELACROIX.

P. S. A l'heure où tu viendras me chercher à Saint-Sulpice, les portes sur la façade sont fermées. Tu entreras par la porte qui donne rue Palatine. Ma chapelle est du même côté. Elle est couverte de papier de haut en bas. Ne pas confondre avec celle qui est en face et la seconde en entrant.

Paris, ce 12 novembre 1860.

Cher ami, je suis venu ce matin comme à mon ordinaire à mon travail et je t'écris de Saint-Sulpice. Je suis bien désappointé. J'ai pris hier un rhume et mal de gorge complets ; j'ai voulu venir malgré cela aujourd'hui et je m'en retourne au plus vite, m'étant trouvé mal du voyage et surtout de quelques conversations en route. Il faut que je renonce au plaisir de te voir demain, si je ne veux risquer d'être malade tout à fait ; ne viens donc pas à Saint-Sulpice. Je suis désolé de ce contre-coup, mais je suis tellement engagé à finir ma besogne qu'une indisposition au commencement de l'hiver me serait bien préjudiciable.

E. D.

AU COMTE CZYMALA

Ce 7 janvier 1861.

Cher ami, mille fois merci de votre bien cher souvenir. Si je vis en sauvage, c'est que je suis main-

tenant dans l'âge où les besoins même du cœur sont un excès quand ils font concurrence aux exigences du travail. Je ne veux pas dire que je préfère ou que je préférerai toujours les uns aux autres. Je serais trop à plaindre. Mais après des années de langueur, qui ne m'ont pas permis de m'acquitter de mes obligations d'artiste, j'ai retrouvé une espèce de santé qui me permet de me remettre à l'achèvement d'un travail considérable, trop souvent interrompu. Depuis quatre mois, je me sauve au petit jour pour courir à ma fatigante besogne, et je ne rentre qu'à la nuit. L'espoir de finir bientôt, si ma petite santé et la mauvaise saison ne viennent pas apporter de nouveaux obstacles, me soutient et me fait vous prier d'excuser et de pardonner ma claustration. Quand j'aurai fini je vous avertirai, et vous reverrai avec le plaisir que j'ai toujours eu et avec les sentiments que votre bonne lettre a ranimés en moi. Avec qui parlerai-je de l'incomparable génie que le ciel a envié à la terre, et dont je rêve souvent, ne pouvant plus le voir dans ce monde ni entendre ses divins accords (1).

Si vous voyez quelquefois la charmante princesse Marceline, autre objet de mes respects, mettez à ses pieds l'hommage d'un pauvre homme qui n'a pas cessé d'être plein du souvenir de ses bontés et de

(1) Chopin.

l'admiration de son talent, autre trait d'union avec le séraphin que nous avons perdu et qui, à cette heure, charme les sphères célestes.

Mille tendresses de cœur,

Eug. Delacroix.

A Mme SAND

12 janvier 1861.

Chère amie, j'ai appris je ne sais plus par qui que vous étiez tout à fait bien et que vous alliez passer l'hiver, je ne sais où, pour vous remettre complètement. Tout ce que vous faites est bien quoique je ne sois pas édifié sur le séjour des auberges. Pour remettre la santé, le bon lit auquel on est habitué dans le coin où le ciel nous a fait prendre racine est comme le lait de la nourrice qui nous a mis au

monde. Grâce au ciel, ma santé est très-bonne et jusqu'ici je me vois dispensé, ainsi que je l'avais appréhendé, après deux hivers passés au coin de mon feu, de courir les hasards et d'aller m'exposer aux aventures pour me préserver de la fièvre. Depuis quatre mois je fais un métier qui m'a rendu cette santé que je croyais perdue; je me lève matin, je cours au travail, hors de chez moi, je rentre le plus tard que je peux, et je recommence le lendemain. Cette distraction continuelle de l'ardeur que je porte à une besogne de cheval de carrosse me fait croire que je suis revenu à cet âge charmant où l'on court toujours, et surtout chez les traîtresses qui vous caressaient et vous charmaient. Rien ne me charme plus que la peinture; et voilà que par-dessus le marché elle me donne une santé d'homme de trente ans; elle est mon unique pensée, et je n'intrigue que pour elle, tout à elle, c'est-à-dire que je m'enfonce dans mon travail comme Newton (qui mourut vierge) dans la fameuse recherche de la gravitation, je crois.

Ma pensée gravite vers vous, chère et bonne et fidèle amie. Je dis que je n'intrigue pas, et cependant je ne vous eusse peut-être pas écrit sans la rencontre que j'ai faite de Bertin, qui m'a conjuré de vous demander sur quoi il devait compter au sujet de la promesse que vous lui avez bien voulu faire de lui envoyer un roman. Il le désire vivement et m'a prié de vous le dire. Je sais que je m'expose

à toutes les fureurs de notre ami Buloz, s'il vient à découvrir ma requête. Il me fit une scène à cette occasion cet été, et il me croit apparemment inféodé aux intérêts de la maison. Je le traitai comme il le devait et il se calma. Dites-moi donc si vous le voulez, à moi, quelles sont vos intentions pour *les Débats* qui, je vous le répète, sont friands, je le crois sans peine, et qui ont plus de succès que jamais. Je n'ai plus de place que pour vous dire que je vous aimerai toujours.

EUG. DELACROIX.

A M. F. DE SAULCY.

Ce 25 janvier 1861.

Cher Monsieur, j'ai l'indiscrétion de recommander à votre attention divers objets d'antiquité que M. le baron de Schwiter a présentés hier à l'empereur et

pour lesquels probablement vous serez consulté quant au prix qui en est demandé. L'objet principal est un casque de la plus belle époque de l'art grec, tellement admirable à mes yeux que je le verrais avec bien du déplaisir n'être pas saisi au passage. L'empereur paraît tenté de l'acquérir, seulement il ne voudrait que le casque seul, lequel est accompagné de divers objets trouvés dans le même tombeau sous les yeux mêmes de M. de Schwiter. Ces objets, intéressants par eux-mêmes, le sont encore plus comme accompagnement du casque pour constater plus certainement son époque, que M. Aldfield, du Musée britannique, fait remonter à 400 ans avant J.-C. Véritablement je n'ai rien vu ni même conçu rien de pareil, et je pense que vous l'admirerez comme moi.

Il y a encore un lot de 1,200 francs qui se compose d'un casque avec garde-nez et d'une paire de jambières. Ces dernières me paraissent d'une élégance comparable à celle du beau casque. Un autre lot, encore de 1,200 francs, se compose d'une série de couteaux de sacrifice dont l'un, pièce tout exceptionnelle, a été estimé à Naples 1,000 francs.

En vous demandant, cher Monsieur, de vous intéresser à ces objets véritablement curieux, je fais autant un acte d'artiste qu'un acte d'ami. M. de Schwiter, qui est le mien, est en même temps un artiste et un très-galant homme pour lequel je fais

avec grand plaisir cette démarche que, j'espère, vous voudrez bien me pardonner.

Votre bien dévoué,

EUG. DELACROIX.

A M. P. TESSE

Ce 17 février 1861.

Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de la démarche que vous avez bien voulu faire relativement à l'exposition de votre tableau à laquelle je consens volontiers. Ces expositions offrent sur le Salon certains avantages, mais elles ont comme les ventes l'inconvénient d'amener souvent l'exposition d'ouvrages que leur auteur ne désirait pas montrer. M. Martinet n'avait pas usé du même procédé que vous en exposant, à ce qu'on

m'a dit, un petit tableau médiocre de moi qui fait le plus mauvais effet ; mais la spéculation ne voit rien qu'elle-même.

Recevez, Monsieur, mes civilités et remerciements les plus empressés.

EUG. DELACROIX.

Le petit tableau auquel Delacroix fait ensuite allusion est en effet assez malheureux, d'un ton gris poussant au verdâtre et au jaunâtre : ce sont des Arabes assis à terre, jouant aux échecs. Il a été gravé à l'eau-forte pour *l'Artiste*, par M. Edmond Hédouin.

La note sur la « spéculation » de M. Martinet était injuste.

AU BARON CH. RIVET

23 février 1861.

Cher ami, j'envoie tout de suite pour faire la demande de billets pour votre cher fils. Je ne vous

cache pas que je n'en ai demandé qu'en tremblant, il y a déjà quatre jours ; mais je fais des bassesses auprès du sous-chef de bureau qui les distribue et j'ai encore de l'espoir. Je serais bien désolé que cet excellent jeune homme fût obligé de manquer de parole, et à une jolie femme, encore...

Vous avez eu la bonté de passer chez moi et l'on vous aura dit à quoi je me suis attelé depuis cinq mois. J'avance beaucoup, mais je mène une vie de Chartreux. Le seul dîner hors de chez moi m'a rendu malade. C'est un travail de galérien : j'ai tenté de grandes impossibilités avec de la peinture mate et difficile à gouverner. Je vous appellerai aussitôt que ce sera visible.

Je vous embrasse et vous aime.

E. D.

CERTIFICAT

Ce 9 mars 1861.

M. Mabille m'a présenté une petite esquisse de mon tableau des *Femmes d'Alger*. Je n'en suis nul-

lement l'auteur et je trouve même la reproduction peu exacte.

EUG. DELACROIX.

A M. DE VALERNE

Ce 25 mars 1861 ou 1862.

Monsieur,

Je n'ai pu être utile au jury ni à vous, ni à beaucoup d'autres personnes auxquelles je portais intérêt. J'ai dû m'abstenir d'y paraître à cause de ma santé qui a été mauvaise tout cet hiver. Je ne puis parler un quart d'heure sans fatigue. Je me voyais en passe de me trouver six heures par jour dans des salles froides et discutant avec des juges qui passent pour avoir été très-sévères. Ce sont, au reste les mêmes qui m'ont refusé pendant vingt-cinq ans. Vous jugez qu'il m'eût été difficile de ne pas me livrer à mon émotion.

Ce que vous m'annoncez d'une révision me semble impossible. On faisait effectivement une révision dans les jurys précédents; mais c'était le jour même où les tableaux avaient été jugés. Je ne peux me figurer ce que doit être un travail de révision complet sur l'ensemble des tableaux refusés. Cela équivaut presque à un jugement nouveau. Il va sans dire que même dans le cas où cette révision aurait lieu en effet, je n'aurais point qualité pour m'y trouver, ayant décliné ma responsabilité dans le jugement précédent.

Je suis très-affligé de votre refus. Je sais par une longue et très-dure expérience ce que de semblables épreuves donnent d'impatience et de chagrin. Veuillez recevoir l'expression de mon sincère regret et celle de mes sentiments très-affectionnés.

E. Delacroix.

A M. AUGUSTE VACQUERIE

Ce 25 mars 1861.

Cher Monsieur,

Je suis bien désolé d'avoir tant de fois manqué votre bonne visite. Depuis six mois je n'ai pas manqué un seul jour à sortir de chez moi, presque avec le jour, et à me confiner dans un travail dont j'ai bien de la peine à triompher et qui me tient loin de chez moi toute la journée.

Voici, quant à la proposition pleine de bonté que vous me faites d'assister à la première représentation de votre pièce, ma désagréable situation. Je suis engagé pour samedi à un dîner dont je ne puis me dispenser et auquel j'ai promis de me trouver. Vous savez qu'on dîne tard à Paris à présent. Je ne pourrais donc, en supposant que je puisse me dérober, arriver que tard à la représentation. Je ne voudrais vous voir à moitié et d'ailleurs je n'arriverais pas dans la disposition nécessaire pour apprécier l'ouvrage d'un homme comme vous, que j'aime et que j'honore autant qu'il m'est possible. Ayez l'indulgence de me donner la facilité de voir la seconde représen-

tation et comme je n'ai aucun engagement après ce samedi, j'arriverai recueilli et dans la situation que je désire pour sentir tout ce que vous pouvez mettre dans une œuvre. Après avoir reçu votre carte, j'avais formé le projet de vous voir rue de l'Est à l'issue de mon travail; mais j'en sors si fatigué que mes bonnes résolutions échouent presque toujours, et que les jours où je veux faire un emploi de ma soirée qui ne consiste pas uniquement à me reposer, je suis obligé de travailler moins ce jour-là (1).

Un mot de réponse où vous me pardonnerez et où vous me direz que vous voulez bien de moi pour lundi ou mardi.

Votre bien sincèrement dévoué.

E. DELACROIX.

(1) Le drame les *Funérailles de l'honneur* fut représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 30 mars 1861.

A M. AUGUSTE VACQUERIE

Ce 6 avril 1861.

Cher Monsieur,

Je viens vous remercier de cœur de la bonne soirée que vous m'avez donnée, chose depuis longtemps bien rare pour moi en pareille circonstance, car le spectacle me fatigue horriblement et il en est peu qui, au bout d'une heure, ne me fasse regretter une simple promenade. Les situations fortes et pourtant naturelles de votre drame m'ont tenu véritablement attaché et impressionné, et je m'empresse de vous féliciter de l'effet qu'il produit sur le public qui vient sans parti pris d'admiration ou de dénigrement. C'est à celui-là qu'il faut plaire. C'est là le vrai succès et vous l'obtenez tous les soirs.

Mille remerciements encore de votre bon souvenir et mille assurances de mon sincère dévouement.

E. Delacroix.

Depuis que Rachel avait quitté la scène, Delacroix n'allait presque plus au théâtre. Le drame de M. Auguste Vacquerie est certainement une des dernières pièces qu'il soit allé voir.

A M. BOULANGÊ

Ce 7 mai 1861.

Mon cher monsieur, M. Andrieu est passé à plusieurs reprises chez vous pour s'informer de votre venue : on lui a dit que vous deviez revenir le 1er mai; ensuite qu'on vous attendait *dimanche dernier*.

Je vous ai écrit alors à Châlons; mais M. Andrieu étant retourné s'informer si vous y étiez encore, on lui dit que vous êtes allé voir vos parents et que la lettre ne vous parviendrait pas. Je désire bien vivement qu'on puisse vous faire tenir celle-ci, et je vais vous répéter les motifs que je vous donnais dans ma lettre. Je désirerais ouvrir ma Chapelle avant la fin du Salon, sans cela tout le monde serait parti et je manquerais tout le fruit de cette exposition. Cela est pour moi de la plus grande importance. Je vous

disais qu'avec de simples glacis vous finiriez en peu de temps. Pendant que la guirlande d'or et vos montants sécheraient pour être rehaussés, vous pourriez faire les grisailles qui sont contre la fenêtre. En vous y mettant tout de suite, cela pourrait se faire, j'en suis persuadé, avec facilité. Il faudrait donc que vous m'écriviez sans retard sur quoi je peux compter; car si *lundi* ou *mardi* prochain vous ne pouvez vous y remettre, je serai obligé, à mon bien grand regret, d'aviser à finir comme je pourrai : mais j'espère que vous ne voudrez pas me mettre dans cet embarras, et je vous le demande comme un grand service. Ayez donc la complaisance de me répondre tout de suite.

Votre tout dévoué.

E. Delacroix.

J'envoie cette lettre chez vous pensant qu'on vous la fera parvenir.

A M. FRANCIS PETIT

Ce 25 mai 1861 (?)

Monsieur,

... J'ai trop d'obligation à M. G. pour avoir quelque chose à lui refuser : je ferai tout ce qu'il sera possible sauf de gâter le tableau à mon avis. Je suppose que le tableau est verni : c'est là le plus grand inconvénient. S'il faut le dévernir pour le retoucher, à mes yeux c'est un tableau déshonoré. On regarde un dévernissage comme une chose légère : c'est le plus grand des inconvénients; je préfère bien un trou à un tableau. C'est donc dans l'intérêt de l'amateur autant que dans le mien que je parle. Néanmoins, je m'efforcerai de le satisfaire.

Voulez-vous être assez bon pour lui dire que si je n'étais indisposé et sortant le moins possible à cause du froid, j'aurais été le remercier. Quant à vous, je le fais encore de grand cœur.

E. D.

INVITATION IMPRIMÉE

29 juin 1861.

Monsieur,

M. Delacroix vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de visiter les travaux qu'il vient de terminer dans la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice.

Ces travaux seront visibles au moyen de cette lettre, depuis le mercredi 21 juillet jusqu'au samedi 3 août inclusivement, de 1 h. à 5 heures de l'après-midi.

Première chapelle à droite, en entrant par le grand portail.

Plafond. L'archange saint Michel terrassant le démon.

Tableau de droite. Héliodore chassé du temple. S'étant présenté avec ses gardes pour en enlever les trésors, il est tout à coup renversé par un cavalier mystérieux : en même temps deux envoyés célestes se précipitent sur lui et le battent de verges avec fu-

rie, jusqu'à ce qu'il soit rejeté hors de l'enceinte sacrée.

Tableau de gauche. La lutte de Jacob avec l'ange. Jacob accompagne les troupeaux et autres présents à l'aide desquels il espère fléchir la colère de son frère Ésaü. Un étranger se présente qui arrête ses pas et engage avec lui une lutte opiniâtre, laquelle ne se termine qu'au moment où Jacob, touché au nerf de la cuisse par son adversaire, se trouve réduit à l'impuissance. Cette lutte est regardée, par les livres saints, comme un emblème des épreuves que Dieu envoie quelquefois à ses élus.

A M. CHARLES BLANC [1]

Ce 23 juillet 1861.

Mon cher ami,

La voilà finie, cette chapelle que vous m'avez attribuée il y a tant d'années : si j'ai été longtemps à la

(1) Cette lettre a été reproduite en *fac-simile* dans le volume de M. Ch. Blanc *Les Artistes de mon temps,* 1876.

terminer, je n'ai pas oublié la part que vous avez dans le choix qui a été fait de moi dans cette occasion. Je voudrais que vous la vissiez avant un certain nombre de personnes que je compte y inviter. Le temps est un peu court : je vous propose de venir demain *mercredi* ou après-demain *jeudi* de 1 h. à 3 h. Vous me rendrez bien heureux.

Votre tout dévoué.

EUG. DELACROIX.

Il ne semble pas que M. Ch. Blanc ait été fort satisfait de cette œuvre, originale cependant entre toutes et considérable. Il ne la signale que par une note dans son étude sur le maître. : « ... Les peintures de cette chapelle ont été judicieusement appréciées par notre regrettable ami, Émile Galichon, dans le tome X de la *Gazette des Beaux-Arts.* » Ce renvoi est insuffisant. M. Galichon ne comprenait que Ingres. M. Delacroix, que nous vîmes peu après la publication de l'article, eut la faiblesse de ne point nous dissimuler la déception qu'il lui avait causée. Sans faire directement allusion à un jugement débile et louche, il s'étonna « que M. Blanc en eût favorisé l'insertion dans sa *Revue* » (*sic*).

A M. EUGÈNE TOURNEUX

Ce 5 août 1861.

Je vous remercie bien, mon cher monsieur, de votre souvenir poétique. Il est plein de verve et je le louerais davantage s'il ne me louait autant. Je suis malheureusement un juge bien éclopé et je sais ce qu'il en coûte pour lutter. Mais vous me donnez une de ces récompenses qui fait oublier les fatigues.

Je vous rends grâce encore et vous serre les mains bien cordialement.

Eug. Delacroix.

En remerciement d'une pièce de vers improvisée dans la chapelle des Saints-Anges :

. . . .
Ta main a retracé des anges violents,
De la gloire de Dieu messagers véhéments...

A TH. GAUTIER

Ce 4 août 1861.

Mon cher Gautier,

Mille, mille grâces de votre poétique et si bienveillant article, et de l'empressement que vous avez mis à le faire. Vous m'avez gâté si souvent que je finis par croire à tout ce que votre amitié écrit à mon adresse. J'oublie trop que votre imagination ajoute à mes inventions et que votre style y met le vernis.

Je vous remercie donc bien sincèrement et vous serre la main.

EUG. DELACROIX.

Ce jeudi 1861.

Mon cher Gautier,

Si vous suivez l'aimable envie que vous m'avez manifestée hier, d'écrire maintenant quelque chose sur ma tardive production, je viens vous demander de vouloir bien mentionner que vous avez vu le tra-

vail avant sa fin et que le public ne peut encore être admis. Quand je vais avoir amené par billets quelques artistes ou amis, il va falloir maintenir la clôture de la Chapelle pour achever les ornements, boiseries, etc. Comme il n'est pas douteux qu'un article de vous n'excite la curiosité sur l'ouvrage, on ne saura que faire des curieux qui, sur le bruit de l'achèvement des peintures, arriveront pour les voir.

Je vous remercie de nouveau de votre visite, et suis surtout bien touché de votre impression.

Tout vôtre,

EUG. DELACROIX.

A M. CHARLES BLANC

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise), ce 23 août 1861.

Mon cher ami,

Je ne reçois qu'ici, au retour d'un petit voyage, votre lettre et une autre, qui avait été adressée par M. Galichon, à qui je n'ai pas répondu par consé-

quent. La Chapelle est ouverte maintenant à tout le monde. Je regrette bien de n'avoir pu m'y trouver avec vous quand je l'ai montrée à quelques personnes; je désire bien qu'elle ne vous paraisse pas inférieure à d'autres travaux qui vous ont plu. Quant à une reproduction, je pense qu'en y envoyant le matin avant qu'il n'y ait des visiteurs on pourrait en faire quelque chose; mais il faudrait là un homme de quelque habileté pour saisir l'esprit des tableaux.

Pendant mon absence, il a été fait des essais de photographie qui, jusqu'ici, n'ont pas réussi à cause du défaut absolu de reculée. S'ils avaient été satisfaisants je les aurais mis avec plaisir à votre disposition. Si vous en faites faire des dessins directement, peut-être le même M. Fleming [*sic*] (1), qui avait fait un essai du petit *Saint Sébastien*, pourrait-il prendre sur place des croquis suffisants. Je ne voudrais pas, dans un recueil comme le vôtre, qui va partout, être trop estropié.

Je vous renouvelle, mon cher ami, les assurances de ma bien sincère amitié et de ma vive et ancienne reconnaissance.

EUG. DELACROIX.

(1) M. Léopold Flaming.

A M. ***

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise),
ce 8 octobre 1861.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que je suis complétement à votre disposition relativement aux travaux de la Commission qui doit s'occuper de la *Méthode Cavé*, et vous serais bien obligé de vouloir bien m'adresser les convocations à l'adresse cidessus.

Il m'a semblé, en réfléchissant aux moyens de rendre nos réunions plus efficaces, qu'il était essentiel, j'ose presque dire indispensable, que la Commission fasse faire sous ses yeux l'expérience du procédé. C'est le plus sûr moyen de la convaincre de ce qu'il offre d'avantageux. Si vous vouliez bien demander à Mme Cavé de nous mettre en rapports avec un professeur formé par elle, il fonctionnerait en notre présence, et donnerait toutes les explications désirables sur les procédés et sur les effets qu'elle en a obtenus sur les élèves. Je suis, en outre, persuadé que la simplicité de cette méthode, mise ainsi dans tout son jour, porterait la conviction dans

tous les esprits, abrégerait beaucoup nos travaux et amènerait une décision plus prompte. Je pense que M. le Ministre ne pourra qu'approuver le moyen que je prends la liberté de vous proposer (1)...

EUG. DELACROIX.

A M. CHARLES BAUDELAIRE

Champrosay, ce 8 octobre 1861.

Mon cher monsieur,

Je ne vois qu'au retour d'un voyage qui m'a éloigné quelque temps de Paris votre article si bienveillant et d'une tournure si originale, comme tout ce que vous faites, sur mes peintures de Saint-Sulpice. Je vous remercie bien sincèrement et de vos

(1) Eugène Delacroix fit sur cette *Méthode* un rapport qui fut publié dans le *Moniteur officiel* et reproduit par les journaux d'art.

éloges, et des réflexions qui les accompagnent et les confirment, sur ces effets mystérieux de la ligne et de la couleur, que ne sentent, hélas! que peu d'adeptes. Cette partie musicale et arabesque n'est rien pour bien des gens qui regardent un tableau comme les Anglais regardent une contrée quand ils voyagent : c'est-à-dire qu'ils ont le nez dans le *Guide du voyageur*, afin de s'instruire consciencieusement de ce que le pays rapporte en blé et autres denrées, etc. De même les critiques bons sujets veulent comprendre afin de pouvoir démontrer. Ce qui ne tombe pas absolument sous le compas ne peut les satisfaire. Ils se trouvent volés devant un tableau qui ne démontre rien et qui ne donne que du plaisir.

Vous m'avez écrit, il y a deux mois, relativement au procédé que j'emploie pour peindre sur mur, mais je ne savais où adresser une réponse. Je prends le parti aujourd'hui de vous adresser mes actions de grâce au bureau de la *Revue*.

Mille sincères amitiés et remerciements.

EUG. DELACROIX.

L'article à propos duquel Delacroix adressait à Bau-

delaire ce remerciement bien tourné, avait paru dans la *Revue fantaisiste*, fondée et dirigée par M. Catulle Mendès.

⟡

A M. P. ANDRIEU

Champrosay, ce 17 octobre 1861.

Mon cher Andrieu,

... J'ai beaucoup travaillé, et cependant j'ai été pendant plus d'un mois faisant des courses dont j'ai profité pour me reposer entièrement; ce qui m'a réussi, car je ne me suis jamais mieux porté. Je suis de retour ici depuis le commencement du mois. Je suis bien aise de ce que vous me dites de mes tableaux de Bordeaux et de Toulouse. Il est malheureux qu'ils fassent de l'effet quand il y a peu de public pour les apercevoir, et qu'ils en manquent totalement quand ils sont en présence des critiques du Salon. Au reste, cette expérience s'est renouvelée presque toujours pour tous mes tableaux.

Je ne sais où en est l'église (1) : j'ai vu peu d'articles. Il y en avait de très-favorables, d'autres peu bienveillants. Je n'ai pas eu connaissance de l'*Union* : je vous remercie bien de celui de l'*Indépendance*.

Il me semble, comme à vous, qu'il y a déjà longtemps que notre travail est fini. J'ai oublié les énormes peines qu'il m'a données : je suis comme la fourmi qui est prête à se remettre au travail après la ruine de ses travaux. La comparaison n'est pas juste pour ce qui regarde l'effet de ma besogne, et en somme je n'ai pas à me plaindre.

Travaillez, profitez de tous les instants : si l'Administration me favorise, peut-être retrouverons-nous nos séances passées de mécomptes et d'espérances. Jusqu'ici on préfère me laisser à mes loisirs.

E. Delacroix.

L'article de l'*Indépendance* était de Th. Thoré. «... Je retrouve bien en vous, avait écrit Delacroix à Thoré, le 1er septembre, la sympathie que vous m'avez toujours témoignée avec tant de cordialité. Je suis heureux qu'après tant d'années vous trouviez encore matière à m'en donner les mêmes marques... »

(1) La chapelle des Saints-Anges, dans l'église de Saint-Sulpice.

A M. PÉRIGNON

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise),
ce 25 novembre 1861.

Cher Monsieur,

Je n'ai reçu votre lettre si excellente, si encourageante pour moi, qu'au retour de nombre d'excursions, il y a une dizaine de jours. J'avais besoin de me secouer un peu après ce travail vraiment bien fatiguant (*sic*) pour l'esprit encore plus que pour le corps. J'ai eu bien du regret de n'avoir pas été à même de vous répondre aussitôt combien j'avais été heureux de tout ce que vous me dites. Ce ne sont point des compliments de société et empreints de la banalité qu'ils ont toujours; ils me viennent d'un homme de valeur et d'un confrère : que de titres pour me chatouiller l'amour-propre ! Je voudrais me persuader que vous ne vous trompez pas du tout, et cette idée, si elle était bien solide dans mon esprit, serait la récompense de mes fatigues. J'ai reçu

beaucoup de marques de sympathie; mais il n'en est qu'un petit nombre qui me satisfassent complétement. Pas mal de confrères se sont montrés un peu refroidis à mon égard et un peu plus sérieux qu'à l'ordinaire. L'autorité, de son côté, n'a pas eu l'air de s'apercevoir de cet effort que votre amitié trouve remarquable. Cher Monsieur, je m'en console facilement avec des témoignages comme les vôtres et d'un petit nombre d'amis dont l'opinion pour moi passe avant tout, et qui est la plus flatteuse de toutes les récompenses quand cette opinion m'est favorable.

Quand je retournerai à Paris, j'irai vous surprendre et vous serrer la main, et vous répéter combien vous m'avez charmé, ravi.

. . . .

Je vous envoie en attendant mille assurances du plus cordial et sincère dévouement.

Eug. Delacroix.

A M. CHARLES BLANC

DIRECTEUR DE LA *Gazette des Beaux-Arts.*

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise),
ce 25 novembre 1861.

Mon cher ami,

Je n'avais pas besoin de votre recommandation pour m'intéresser à Gigoux, dont j'estime beaucoup le talent : j'ai même regretté, à cause de mon séjour à la campagne, de ne point visiter un dernier travail dont il s'occupe ; mais je ne l'ai appris que samedi en revenant et au moment d'aller à l'Institut. J'ai fait tous mes efforts pour le faire bien placer, mais je n'ai point trouvé l'appui dont j'avais besoin ; et je crains qu'il ne rencontre pas les sympathies nécessaires : il n'a eu qu'un nombre de voix insignifiant et quand il n'était plus temps, et j'en suis très-fâché.

Vous avez voulu vous occuper de moi dans la *Gazette :* je vous en remercie bien. Directeur ou non, si

votre esprit préside en quelque chose à la rédaction, elle ne pourra être que très-bonne; veuillez aussi remercier pour moi M. Galichon de son bon vouloir. Je suis bien aise que M. Flameng vous ait satisfait : j'augurais bien de ce qu'il pouvait faire; j'ai grand besoin de graveurs intelligents. J'espère à mon retour voir le résultat et vous remercier encore.

Votre bien dévoué,

E. Delacroix.

Il s'agissait d'une candidature à l'Académie des beaux-arts qui n'aboutit pas. La lettre de demande était présentée, au nom du vieux romantique Jehan Gigoux, par M. Couder et endossée par M. Ingres, lequel vraisemblablement ne connaissait guère le passé de son protégé.

A SOULIER

Champrosay, ce 29 novembre 1861.

Mon cher ami,

J'ai été emporté par des pérégrinations sans nombre... Ma santé, grâce au ciel, est aussi bonne

que possible. L'activité qu'il m'a fallu entretenir pour achever mon travail de Saint-Sulpice a eu une heureuse action sur mon tempérament, puisque j'en ressens encore l'influence. Je crains maintenant mon retour à Paris sous ce rapport, vu que je cours les salons comme autrefois ; mais les agitations de toutes sortes, les dérangements ou émotions de tous genres qu'engendre cette fourmilière sont contraires au repos d'esprit qui est une grande condition de santé...

Eug. Delacroix.

A M. TH. THORÉ (1)

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise),
ce 30 novembre 1861.

« Mon cher ami,

» Je ne reçois que tardivement et à la campagne la lettre où vous me demandez des détails sur

(1) Cette lettre importante a été publiée par W. Bürger, dans

Bonington : je vous envoie avec plaisir le peu de renseignements que je possède.

» Je l'ai beaucoup connu et je l'aimais beaucoup. Son sang-froid britannique, qui était imperturbable, ne lui ôtait aucune des qualités qui rendent la vie aimable. Quand il m'est arrivé de le rencontrer pour la première fois, j'étais moi-même fort jeune et je faisais des études dans la galerie du Louvre : c'était vers 1816 ou 17. Je voyais un grand adolescent en veste courte, qui faisait, lui aussi et silencieusement, des études à l'aquarelle, en général d'après des paysages flamands. Il avait déjà, dans ce genre, qui, dans ce temps-là, était une nouveauté anglaise, une habileté surprenante. Peu de temps après, je voyais chez Schroth, qui venait d'ouvrir une boutique de dessins et petits tableaux (la première, je crois, qui se soit établie), des aquarelles charmantes de couleur et de composition. Il y avait déjà tout le charme qui fait son mérite à part. A mon avis, on peut trouver dans d'autres artistes modernes des qualités de force ou d'exactitude dans le rendu supérieures à celles des tableaux de Bonington, mais personne dans cette école moderne, et peut-être avant lui, n'a possédé cette légèreté dans l'exécution, qui, particulièrement dans l'aquarelle, fait de ses ouvrages des

la Notice qu'il a consacrée à R.-P. Bonington, dans l'*Histoire des Peintres de toutes les Écoles*.

espèces de diamants dont l'œil est flatté et ravi, indépendamment de tout sujet et de toute imitation.

» Il était à cette époque (vers 1820) chez Gros, où je crois qu'il ne resta pas longtemps; Gros lui-même lui conseilla de se livrer tout à fait à son talent qu'il admirait déjà. A cette époque, il ne faisait point de tableaux à l'huile, et les premiers qu'il fit furent des marines : celles de ce temps sont reconnaissables à un grand empâtement. Il renonça depuis à cet excès : ce fut particulièrement quand il se mit à faire des sujets de personnages dans lesquels le costume joue un grand rôle : ce fut vers 1824 ou 1825.

» Nous nous rencontrâmes en 1825, en Angleterre, et nous faisions ensemble des études chez un célèbre antiquaire anglais, le docteur Meyrick, qui possédait la plus belle collection d'armures qui ait peut-être existé. Nous nous liâmes beaucoup dans ce voyage, et quand nous fûmes de retour à Paris, nous travaillâmes ensemble pendant quelque temps dans mon atelier.

» Je ne pouvais me lasser d'admirer sa merveilleuse entente de l'effet et la facilité de son exécution; non qu'il se contentât promptement. Au contraire, il refaisait fréquemment des morceaux entièrement achevés et qui nous paraissaient merveilleux; mais son habileté était telle, qu'il retrouvait à l'instant sous sa brosse de nouveaux effets

aussi charmants que les premiers. Il tirait parti de toutes sortes de détails qu'il avait trouvés chez des maîtres et les ajustait avec une grande adresse dans sa composition. On y voit des figures presque entièrement prises dans les tableaux que tout le monde avait sous les yeux, et il ne s'en inquiétait nullement. Cette habitude n'ôte rien au mérite de ces ouvrages ; ces détails pris sur le vif, pour ainsi dire, et qu'il s'appropriait (il s'agit surtout de costumes), augmentaient l'air de vérité de ses personnages et ne sentaient jamais le pastiche.

» Sur la fin de cette vie sitôt éteinte, il sembla atteint de tristesse, et particulièrement à cause de l'ambition qu'il se sentait de faire de la peinture en grand. Il ne fit pourtant aucune tentative, que je sache, pour agrandir notablement le cadre de ses tableaux ; cependant ceux où les personnages sont le plus grands datent de cette époque, notamment le *Henri III*, qu'on a vu l'an dernier exposé au boulevard, et qui est un de ses derniers.

» Nous l'aimions tous. Je lui disais quelquefois : — Vous êtes roi dans votre domaine et Raphaël n'eût pas fait ce que vous faites. Ne vous inquiétez pas des qualités des autres, ni des proportions de leurs tableaux, puisque les vôtres sont des chefs-d'œuvre.

» Il avait fait, quelque temps auparavant, des Vues de Paris que je ne me rappelle pas et qui étaient, je crois, pour des éditeurs : je n'en parle que

pour mentionner le moyen qu'il avait imaginé pour faire ses études d'après nature et sans être troublé par les passants. Il s'installait dans un cabriolet et travaillait là aussi longtemps qu'il voulait.

» Il mourut en 1828. Que de charmants ouvrages dans une si courte carrière! J'appris tout à coup qu'il était attaqué d'une maladie de poitrine qui prenait une tournure dangereuse. Il était grand et fort en apparence, et nous apprîmes sa mort avec autant de surprise que de chagrin. Il était allé mourir en Angleterre. Il était né à Nottingham. Il n'avait, à sa mort, que vingt-cinq ou vingt-six ans.

» En 1837, un M. Brown, de Bordeaux, vendit une magnifique collection d'aquarelles de Bonington; je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer jamais l'équivalent de cette splendide réunion. Il y en avait de toutes les époques de son talent, mais particulièrement du dernier temps, qui est le meilleur. Ces ouvrages se payaient alors des prix élevés; de son vivant il vendait tous ses ouvrages, mais il ne les a jamais vus monter à ces prix énormes que, pour ma part, je trouve légitimes et la juste estimation d'un talent si rare et si exquis.

» Mon cher ami, vous m'avez donné l'occasion de me rappeler des moments heureux et d'honorer la mémoire d'un homme que j'aimais et que j'admirais. J'en suis d'autant plus heureux, que l'on a essayé de le rabaisser, et qu'il est, à mes yeux, très-supé-

rieur à la plupart de ceux qu'on a cherché à lui faire préférer. Tenez la balance entre mes prédilections et ces attaques. Mettez, si vous voulez, sur le compte de mes vieux souvenirs et de mon amitié pour Bonington ce qu'on serait tenté de trouver partial dans ces notes...

» EUG. DELACROIX. »

A M. ERNEST CHESNEAU

Ce 14 décembre 1861.

Monsieur,

J'ai reçu avec reconnaissance les cinq épreuves que vous avez bien voulu m'adresser de l'Étude que vous avez faite sur l'ensemble de mes ouvrages. Je suis fier d'être l'objet d'une semblable appréciation faite par une personne d'un goût aussi éclairé. La délicatesse de l'analyse que vous avez appliquée à tant de productions la plupart oubliées ou peu connues, l'estime que vous voulez bien leur accorder malgré d'innombrables faiblesses, me donneraient sur leur mérite véritable une confiance que je ne

puis avoir; mais je n'en suis pas moins heureux de voir qu'elles ont pu mériter une si bienveillante et sérieuse attention.

Agréez, Monsieur, avec mes vifs remerciements, les assurances de la considération la plus distinguée.

EUG. DELACROIX.

J'espérais, Monsieur, vous adresser cette lettre il y a quelques jours : je n'ai pu, malgré mes informations, avoir votre adresse; je prends le parti de l'envoyer aux bureaux de l'*Opinion nationale* (1).

A M. P. ANDRIEU

15 décembre 1861.

Mon cher Andrieu,

Je reçois votre lettre à Paris où je ne suis que depuis peu de jours. J'ai trouvé la campagne bonne,

(1) Lire de M. Ernest Chesneau les *Chefs d'École*, l'Art et les Artistes, en France et en Angleterre (chez Didier), et sa

même par la pluie et la gelée. J'y trouvais une très-grande tranquillité que vous ne pouvez avoir étant chez des personnes dont vous êtes obligé de suivre les habitudes.

Je ne comprends pas bien ce que vous me dites au sujet de la copie que vous voulez faire à Anvers; mais, comme vous m'annoncez votre retour prochain, nous causerons de votre projet. Je regrette beaucoup que vous ne puissiez faire une copie de l'*Héliodore;* personne ne serait plus à même d'en faire une excellente reproduction (1).

Je pense souvent à nos séances dans l'église, comme le prisonnier qui, rendu à la liberté, regrette quelquefois le pain de munition mangé entre quatre murs. Au reste, je mène ici une vie aussi tranquille qu'à la campagne, et je me dispense le plus que je peux des corvées du monde et de la politesse.

J'entrevois dans votre lettre que vous n'êtes pas mécontent de vos portraits. On plaît si difficilement aux autres, que c'est toujours quelque chose que de

dernière publication *Peintres et Statuaires romantiques* (chez Charavay frères).

(1) Personne encore ne serait « plus à même » que M. P. Andrieu d'exécuter les reproductions des peintures murales de la Bibliothèque de la Chambre des députés, par exemple, gravement endommagées, ou de l'*Entrée des Croisés dans Constantinople,* dont la vraie place serait dans nos musées du Louvre.

se plaire à soi-même. C'est un plaisir que je ne goûte pas aussi souvent que je le voudrais...

E. D.

A M. DE VALERNE

PEINTRE, BOULEVARD DES INVALIDES, 5, PARIS

Ce 22 décembre 1861.

Mon cher Monsieur,

Votre excellente lettre m'a fort touché et vous avez bien fait de céder au désir de me l'envoyer. Pourquoi travaillons-nous, nous autres artistes, si ce n'est pour savoir que nous plaisons à quelqu'un? Il nous arrive si souvent de nous déplaire à nous-même, qu'un suffrage bienveillant ne peut qu'encourager et fortifier, comme vous le dites aussi. Je vous remercie donc beaucoup et suis heureux de vous le dire.

E. D.

A M. MOREAU Père

Ce 17 janvier 1862.

Mon cher Monsieur,

Recevez mes très-sincères excuses du retard que j'ai apporté à répondre à votre très-aimable lettre en date du 3 janvier. J'ai été tout à coup interrompu au milieu de toutes mes occupations par une indisposition qui m'a rendu incapable de quoi que ce soit. Je vais mieux et me hâte de vous remercier relativement à ce que vous voulez bien me dire d'obligeant sur l'article très-incomplet que j'ai fait sur Charlet. Je vous dois encore quelque justification pour mon peu d'empressement à écrire quelque chose sur Decamps : je vous ai parlé de certains motifs que vous avez appréciés ; je crois, en outre, que sa perte est trop récente non-seulement pour qu'il puisse être jugé complétement, mais aussi pour qu'un jugement ait tout l'intérêt qu'il pourrait avoir plus tard.

Permettez-moi d'ajouter que ce grand artiste a eu de son vivant la bonne fortune d'être goûté sans conteste du public et des artistes : pas une voix

ne s'est élevée contre tous les genres de succès qu'il méritait et qu'il a obtenus. Charlet n'a point rencontré le même bonheur. L'admiration pour ses œuvres a été renfermée dans un cercle plus restreint, et c'est précisément à cause de son genre, qui dans l'opinion du public paraissait inférieur, qu'il m'a paru importer de faire ressortir la grandeur qu'il y a imprimée. Au reste, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, la figure de Decamps a grandi dans mon estime. Après l'exposition des ouvrages en partie ébauchés qui ont formé sa dernière vente, j'ai été véritablement enthousiasmé par plusieurs de ces compositions, et mon sentiment a été celui de tout le monde. Je dois vous dire aussi que cet article, pour lequel j'étais engagé depuis longtemps, m'a donné de l'ennui à composer; écrire, c'est un métier particulier qu'il faut, comme tous les autres, pratiquer beaucoup. Je n'en ai eu que la fatigue sans le plaisir, ce que je ne puis dire de la peinture, qui est toujours mon passe-temps favori et à laquelle je retourne sans regretter les palmes littéraires.

Veuillez, etc.

EUG. DELACROIX.

A M. PH. BURTY

Ce 24 janvier 1862.

Monsieur,

Je n'ai aucun souvenir de *M. Jérôme*, ni d'avoir rien fait qui ait trait à cela. La caricature du *Bonhomme de lettres* n'est pas non plus de ma main. Je ne sçais (*sic*) quel accident a empêché de tirer mon dessin : il a été reproduit, mais maladroitement, par un de mes amis qui dessinait à peine. J'ai fait antérieurement un ou deux dessins pour être gravés dans le *Nain Jaune*, mais ils ont été arrangés au gré du directeur du journal. Tout cela est bien obscur et ne mérite pas de fixer l'attention. Il existe, je me le rappelle, un certain combat du *Constitutionnel contre la Quotidienne* qui est une affreuse lithographie de ma façon, et je ne sçais si cela a paru.

Je vous suis bien reconnaissant de ce que vous me dites d'aimable au sujet du *Sardanapale*. Je n'ai pu encore y aller (1). Le tableau a été exposé au

(1) Il était exposé au boulevard des Italiens.

Salon de 1828. Il n'a été reçu qu'à une voix. Il avait indigné tout le monde et avait effarouché même mes amis.

Ch. Blanc m'avait dit qu'il devait paraître dans son journal un dessin d'un des tableaux de la chapelle de Saint-Sulpice; je n'en ai pas entendu parler...

Quoi qu'en dise Delacroix, la gravure qui parut en tête du *Manuscrit de feu M. Jérôme* (Paris, 1825, 1 vol. in-8°, fatras politico-économique publié par François de Nantes) dut être gravée d'après une sépia de lui.

Le « dessin » qu'il réclamait fut une petite eau-forte d'après l'*Héliodore*, publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Le directeur du journal, M. Galichon, sentant que ce croquis sommaire était peu digne d'un travail aussi considérable, avait envoyé prudemment une livraison sans épreuve.

A M. H. DE SAINT-GEORGES (1)

Paris, 26 janvier 1862.

Monsieur, j'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre notice sur le musée de Nantes, et saurai bien, quoi que vous en disiez, y trouver les motifs d'un réel intérêt. Je me souviendrai aussi dans quelle occasion vous me l'avez adressée. Je la placerai avec l'excellent écrit que vous aviez eu aussi l'aimable pensée de m'envoyer, dans lequel vous analysez l'ouvrage de M. de La Combe sur Charlet. J'ai puisé dans l'un et dans l'autre pour cette notice (2) si écourtée que vous avez la bonté de trouver intéressante. Il ne vous aura pas échappé que j'ai évité de présenter le côté anecdotique dans un si grand artiste : vous et notre excellent ami vous aviez tracé le tableau de

(1) M. H. de Saint-Georges, secrétaire général de la mairie de Nantes, s'occupa beaucoup du musée de cette ville.

(2) La « notice, » c'est-à-dire l'article sur Charlet, avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Livraison du 1er janvier 1862. Ce n'est point une des moins bonnes pages de critique de Delacroix.

cette vie laborieuse et traversée. Artiste moi-même, c'est l'artiste surtout dont j'ai voulu parler, et la matière était si abondante que tous ceux qui ont apprécié Charlet ne verront que trop combien, même à mon point de vue particulier, ma notice est restée insuffisante.

Je vous remercie sincèrement, Monsieur, de vouloir bien me savoir gré au moins de l'intention que j'ai eue de glorifier à ma manière cette grande mémoire.

A M. PH. BURTY

Ce 13 février 1862.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien me pardonner de ne vous avoir pas encore remercié de la lettre où vous prenez la peine de me détailler les prix qu'ont atteints mes lithographies à la vente de La Combe ; je n'en ai pas moins été très-content de ce résultat et j'en ai pris note, pour me consoler du contraste que

forment ces prix avec ce que m'ont rapporté ces dessins dans l'origine.

Je vous demanderai, quand j'aurai le plaisir de vous voir, les prix de certains Géricault pour lesquels je n'ai aucune lumière...

Recevez, Monsieur, les assurances de mon cordial dévouement.

EUG. DELACROIX.

A M. PH. BURTY

Ce 1er mars 1862.

... Je n'ai connu le *Second Faust*, et encore très-superficiellement, que longtemps après que mes planches étaient faites. Il m'a paru un ouvrage mal digéré et peu intéressant au point de vue littéraire, mais l'un de ceux qui sont le plus propres à inspirer un peintre par le mélange de caractères et de styles qu'il comporte. Si l'ouvrage eût été plus populaire je l'aurais peut-être entrepris. Vous me deman-

dez ce qui m'a fait naître l'idée des planches sur *Faust*. Je me rappelle que je vis, vers 1821, les compositions de *Retch* qui me frappèrent assez : mais c'est surtout la représentation d'un drame opéra sur *Faust*, que je vis à Londres en 1825, qui m'excita à faire quelque chose là-dessus. L'acteur, nommé *Terry*, qui a laissé des souvenirs dans le théâtre anglais de ce temps-là et qui est même venu à Paris, où il a joué, entre autres, le rôle du *roi Lear*, était un Méphistophélès accompli quoiqu'il fût gros ; mais cela n'ôtait rien à son agilité et à son caractère satanique.

Vous savez que Motte fut l'éditeur ; il eut la malheureuse idée d'éditer ces lithographies avec un texte qui nuisit beaucoup au débit, sans parler de l'étrangeté des planches qui furent l'objet de quelques caricatures et me posèrent de plus en plus comme un des coryphées de l'*école du laid*. Gérard, toutefois, tout académicien qu'il était, me fit compliment de quelques dessins, surtout de celui du *Cabaret*. Je ne me rappelle pas ce que j'en retirai : quelque chose comme cent francs et de plus une gravure de Lawrence, le *Portrait de Pie VII*. Toutes mes spéculations ont été dans ce goût. L'*Hamlet* mieux encore : je l'avais fait imprimer à mes frais et éditer moi-même. Le tout me coûta 5 ou 600 francs, et je ne rentrai pas dans la moitié de mes frais. Les médailles (dont j'ai retrouvé des épreuves à votre in-

tention) ont été exposées chez des marchands, mais personne n'en a voulu.

J'ignore si Bonington a fait l'eau-forte dont vous me parlez; vous me rappelez que je fis d'après un de ses dessins une lithographie assez lourde représentant un vieillard assis à une table et lisant, je crois, une lettre que vient de lui apporter un jeune homme à grandes bottes appuyé contre la table. Je dois en avoir une épreuve unique : peut-être s'en sera-t-il répandu quelque autre qui aura donné l'idée de l'attribuer à Bonington. Mais mon dessin est bien loin de la légèreté qu'il mettait dans ses lithographies et, il faut le dire, dans tout ce qui sortait des mains de cet admirable talent. J'apprends que la jeunesse de ce temps ne l'apprécie guère. Il partage cette réprobation avec l'illustre Charlet qui, pour cette génération, est un homme de l'Empire et d'une exécution arriérée.

Recevez, Monsieur, avec mes remerciements, mille assurances de considération et de dévouement.

Eug. Delacroix.

A M. VICTOR CHOQUEL

Ce 14 mars 1862.

Monsieur, je suis vraiment désolé de ne pouvoir me rendre au désir que vous m'exprimez d'une manière si flatteuse pour moi, et je serais plus fâché encore si vous supposiez que le prix que vous voulez bien m'offrir fût une raison de vous refuser ; la véritable est que, depuis quelques années, j'ai tout à fait renoncé à faire des portaits, à cause d'une certaine susceptibilité des yeux qui me rend très-pénible de copier un modèle en peignant et avec le soin que demande particulièrement le portrait.

Veuillez donc, Monsieur, recevoir l'expression d'un véritable regret dans cette circonstance où j'aurais été heureux au contraire de réaliser un désir dont je vous remercie.

EUG. DELACROIX.

M. Choquel avait demandé à Eugène Delacroix de peindre le portrait de sa femme. C'est un amateur du goût le plus

subtil. Il possède plusieurs des œuvres du maître, — et des mieux choisies : — des aquarelles, des dessins, des pastels, des peintures à l'huile, le portrait de *Mme Simon*, de l'Opéra, une esquisse de la *Bataille de Nancy*, des *Fleurs* peintes à Nohant, etc.

A M. DE SAINT-GEORGES

A NANTES

Paris, 21 mars 1862.

Monsieur,

Je reçois à l'instant l'affreuse nouvelle que m'apporte votre lettre, et je suis comme vous sous l'impression déchirante et renouvelée à chaque instant de l'incertitude de la vie, et de cette disparition subite des hommes les plus rares. Mes relations encore récentes avec M. de La Combe ne me donneraient pas le droit de me dire son ami, et il me semble pourtant que je sens se briser un de ces liens qui nous attachent au monde. C'est qu'il ne fallait qu'un instant pour apprécier cette riche nature, dans laquelle le cœur et l'esprit allaient de pair. Hier encore, je m'occupais de chercher une pièce rare qui

lui manquait et que j'eusse été si heureux de lui offrir : je l'ai trouvée enfin, voilà que ses yeux ne s'ouvriront plus ! Vous, Monsieur, dont il appréciait si vivement le caractère et qui l'avez connu pendant longtemps, vous recevez un coup que rien ne peut guérir; vous perdez, avec l'ami incomparable, l'homme que des penchants communs avaient encore rapproché et avec lequel vous pouviez vous entretenir, en vous comprenant parfaitement tous les deux, de ces arts qui consolent, qui, au reste, sont devenus pour moi l'unique bonheur de ma vie. Il faut bien que ce soit le seul sur lequel il soit permis de compter, puisque l'on reste abandonné de tous ceux que le cœur s'était choisis comme des modèles et des appuis contre le chagrin.

EUG. DELACROIX.

Le colonel de La Combe, admirateur passionné de Charlet, a laissé un catalogue des lithographies de ce maître dont Delacroix prisait si haut la verve, le style familièrement épique, la veine toute française. La vente de son cabinet rappela avec justice l'attention des amateurs sur les lithographies de Géricault, de Bonington, de Decamps, de Delacroix, — véritables dessins à plusieurs exemplaires — qu'il avait recueillies, au moment où elles paraissaient, en concurrence avec M. Parguez et M. His de La Salle.

A M. THORÉ

Ce 27 avril 1862.

Mon cher ami, la personne dont vous m'avez parlé est effectivement passée chez moi en mon absence, et je désire beaucoup, vous n'en doutez pas, voir ses belles reproductions. Mais j'ai presque aussitôt égaré la carte où se trouve son adresse ; je l'ai cherchée inutilement et enfin je viens vous la demander et vous remercier, en même temps, de me procurer la vue de belles choses.

J'ai aussi à vous remercier de l'envoi qui m'a été fait de votre biographie de Bonington, qui donne une idée vive et nette de ce qu'il était, comme homme et comme talent. Vous êtes bien bon d'y avoir inséré ma pancarte. A propos, le portrait qui se trouve en tête ne se recommande pas par la même qualité que votre article, c'est-à-dire qu'il ne donne pas la moindre idée du pauvre Richard.

Je ferai ce qui me sera possible et avec beaucoup de plaisir pour que la cantate du Bibliophile (1), que

(1) Le Bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix).

j'apprécie et aime beaucoup, soit préférée. Seulement, quoique, comme confrère, je sois en bon rapports avec ces Messieurs de l'Académie, je dois dire que j'y suis considéré comme à peu près le seul de mon avis, ce qui fait que je ne figure dans aucune commission. Ce sera donc par mes recommandations, si elles sont accueillies comme je le désire, que je pourrai obtenir quelque chose.

Recevez, mon cher ami, les assurances de mon bien sincère attachement.

EUG. DELACROIX.

Au ministère d'État comme à l'Académie, je ne jouis pas d'une grande popularité : on y a refusé péremptoirement de confier quelques-uns de mes tableaux (1), faveur qui a été accordée à plusieurs. Je ne le regrette pas beaucoup, je vous avoue ; je n'aime pas qu'on fasse voyager les tableaux. Il y aura là un seul petit tableau de moi qui appartient à un amateur, lequel l'y a renvoyé de son chef et sans me consulter (2).

(1) Pour l'Exposition universelle de Londres.

(2) L'*Assassinat de l'évêque de Liége,* qui appartenait à M. Frédéric Villot.

A M. SCHWITER

A VENISE

30 avril 1862.

... Ce ne sont pas les moyens de séductions qui manquent à votre lettre, mais elle s'adresse à un homme tellement enlacé dans ce moment, qu'il n'y a pas moyen de partir. Mon travail de Saint-Sulpice est dans la phase la plus intéressante, et les intérêts les plus grands me commandent d'achever le plus tôt possible. — Je vous sais néanmoins un gré infini de votre aimable insistance, mais il y a un moment de la vie où, avec tout ce qu'il faut en apparence pour être libre, on est retenu par des nécessités très-impérieuses; le temps aussi est fort court et les occupations plus multipliées. Quand j'aurai 50,000 francs de trop, j'achèterai un palais; il sera comme ma petite campagne de Champrosay, où je ne trouve pas le temps de mettre les pieds, et qui est remplie d'agréments. Je vous admire et vous envie de vous être fait une vie qui vous permet, à commandement, de prendre un mois et plus pour une partie. Je mourrai sans bouger, en me disant que je suis le maître de le faire, ce qui est vrai aussi. — Ce que

je redoute le plus dans ce moment, c'est l'impossibilité de me remettre, à mon retour, au travail le plus pénible et qui m'a mis dans ce courant d'idées dont je suis échauffé, mais que des distractions charmantes me rendraient rebutant. Profitez donc encore pendant que vous y êtes. Faites-nous au moins des esquisses pour redoubler mon regret à votre retour...

E. D.

A M. FR. PETIT

Ce 2 mai 1862.

Monsieur, je me suis ravisé au sujet du dévernissage des tableaux, et vos hommes, qui les ont enlevés très-soigneusement, ont dû vous parler à ce sujet de ma nouvelle résolution. Comme je désirerais, s'il est possible, trouver une occasion de placer ces tableaux, qui peuvent ne pas convenir à tout le monde à cause de leur dimension, mais qui seraient à leur place dans une grande habitation et chez un homme d'une certaine fortune, j'ai pensé justement que cette nouvelle exposition restreinte, par son

public choisi, les mettrait à même d'être bien vus pour cet objet. J'oserais donc me recommander à vous pour m'aider dans cette circonstance auprès des personnes qui fréquenteraient la galerie du Cercle. Je serais heureux de vous montrer ma reconnaissance pour le service que vous me rendriez en leur trouvant une bonne place, et, dans le cas où vous ne préféreriez pas tout simplement un droit de commission, sur lequel nous n'aurions pas de peine à nous entendre, je pourrais disposer pour vous d'un ouvrage qui serait à votre convenance. Je pourrais, par exemple, m'arranger pour avoir à ma disposition un petit tableau qui a paru vous plaire chez moi, et dont je puis changer la destination, et qui a l'avantage d'être achevé : c'est le petit *Achille monté sur le centaure Chiron*. Si cet arrangement ne vous convenait pas, vous me diriez franchement ce que vous préférez.

Nous pourrons, si vous avez un moment, causer sur les prix qu'on pourrait exiger des quatre tableaux.

Je vous recommanderai bien de les faire vernir avec soin, très-peu couverts et avec le meilleur vernis possible.

Recevez, Monsieur, etc.

EUG. DELACROIX.

Il s'agissait, ainsi qu'on va le voir page 308, des quatre puissants tableaux de *fleurs* qui ne trouvèrent d'acquéreur qu'à la vente posthume de son atelier.

A M. SOULIER

Ce dimanche 11, 1862.

Cher ami, ... Viens donc dîner avec moi mardi. Viens vers 5 heures. Je serai rentré sûrement à cette heure-là et nous causerons les coudes sur la table. Je ne suis pas en bon état, j'ai eu la grippe tout l'hiver et ne me suis guéri qu'en sortant le moins possible. Maintenant ce sont d'autres malaises; l'estomac est fort dérangé, et mon travail que j'avais pu continuer cet hiver est à peu près arrêté. Tout me fatigue, je voudrais dormir sans cesse. Vieillesse qui dort, mauvais signe. Mais il faut s'habituer à l'invasion progressive de cette glace et de cette torpeur. Te revoir quelques instants me réchauffera et me rappellera de bons moments.

EUG. DELACROIX.

A M. ERNEST CHESNEAU

Champrosay, ce 7 juin 1862.

Monsieur,

On m'a transmis ici le volume qui contient la totalité de vos Études sur les peintres modernes, et je vous réitère avec bien de l'empressement les plus vifs remerciements : je me suis aperçu que je vous avais encore de nouvelles obligations pour la manière flatteuse dont vous avez bien voulu me mentionner dans ceux de ces travaux que je ne connaissais pas encore. Tous vos jugements ne seront peut-être pas approuvés, mais ils méritent tous l'intérêt par leur sincérité et par la finesse des aperçus. Me permettrez-vous, Monsieur, à propos d'un ouvrage si consciencieux et dans lequel, pour ma part, je n'ai à reprendre qu'un excès de partialité bienveillante pour ce qui me concerne, me permettrez-vous, dis-je, de vous témoigner mon étonnement de ne pas voir figurer, parmi les peintres de ce siècle que vous trouvez les plus remarquables, un homme admirable que je place fort haut dans mon estime et dont vous ne prononcez pas même le nom : je veux parler de Prudhon, le plus original peut-être de tous les

hommes dont vous vous êtes occupé, et que la postérité placera, je n'en doute pas, avant plusieurs de ceux qui ont exercé votre plume. Je ne peux attribuer cette omission qu'à un parti pris systématique et fondé, mais que je regrette que vous n'ayez pas pris la peine d'expliquer pour le lecteur, ami des arts, à qui vous annoncez une sorte d'histoire de la peinture de notre temps. Je voudrais aussi, tant je suis exigeant avec vous qui m'avez tant gâté, une grosse place pour Charlet. Ce n'est pas un caricaturiste, c'est un homme énorme; il a peint avec le crayon; maintenant, au contraire, le pinceau arrive rarement, avec toutes les ressources de la palette, à passionner les tableaux d'une génération peu portée aux grands effets de la peinture et qui en supprime ainsi les principales difficultés.

Veuillez, Monsieur, excuser ces remarques, qui vous prouveront au moins que j'éprouve un vif intérêt à la lecture de ces Études vraiment originales, et si je me permets d'y demander une sorte de complément, veuillez ne voir dans ce désir qu'une autre manière de vous témoigner ma reconnaissance.

Votre très-dévoué serviteur.

EUG. DELACROIX.

A M. SCHWITER

Champrosay, 11 juin 1862.

... J'avais ébauché un projet de voyage en Italie pour en finir. Votre lettre me rappelle cette idée. Nous en causerons. Partir de suite me serait impossible à cause de tableaux que j'ai promis de livrer. Le moment des chaleurs est aussi un peu redoutable. Vous me direz quel est le moment le meilleur pour cette excursion, que je voudrais faire en peu de temps, et pourtant de manière à voir un peu de tout. Comme vous vous proposez de repartir maintenant, j'irai vous joindre où vous seriez...

Et huit jours après il lui écrit encore :

Soyez assez bon pour m'écrire l'adresse que vous avez à Venise, pour le cas où j'aurais quelque chose à vous demander d'ici jusqu'au moment où je me mettrai en route pour vous joindre. Je vais faire de

mon mieux pour exécuter ce projet, qui me serait doublement agréable en votre compagnie...

E. D.

A Mme LA DUCHESSE C. DE C...

Champrosay, ce 13 juin 1862.

Madame la Duchesse,

Comment vous remercier d'une lettre aussi aimable et de ces éloges que votre précieuse partialité à mon égard vous a inspirés?...

Vous entendez bien, Madame la Duchesse, que quand je fais l'éloge de votre goût, je n'entends pas le voir chez vous dans votre bonté à adoucir mes reproches, mais dans la pieuse horreur que vous ressentez pour tout ce qui est horrible. Hélas! l'horrible est partout: il est dans le fade comme dans l'énergie exagérée. Pouvez-vous rien comprendre à

la littérature d'aujourd'hui, à ces nouvelles qui ont toujours l'air d'être la même, même à toute cette peinture qui n'offre que de la prétention impuissante et la répétition des mêmes pastiches?

J'avais vu, Madame la Duchesse, ce fameux tableau; mais il ne m'avait nullement surpris, j'entends par le genre de mauvais qui s'y trouve et qui ne diffère pas beaucoup du mauvais que l'auteur affectionnait autrefois. Il est fâcheux qu'on l'ait entraîné à montrer ce triste résultat à un âge où il n'y a plus guère d'espoir de prendre une revanche...

E. D.

La duchesse Colonna Castiglione, morte en Italie dans les derniers jours de juillet 1879, était une femme intelligente et distinguée. Elle était par sa mère une D'Affris, famille suisse, dont un des ancêtres défendit le Louvre et les Tuileries au 10 août. Fort jeune, en 1857, elle avait épousé don Charles, duc de Castiglione Aldovrandi. Elle devint veuve quelques mois après son mariage. Elle était douée pour la sculpture et pour la peinture, et les cultiva avec plus de suite que ne font d'ordinaire les gens du monde. Elle signait ses envois aux Salons : *Marcello*. Un grand buste décoratif dans le goût de la Renaissance florentine, une *Bianca Capello*, que lui acheta M. Émile de Girardin, fit un grand effet au Salon de 1863. Carpeaux lui donnait des conseils fructueux. M. Garnier a placé une *Pythonisse* de

Marcello, en bronze, sous la cage de l'escalier de son Opéra.

Le « fameux tableau » était le *Jésus au milieu des docteurs*, œuvre sénile de Jean-Dominique Ingres.

A M. FR. PETIT

Champrosay, ce 23 juin 1862.

Monsieur, je compte aller à Paris vendredi de cette semaine, 27 : si vous étiez assez aimable pour passer, de *deux* à *trois heures*, j'aurais le plaisir de vous entretenir sur les objets intéressants dont vous me parlez. Vous pourriez aussi me faire rapporter à la même heure les quatre tableaux de fleurs dont le succès a peut-être été satisfaisant, mais non pas tout à fait dans le sens que j'aurais souhaité.

J'aurai quelques objections à vous présenter au sujet de l'exposition que vous méditez de quelques-unes de mes œuvres : ces expositions des mêmes choses, fréquemment répétées, ont leurs dangers, et l'impossibilité d'avoir des choses nouvelles leur fait perdre de leur intérêt.

Nous verrons cela ensemble. Le projet de photographies me paraîtrait de nature à avoir plus de succès, s'il vous sourit toujours...

A M. DE VALERNE

Champrosay, ce 5 juillet 1862.

Mon cher Monsieur,

Je vous exprime le regret de ne pouvoir satisfaire à votre demande relativement à l'obtention de la commande d'un tableau. Les personnes qui vous ont parlé de mon influence au ministère d'État ont voulu sans doute éluder les recommandations qu'on leur avait faites à votre égard. Elles seules auraient quelque influence si elles étaient véritablement bien disposées, mais ce sont les mêmes qui empêchaient autrefois tous mes élèves d'être admis au concours de l'École. La preuve de leur position favorable à cet égard, c'est qu'elles font partie de la Commission et que je n'en suis pas. Dans cette situation, je ne

puis rien demander au ministère d'État, d'autant plus que votre demande, venant d'un artiste qui n'a point obtenu de médailles au Salon, ne me paraît devoir être accueillie que grâce à des influences exceptionnelles. Ce sont ces influences que le Ministre a voulu éviter en nommant une Commission dont les avis sont très écoutés, mais qui commence par donner aux siens et à ses amis...

M. TH. VÉRON

PEINTRE, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 9, PARIS

Champrosay, ce 6 juillet 1862.

Monsieur, Je n'ai reçu qu'au retour d'un voyage l'envoi que vous avez bien voulu me faire d'une chanson pleine de sel et fort bien tournée sur ce que nous voyons se passer dans les arts. Il est trop vrai que l'ascendant d'une école l'a emporté complettement (*sic*) et menace de distancer tous les artistes qui ne suivent pas cette bannière effacée. Je vous remercie beaucoup de ce que votre démarche a

d'aimable pour moi : mais je ne vois pas malheureusement comment nous sortirons de ce pas.

Je vais repartir pour d'autres excursions, de sorte que cette saison ne me laissera guère la possibilité de voir vos travaux. Que pourrais-je d'ailleurs pour les faire mettre en lumière et apprécier ? Ne faisant pas partie de la Commission, je suis moi-même hors de tout et sans influence.

Je vous remercie beaucoup aussi de vos *Rabelaisiennes*, que je vais lire avec soin. Vous avez beaucoup de verve et d'entrain et c'est le commencement de toute bonne poésie...

A M. FR. PETIT

Champrosay, ce 8 août 1862.

Monsieur,

J'ai vivement regretté de ne pas vous trouver samedi dernier, et comme je pensais retourner à Paris j'ai tardé à vous reparler du plaisir que m'ont fait les photographies que vous avez fait essayer d'après mes tableaux. Je ne puis trop vous encoura-

ger à poursuivre cette entreprise, qui me paraît devoir donner de bons résultats sous tous les rapports et dans laquelle je vous aiderai autant que je le pourrai.

Quant à l'exposition de mes tableaux que vous projetiez pour cet hiver, je ne suis pas revenu du peu d'empressement que je ressens pour cette opération. Je vous ai dit quelques-unes des objections qui, malgré vos observations, se sont présentées à mon esprit. Il y a, en outre, une circonstance qui pourrait encore y faire obstacle si elle se réalise : j'avais pensé, tant pour ma santé que pour mon plaisir, à aller passer quelques mois en Italie, justement au moment où il serait utile de s'occuper de réunir les tableaux et aussi pendant le temps où ils seraient exposés, et je regretterais de ne pas au moins jouir de la vue de cette exposition. Je vous suis pourtant bien reconnaissant et je vous remercie encore de cette pensée conçue par vous dans mon intérêt, et qui pourrait peut-être se reprendre plus tard. J'insiste toujours pour les photographies, dont je n'attendais pas de si bons résultats, et qui sont dus, je n'en doute pas, aux soins que vous avez fait apporter à leur exécution.

E. D.

AU BARON SCHWITER

Ce 8 août 1862.

... Je suis forcé par ma santé d'une part, et de l'autre par des considérations que je vais vous dire, d'ajourner un projet de voyage en Italie. J'ai eu une aggravation de l'indisposition dont je vous ai parlé (maladie de la vessie, sonde, etc.), laquelle rend les déplacements difficiles. Peut-être les chaleurs y ont-elles contribué; mais en tout cas il y a un inconvénient que je craindrais de rendre sérieux. — En second lieu, votre belle Italie me paraît se remettre en campagne pour de nouvelles aventures. J'espère... je me berce encore de l'espoir de faire avec vous ce voyage en choisissant un moment où nous n'aurions rien à craindre, ni l'ardeur du climat, ni les excentricités des patriotes...

E. D.

A M. SAINTE-BEUVE

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise),
ce 12 août 1862.

Cher monsieur,

Que je vous remercie du plaisir que m'a causé le souvenir si flatteur que vous me donnez dans votre excellent article sur ce brave Delescluze, auquel vous faites trop d'honneur en le touchant de votre plume délicate ! Je suis tout seul à la campagne, où je m'étais fait envoyer le *Constitutionnel*, pensant que c'était un journal comme un autre ; et voilà qu'il m'arrive tous les lundis une nourriture spirituelle et l'occasion d'un plaisir exquis. Ne vous lassez point, cher et ancien compagnon de guerre : continuez vigoureusement à prouver (et j'en serai charmé pour ma part) qu'on peut être romantique et avoir du bon sens et de l'élévation.

Je vous serre la main avec une véritable reconnaissance.

EUG. DELACROIX.

Ce billet fut écrit à Sainte-Beuve, après la lecture dans *le Constitutionnel* du premier de ses articles sur Étienne-Jean Delescluze. Cette charge à fond sur le critique qui fut l'implacable ennemi du romantisme a été réimprimée dans les *Nouveaux lundis.*

A M. ALEXANDRE COLIN

Champrosay, ce 15 septembre 1862.

Mon cher Colin,

Je n'avais pas manqué de m'informer à l'Institut, au commencement du mois, des époques du jugement des concours. Je partis à cette époque pour aller chez des amis près d'Orléans. J'en suis revenu hier pour assister à l'exposition et au jugement, et j'ai éprouvé le chagrin de ne pouvoir influer comme je l'aurais voulu sur le choix des concurrents récompensés. J'en suis d'autant plus affligé que mon opinion était que votre fils méritait le premier grand prix. J'ai fait partager cette opinion à quelques con-

frères, malheureusement en trop petit nombre, et nous avons voté en conséquence.

L'influence des maîtres est abominable, et il est bien difficile que les jugements ne s'en ressentent pas. Vous verrez par les prix et par la mention, que chacun de ces jeunes gens avaient leurs maîtres respectifs dans l'Académie. Battus pour le premier prix, nous avons essayé d'obtenir le second, et même un second grand prix, et nous n'avons même pu avoir la mention.

C'est en toute sincérité que je vous répète qu'à mes yeux votre fils était le plus digne. Son paysage sortait du poncif ordinaire des *éternels Poussin*. Les figures étaient fort bien arrangées, et c'était le seul chez lequel les devants fussent, selon moi, bien exécutés. Voilà, mon cher ami, la justice de ces jugements d'école; trois ou quatre voix au plus, voilà ce qu'on peut se flatter d'obtenir quand on n'est pas soutenu par un professeur, et on s'est arrangé de manière que je ne pusse jamais l'être! Je suis revenu ici après la séance, où j'ai trouvé votre lettre. J'avais appris par un journal, la *Presse*, je crois, que votre fils était le cinquième.

Recevez, mon cher et vieux camarade, l'expression de mon amitié et de mon bien sincère regret.

Eug. Delacroix.

A LA DUCHESSE C. DE C...

Audes (Marne), ce 23 septembre 1862.

.... Les distractions que je prends font de moi un autre homme : je ne pense guère à la peinture. En revanche, je jouis beaucoup de tout ce que je vois, je suis ici dans une vraie campagne. Champrosay est un village d'opéra-comique : on n'y voit que des élégants ou des paysans qui ont l'air d'avoir fait leur toilette dans la coulisse; la nature elle-même y semble fardée; je suis offusqué de tous ces jardinets et de ces petites maisons arrangées par des Parisiens. Aussi quand je m'y trouve je me sens plus attiré par mon atelier que par les distractions du lieu. Ici, en pleine Champagne, je vois des hommes, des femmes, des vaches; tout cela m'émeut doucement et me donne des sensations inconnues aux petits bourgeois et aux artistes des villes...

E. D.

A Mme DE FORGET

Angerville, 4 octobre 1862.

... Vraiment, il y a des moments où cette oisiveté me pèse un peu. On joue beaucoup le soir, et comme je ne touche jamais une carte, je me trouve un peu livré à moi-même. Il y a ce bon côté que je peux après le dîner, quand le temps est passable, faire des marches et des contre-marches devant le château, qui font passer ces dîners trop succulents. J'ai eu, il y a quelques jours, des clairs de lune ravissants. Il y a aussi de temps en temps un peu de musique. Batta en fait d'excellente, malheureusement il n'est pas accompagné convenablement; cela le refroidit, l'empêche de jouer souvent. En somme, on me dit que j'engraisse, mais je crois que c'est par politesse et pour m'engager à rester plus longtemps.

E. D.

A M. GUILLEMARDET

Angerville-la-Rivière, par Malesherbes (Loiret),
ce 11 octobre 1862.

Cher ami,

J'ai reçu en partant ta bonne lettre avec bien du plaisir, et je suis bien heureux de celui que t'a fait le raisin de Champrosay; puisse ce raisin soulager ton rhume! Nous avons chacun nos ennemis acharnés, qui dans le rhume, qui dans la vessie, et dans tant d'autres maux. Un homme raisonnable se dit qu'en somme la grande question est de vivre, et même de vivre avec ses maux : c'est ce que tu feras, j'espère, encore longtemps avec les soins que tu sais prendre à propos. Ta lettre est si aimable que j'y eusse répondu tout de suite si j'eusse été dans une situation ordinaire. Mais non seulement je partais, mais une fois arrivé, j'ai été pris, au milieu de la vie agréable que je mène ici, d'une paresse presque insurmontable. Tu sais sans doute que je suis chez M. Berryer, qui est le meilleur des hommes et le plus

attentionné à ses amis : des distractions, un parc charmant, quelques personnes agréables, tout cela vous endort à l'endroit de vos devoirs et contribue surtout à vous empêcher de prendre la plume.

Je trouverai, à mon retour, un jour pour t'aller voir; je t'en préviendrai pour te trouver et voir tes tableaux. Tu éprouveras beaucoup de difficultés à les placer, il ne faut pas se le dissimuler, même en admettant leur originalité et leur bonne conservation. Les Greuze se vendraient fort bien : on a fait même des folies pour ce maître qu'on a dédaigné si longtemps; mais le sujet, c'est-à-dire un portrait, pourrait ne pas éprouver autant de faveur. Quant à Mignard, cela sera, je crois, plus difficile encore : ses ouvrages ne se classent pas pour les amateurs dans un ordre très-élevé. Il faudra donc un morceau hors de prix pour exciter les amateurs. Tu vois que je ne te farde pas la vérité; mais, comme il est question d'affaires, il ne faut pas se faire d'illusions qui empêcheraient peut-être d'accepter des prix raisonnables si on les trouve. Après que je les aurai vus, peut-être te donnerai-je de meilleurs encouragements.

Je pense être ici jusqu'au 20 ou 25 au plus tard. Dis à tes chères sœurs que je suis bien heureux de les voir recouvrer leur santé : vous êtes tous de la constitution de ta bonne mère et vous vivrez longtemps. Pour moi, ma santé est bien plus égale qu'elle n'a

peut-être jamais été; toute mon étude ici est de résister aux entraînements d'une cuisine véritablement exquise. Je fais beaucoup d'exercice pour me mettre à la hauteur de la circonstance.

Je t'embrasse bien, cher ami, en attendant le plaisir de te revoir.

—◇—

A M. P. ANDRIEU

Champrosay, 29 octobre 1862.

Mon cher Andrieu,

J'ai trouvé votre lettre comme je venais d'arriver ici, et, avant de repartir pour un autre petit voyage (chez M. Berryer) après lequel je ne bougerai plus, je m'empresse de vous remercier de tout ce que vous dites d'aimable et d'encourageant. Vous le savez et

tous les artistes le savent : les éloges sont le vent qui enfle la voile et nous pousse à aller plus loin. Il faut être doué d'un furieux amour-propre pour pouvoir se passer de l'assentiment des autres et j'avoue mon faible à cet égard. Vous savez tous les petits chemins par où il faut passer pour arriver à faire quelque chose de passable ; ne vous découragez donc pas si vous éprouvez de la peine à rendre vos idées. Je vous ai dit souvent et je vous ai prouvé que le grattoir était l'instrument par excellence; pour faire, il faut effacer : ceux qui ont bien fait ont été obligés d'en passer par là. Il y a bien longtemps que je n'ai vu ces peintures dont vous me parlez (1), et ce que vous m'en dites m'a fait un bien vif plaisir.

Je regrette bien que vous n'ayez pu aller joindre la belle Duchesse ; sous tous les rapports, vous y auriez profité. Il n'y a pas bien longtemps que je lui ai écrit, et elle m'a répondu une lettre fort aimable. Elle était à Aix et me parlait de l'abandon de ses projets de travail. Elle aime Paris et ne reviendra probablement pas trop tard ; vous la retrouverez plus en train, mais malheureusement plus entourée de distractions. Je souhaite beaucoup que vous finissiez vos tableaux à votre satisfaction pour qu'ils fassent de l'effet à l'Exposition. Cela est capital pour vous.

(1) Le *Salon du Roi*, attenant à la bibliothèque de la Chambre des députés.

Je pense qu'après toutes mes tournées finies je reviendrai à Paris et j'irai vous voir aussitôt.

Adieu, mon cher Andrieu : je vous remercie encore de votre bon souvenir et suis tout à vous,

EUG. DELACROIX.

Cette lettre est la dernière que Delacroix paraisse avoir adressée à son ami Soulier, receveur du canal du Loing, à Saint-Mauduit (Seine-et-Marne). Du moins elle est la dernière dans le paquet de copies qui nous a été confié.

Ce 20 novembre 1862.

Cher ami,... ta lettre est bien triste et ce n'est pas sans sujet. La maladie de Mme Soulier d'abord, ensuite celle de ton cher fils. Heureusement que tu m'annonces que ta femme va mieux; espérons que tu recevras de meilleures nouvelles du Mexique, car il est notoire que cette saison tend à faire disparaître

les maladies, et le tempérament robuste de ton fils aidera à sa guérison. Quant à toi, pauvre ami, tu es dans le même cas que moi : les saisons peuvent changer, mais plus elles se succèdent, plus elles augmentent la cause des mille souffrances qui nous assiégent et qui nous attendent encore. Notre saison à nous, c'est la vieillesse dont l'injure se fait sentir à tous les moments du jour. L'incertitude de tes affaires est bien faite aussi pour te donner plus d'ennuis. J'use souvent, quand je suis triste et souffrant, du même moyen que toi pour me relever : je pense aux moments heureux où nous nous sommes connus et ceux où nous avons joui si pleinement de la société l'un de l'autre. Bien des vides se sont faits et au demeurant nous y sommes encore. Il faut donc nous dire qu'avec toutes nos douleurs, nous sommes au nombre des privilégiés. On me citait dernièrement un mot d'Auber le compositeur, qui est un homme de beaucoup d'esprit. On lui disait à propos de ses 80 ans qu'il est ennuyeux de vieillir : « Oui, dit-il, mais c'est le seul moyen de vivre longtemps. » Voilà pour t'égayer un moment.

Remercie bien Mme Soulier de son bon souvenir : je suis bien heureux qu'elle aille mieux. Ce sera à son tour de te soigner si l'hiver ne t'est pas favorable; c'est aussi l'ennemi que je redoute. Le travail fait toute ma joie, mais il exige de ma part beaucoup de sacrifices, surtout dans cette saison.

Adieu, cher ami, prends courage et crois bien à tous mes vœux pour que tu sois plus heureux.

Ton vieil ami,

EUG. DELACROIX.

A M. ÉMILE PÉREIRE

(Mars 1863.)

Je regrette vivement la démarche qui a été faite auprès de vous relativement au prix de mon tableau de *Médée* et le mouvement irréfléchi qui m'a porté à l'autoriser. Je me proposais, dans le principe, de fixer ce prix à 8,000 fr. Depuis, des remaniements nombreux et des obstacles que je trouvais dans son exécution, à cause de l'absence de l'original, m'avaient fait illusion sur la valeur véritable, eu égard à celle que j'attache ordinairement à mes tableaux ; en somme, ces difficultés n'avaient rien que je ne dusse prévoir ; mon but était avant tout de vous présenter un ouvrage dont je fusse pleinement satisfait.

L'estime que vous voulez faire de mon tableau en sera le véritable prix. Je viens donc vous supplier, Monsieur, d'excuser la brusque résolution qui me fait dévier de ma première intention. Vous me pénétrerez de reconnaissance en voulant bien ne pas refuser la différence que j'ai l'honneur de vous renvoyer; je verrai dans cette condescendance une marque d'estime et de bienveillance qui augmentera, s'il est possible, dans mon esprit, les sentiments de respect et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

Cette lettre, dictée par un sentiment si délicat, par un tel respect pour la dignité de la profession, fut envoyée à M. Émile Péreire à propos d'une répétition avec variantes que Delacroix avait exécutée de sa *Médée furieuse*, du musée de Lille. M. Péreire, de son côté, ne voulut pas se dédire des conditions qu'il avait acceptées, et Delacroix fut finalement obligé de garder les dix mille francs qu'il avait primitivement demandés.

Cédée plus tard pour 30,000 francs à M. Laurent-Richard, cette répétition, où l'on ne retrouve que bien peu des beautés de l'original, atteignit 59,000 francs à la vente que fit cet amateur, en 1873, à l'hôtel Drouot.

A M. WACQUEZ

Février 1863.

Monsieur, je n'ai pu me rendre qu'hier à l'exposition du boulevard des Italiens. J'étais malade et je le suis encore. Je regrettais beaucoup de ne pas pouvoir vous dire mon impression de votre tableau. Il m'a paru d'un aspect vrai et très-étudié dans ses détails. Peut-être une certaine mollesse dans l'exécution des fonds nuit-elle un peu à la franchise de l'ensemble. Au reste, je crois aussi qu'il faut l'attribuer à ce que vos animaux, qui d'ailleurs sont très-bien dessinés, sont modelés avec beaucoup de ressort. — Les petites critiques que je prends la liberté de vous faire, entre autres celle de mettre un peu trop de détails sur les devants, me paraissent devoir être attribuées, en grande partie, non pas à l'indigence de l'effet que vous avez surabondamment, mais à une cause qui me paraît devoir induire toute espèce de talents dans cet abus. Je me suis permis déjà plusieurs fois de déconseiller à des artistes s'occupant de paysage de vivre continuellement à la campagne. La présence de la nature ôte toute initiative,

et il me paraît presque impossible, en présence de la perfection qu'elle offre toujours, de ne pas se croire inférieur toutes les fois qu'une certaine inspiration vous porte à des sacrifices. Le système des simples études d'après nature me paraît infiniment préférable, ainsi que l'éloignement des objets de l'imitation dont la mémoire ne conserve alors que les points saillants.

Veuillez excuser ces idées que je vous soumets, et qui me sont dictées par un désir sincère qu'elles puissent vous être utiles.

Agréez mes sentiments affectueux.

EUG. DELACROIX.

A M. DUTILLEUX

Ce vendredi matin, 8 mai 1863.

Mon cher ami, quand j'ai vu avant-hier dans vos mains et sous vos yeux la petite esquisse de *Tobie*, elle m'a paru misérable, quoique cependant je l'eusse faite

avec plaisir. Enfin, quoi qu'il en soit de cette impression, je me suis rappelé après votre départ que vous aviez regardé avec plaisir le petit *Lion* qui était sur un chevalet. Je souhaite bien ne pas me tromper en pensant qu'il a pu vous plaire ; je vous l'aurais envoyé tout de suite sans les petites touches nécessaires à son achèvement et que j'ai faites hier. Recevez-le avec le même plaisir que j'ai à vous l'envoyer et vous me rendrez bien heureux.

Votre sincèrement dévoué,

EUG. DELACROIX.

Il est encore frais dans de certaines parties : évitez la poussière pendant 2 ou 3 jours.

A M. P. ANDRIEU.

Ce 21 mai 1863.

Mon cher Andrieu,

Je vous remercie bien de votre bon souvenir et suis particulièrement très-heureux que vous n'ayez

pas éprouvé de mécomptes dans vos compositions. On n'achève bien que ce qui est bien préparé. Vous recueillerez le fruit des efforts préliminaires que vous avez faits...

Je n'ai pas eu à me louer de ma santé et je n'ai pour ainsi dire rien fait depuis que je vous ai vu. Le rhume que j'ai depuis près de trois mois est aussi violent, et j'y ai ajouté les inconvénients d'une chute que j'ai faite sur l'angle d'un meuble, et qui m'a causé un grand ébranlement. J'ai aussi les yeux en mauvais état pour avoir trop lu, ne pouvant travailler. Je fais mes paquets pour changer d'air, et j'espère que la campagne me remettra en état de travailler avec suite, ce qui chassera l'ennui et la tristesse.

J'ai vu la duchesse deux ou trois fois avec beaucoup de plaisir : je crois qu'elle vous regrette beaucoup et voudrait s'occuper de peinture. J'entends dire qu'elle a beaucoup de succès pour ses bustes, dont l'impératrice lui a fait de très-grands compliments : je pense qu'elle doit être satisfaite.

Ne négligez pas d'accepter les commandes qu'on pourra vous donner, surtout si vous deviez les refuser en vue des travaux que nous pourrions faire ensemble. La mauvaise campagne que je viens de faire ne me dispose guère à me lancer pour le moment dans les grandes entreprises, malgré la passion que j'ai pour elles ; mais il faut que la passion cède à la

raison. Je suis à un âge où il faut s'accoutumer aux privations.

Haro m'a parlé des chagrins que vous avez eus à l'Exposition : les artistes sont traités d'une manière abominable, et cet état ne cessera pas, tant que le jury sera institué comme il est.

Tenez-moi toujours au courant de ce que vous faites. Ce travail va augmenter votre confiance en vous-même : c'est l'élément le plus nécessaire pour réussir dans toutes choses.

Recevez, mon cher Andrieu, etc.

Eug. Delacroix.

A M. GUILLEMARDET

Ce 3 juin 1863.

Cher ami, j'étais tellement fatigué et excédé de mes arrangements, que je n'ai pu aller te voir avant mon départ ; j'en ai été d'autant plus contrarié que je savais que tu avais éprouvé un petit accident.

Voilà que depuis trois jours j'ai été obligé de revenir pour consulter : ce rhume de trois mois commençait à tourner mal. On m'a raccommodé tant bien que mal, avec permission de m'en retourner demain, mais avec la prescription d'un repos et d'un silence absolus. Je ne puis être mieux qu'à Champrosay pour observer l'ordonnance; mais, du moins, au lieu de ne voir que les cheminées de Paris, j'ai sous les yeux la plus belle campagne. Tu le vois, repos, silence, et surtout silence. C'est pour avoir été dans ces derniers temps engagé souvent dans des conversations que, le rhume cédant, j'en suis venu à ne pouvoir prononcer une parole sans tousser.

J'espère, bon ami, que tu te tiens ferme aussi au même régime bienfaisant et que nous nous retrouverons dans peu remis de nos inquiétudes...

A M. L. RIESENER

Paris, le 6 août 1863.

Cher ami,

Ne t'étonne pas de voir une main étrangère, — ma plus grande maladie à présent est la faiblesse, car

tous les autres accidents ont disparu. C'est une convalescence qui sera très longue à cause de cela ; mais, du reste, je reçois mes amis et surtout j'ai bon appétit.

S'il se présentait quelque chose de grave, on te l'écrirait tout de suite.

Je t'embrasse,

EUG. DELACROIX.

A M. ANDRIEU

PEINTRE, ÉGLISE DU PRÉ, AU MANS

Paris, le 6 août 63.

Mon cher Andrieu,

Au lieu de faire de la peinture, j'ai été presque continuellement dans mon lit depuis deux mois. Vous voyez que nous sommes bien loin de compte.

Je vais bien mieux maintenant, seulement la convalescence sera longue.

Adieu. Je vous souhaite bon courage. Je vois que vous êtes animé comme il faut l'être.

Tout à vous bien sincèrement.

EUG. DELACROIX.

Jenny ajouta en cachette :

P. S. — Monsieur Andrieu, Monsieur est très malade.

Tels sont les deux derniers billets qu'ait dictés Eugène Delacroix. Il les signa d'une main ferme. Dans celui qu'il adressa à Andrieu, il surchargea même un mot entre lignes. On voit, par la date précipitée du document mortuaire que nous reproduisons ci-après, avec quelle pudeur il dissimulait à ses amis la gravité d'un état qu'il ne pénétrait que trop bien.

Il n'existait plus lorsque la gouvernante Jenny Lesguillou se décida à « écrire » aux parents et aux amis de son maître.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

ÉTAT CIVIL

Du quatorze août mil huit cent soixante-trois, à trois heures et demie du soir. Acte de décès dûment constaté de Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, artiste peintre, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, décédé en sa demeure, rue de Furstemberg, n° 6, *le treize de ce mois, à six heures du matin, âgé de soixante-cinq ans, né à Charenton-Saint-Maurice, Seine, célibataire: sur la déclaration faite par messieurs François-Honoré de Verninac, président du tribunal civil de Tulle (Corrèze), y demeurant, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante-neuf ans, et Eugène-François-Charles Legrand, avoué près le tribunal civil de Paris, âgé de trente-quatre ans, demeurant rue du Luxembourg, n°* 45, *qui ont signé après lecture avec nous, Dutertre, Jacques Delaire, adjoint au maire du sixième arrondissement de Paris, officier de l'état civil. Signé : Verninac, Legrand, Delaire.*

Pour copie conforme :

Paris, le 3 septembre 1874.

Le maire du VIe arrondissement,

(*Signature illisible.*)

TABLE

Nota. — Les lettres de Delacroix qui nous ont été confiées depuis le tirage de la première édition sont signalées dans cette table par la désignation (inédite).

1850

1851

1852

1853

1854

1855

1856

1857

1858

1859

1860

1861

1862

1863

TABLE ANALYTIQUE

DES DEUX VOLUMES

DES

LETTRES DE EUGÈNE DELACROIX.

A

B

C

D

I

J

K

L

Q

R

S

T

V

W

Y

FIN

Paris. — Imp. Vve P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.



